





LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU.





LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

GASTON DE SÉMUR, 2 vol. in-12.

Prix : 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION

ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,

Par M.me Emilie Millon-Journel.

I.re ANNÉE.

TOME DIXIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.me V.e Renard, Libraire, rue Caumartin, N.o 12.

1823.

LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU.

Caroline. Ma tante, voici le tableau de papillons que nous avons fait depuis l'autre jour ; voyez comme il est joli, comme il est brillant et comme les couleurs sont bien assorties ! Il nous en manquait quelques-uns, mais nous avons fait une grande chasse et nous nous les sommes procurés.

Théophile. Simonet, qui était avec nous, voulait tout simplement les attraper avec les doigts ; il était émerveillé de notre sac de gaze, cousu tout autour d'une vieille raquette dont il ne reste que le bois. Je lui ai montré comment il fallait s'en servir : on le présente au

papillon qui voltige, il entre dans le fond, on donne un petit coup qui fait tourner le sac par dessus le cercle de la raquette, et voilà mon étourdi dans la nasse.

M.me de Jonchère. Mes enfans, j'aime beaucoup Simonet et je ne trouve point mauvais qu'il vienne jouer avec vous, mais je suis inquiète du ton que vous prenez avec lui.

Caroline. Oh! ma tante, nous ne prenons pas un ton impérieux, je vous assure.

M.me de Jonchère. A cet égard je suis tranquille : il n'y a qu'un bien mauvais cœur qui puisse profiter, pour humilier son semblable, de la distance que la fortune, l'éducation et les circonstances mettent entre les hommes; je crains plutôt qu'il ne s'établisse entre vous trois et Simonet une familiarité qui serait presqu'aussi blâmable.

Caroline. Presqu'aussi blâmable, ma tante?

M.me de Jonchère. Oui, mon enfant. Simonet a sans doute une âme aussi belle que la vôtre, il nous l'a déjà prouvé; mais votre état et surtout votre éducation n'étant pas les mêmes, il serait contre les convenances qu'un petit paysan qui parle mal, qui ne connaît aucun des usages du monde, devînt le camarade d'Alphonse et de Théophile, qu'il les tutoyât, qu'il plaisantât avec eux comme pourrait faire leur égal. Dans cette intimité, mes fils ne se corrompraient pas, puisque Simonet est un bon enfant, mais ils ne pourraient manquer d'y prendre de mauvaises habitudes, de gâter leur langage, leur maintien. Il ne faut jamais chercher un genre de société où il n'y ait rien de bien et d'honorable à acquérir, mais au contraire quelque chose à perdre. Ce n'est

pas parce que Simonet est un paysan que je vous fais cette observation, ce n'est pas parce que Mariette ou les autres domestiques sont à mes gages, que je vous interdis des entretiens suivis avec eux, mais parce que le résultat de la condition dans laquelle ils sont nés est l'ignorance, la faiblesse d'esprit et un mauvais ton.

ALPHONSE. Oh! nous ne sommes pas non plus trop familiers : il m'appelle toujours monsieur..

M.me DE JONCHÈRE. Cela doit être. Je n'empêche pas qu'il vienne quelquefois vous aider dans vos petits travaux; traitez-le avec amitié, mais qu'il ne cesse point de vous traiter vous-mêmes avec considération, avec déférence.

CAROLINE. Oh! il n'est pas disposé à en manquer, c'est la douceur même. Il est si reconnaissant de ce que nous donnons par mois sur nos menus plaisirs pour l'envoyer à l'école!

LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION

ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

I.re ANNÉE.

TOME DIXIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.me V.e RENARD, Libraire, rue Caumartin, N.o 12.

1823.

sont le creux des arbres dans les forêts, mais les abeilles domestiques sont mieux logées, et l'on construit quelquefois des ruches vitrées afin de pouvoir examiner leurs travaux. Dès que les abeilles ont adopté un domicile, leur premier soin est d'en boucher toutes les fentes avec une espèce de cire qui n'est pas tout à fait la même que celle de leurs rayons; elles vont sans doute la récolter sur des plantes particulières; on appelle cette cire de la propolis. Vous savez déjà que la cire est le résidu du pollen des fleurs. Vous voyez que la tête des abeilles est armée de deux serres qui s'ouvrent de droite à gauche, de gauche à droite; elles leur servent pour transporter ce qui leur plaît ou ce qui les incommode; elles ont une petite trompe, et sous cette trompe est l'ouverture de leur bouche. Examinez bien aussi ces jambes creu-

sées en gouttières ; voyez, avec le secours du microscope, qu'elles sont armées de crochets pour que l'abeille puisse se tenir solidement sur les plantes et contre les parois de sa ruche ; autour de ces crochets sont des poils longs, roides, en forme de brosses ; deux de ces jambes ont, de plus, des espèces de creux ou de corbeilles qu'on appelle des palettes. Dans ces palettes, les abeilles accumulent le pollen ; elles en remplissent également les gouttières ; elles roulent leur corps, qui est tout velu, au milieu des fleurs, et la poussière des étamines s'y attache de toutes parts. Arrivées à la ruche, elles ramassent cette poussière par le moyen de leurs brosses, en passant et repassant leurs petites pattes sur leur dos ; elles avalent tout ce pollen et le font descendre dans un de leurs estomacs.

Alphonse. Comment donc, un de leurs estomacs ?

Mme de Joncière. Oui, le pollen et le nectar des fleurs ont besoin d'être digérés à demi pour prendre, par leur mélange avec les humeurs de l'abeille, la consistance de la cire et du miel ; mais ils se mêleraient ensemble dans l'estomac, et la nature leur en a donné deux dont elles savent indiquer la route séparément, soit au pollen, soit au nectar. La digestion du miel est plus lente que celle de la cire qui est promptement dégorgée sous l'apparence d'une pâte molle qu'elles battent, qu'elles pétrissent avec leurs serres et leurs pattes, et qu'elles attachent par une de ses extrémités au plafond de la ruche ; elles enfoncent la partie inférieure de leur corps dans cette cire encore molle et y forment ces petites cellules ou alvéoles destinées à recevoir chacune un œuf.

Ces cellules sont rangées symétriquement sur une des surfaces du rayon ; l'autre surface est également composée de cellules adossées aux premières, en sorte que le rayon étant placé dans une situation verticale, les cellules se trouvent, au contraire, horizontales et penchées sur le côté comme autant de petits pots renversés. La profondeur de deux cellules adossées l'une à l'autre fait donc toute l'épaisseur du rayon.

ALPHONSE. Mais, maman, comment le miel ne se répand-il pas, puisque les cellules sont couchées sur le côté ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce que les abeilles ont la précaution de boucher chaque cellule avec une calotte de miel candi, endurci, à laquelle elles font par en haut une petite ouverture pour y dégorger le nouveau nectar, et elles ont bien soin, chaque fois qu'elles s'éloignent, de raccommoder l'ouverture.

La reine, avant qu'on remplisse de miel les alvéoles, dépose un œuf dans le fond de chacune d'elles, et ce n'est qu'après cette ponte que les ouvrières y apportent le miel qui doit être la nourriture des petites larves à leur naissance.

ALPHONSE. Ah ! voilà donc pourquoi j'ai trouvé dans les rayons de gros œufs blancs.

M.me DE JONCIÈRES. Pas du tout. Les œufs des abeilles sont imperceptibles. Ce que tu prenais pour eux étaient les nymphes dont la peau, dans quelques espèces de mouches, est blanche et transparente. Il en est de même chez les fourmis ; ce qu'on appelle vulgairement leurs œufs, et que l'on ramasse pour nourrir les faisans et les perdrix, ce sont encore des nymphes, quelquefois les larves elles-mêmes. Vous avez entendu parler à votre père des gran-

des fourmis termites du cap de Bonne-Espérance ?

ALPHONSE. Oui, maman.

M.me DE JONCHÈRE. Les nymphes sont grosses comme le petit doigt, et les Hottentots les mangent avec délices.

ALPHONSE. Oh ! quelle horreur !

Mme. DE JONCHÈRE. Te voilà bien dégoûté ! Tu n'as donc jamais mangé de sauterelles ?

ALPHONSE. Mais non, assurément.

M.me DE JONCHÈRE. Eh bien ! c'est la nourriture la plus habituelle du petit peuple en Barbarie. Il n'y a rien de si commun dans ce pays là que de voir des nuées de sauterelles si considérables qu'elles interceptent le jour ; on les ramasse, on leur arrache la tête, les ailes et les jambes, on met le reste dans la saumure et on vend cette denrée aux marchés où elle devient d'une grande ressource pour les malheureux.

Revenons à nos abeilles. Pour récolter le miel nécessaire aux petites larves qui doivent naître, elles vont avec leur trompe sucer le nectar des fleurs contenu, comme vous le savez, dans de petites glandes au fond du calice; elles font descendre ce suc dans leur estomac; il passe de là dans une petite vessie qui est placée dans le ventre et qui, lorsqu'elle est pleine, est de la grosseur d'un petit pois, elles le dégorgent ensuite, et à mesure que la larve le dévore elles lui en rapportent d'autre. La crainte que les mâles, pendant l'hiver, ne consomment cette pâture nécessaire à leurs enfans, et la résolution bien prononcée de ne pas travailler pour eux, rendent les ouvrières bien cruelles à leur égard; à la fin de l'été elles les massacrent sans exception.

Alphonse. Comment, sans qu'ils se défendent?

M.me de Jonchère. Ces malheureux n'en ont point les moyens. Leurs serres sont infiniment plus faibles et plus petites que celles des ouvrières et ils n'ont point d'aiguillon, en sorte que lorsqu'elles se réunissent cinq ou six contre l'un d'eux, il faut bien qu'il périsse. Quand elles l'ont assassiné, elles le prennent entre leurs serres et le jettent hors de la ruche. Enfin la larve, pour se métamorphoser en nymphe, file un léger cocon dans sa cellule, que les ouvrières referment alors avec une calotte de cire. Au bout d'une vingtaine de jours elle brise sa peau, son cocon et la calotte de cire qui refermait l'alvéole. Quand elles sont toutes écloses, la ruche devient trop petite pour contenir l'ancienne et la nouvelle peuplade, le jeune essaim se rassemble, prend la volée et va chercher ailleurs à établir son domicile.

THÉOPHILE. Maman, l'aiguillon des abeilles n'est donc pas, comme celui des cousins, contenu dans leur trompe ?

M.me DE JONCHÈRE. Non, bien au contraire, il est placé à l'extrémité inférieure de leur corps. Il est composé d'un tuyau renfermant plusieurs lames en fer de flèches, et comme ces lames sont moins fines que celles du cousin, elles s'accrochent souvent dans la plaie, la mouche ne peut les retirer, elle perd son aiguillon et ce déchirement lui coûte ordinairement la vie.

ALPHONSE. Oh ! c'est bien fait !

M.me DE JONCHÈRE. Non ; car elles ne cherchent point à faire du mal ; ce n'est pas, comme le cousin, pour sucer notre sang qu'elles nous blessent ; elles ne dardent leur aiguillon que lorsqu'on les a tourmentées. A la naissance de cet aiguillon dans leur corps est la vessie du venin qui, au moment de la piqûre,

coule par le tuyau de l'aiguillon comme par un canal et vient enflammer la plaie. Elles ont, comme les autres mouches, des stygmates et des yeux à réseaux.

L'abeille dont je viens de vous donner la description est celle que l'on soigne, que l'on multiplie, et la seule qui soit de quelque utilité pour nous ; mais il y en a de plusieurs autres espèces, comme le *bourdon*, la *mouche maçonne* et la *mouche tapissière*. Ce sont également des abeilles, non-seulement par la forme assez ressemblante de leurs personnes, mais surtout par la faculté qui leur est commune de préparer de la pâture à leurs enfans. Voici les *abeilles bourdons*, dont la destinée est de périr presque toutes dans l'automne. Il n'échappe aux premières impressions du froid qu'un petit nombre de femelles qui s'ensevelissent dans les trous des murailles ou dans la terre, et y passent

froid ni à l'humidité.

CAROLINE. Oh! quelle ingénieuse recherche!

M.me DE JONCHÈRE. Cette grotte n'a guère que deux pouces de profondeur et peut contenir ordinairement cin-

2.

quante ou soixante bourdons. La fondatrice établit au fond de cette ruche un gâteau informe, composé de cire et de miel pétris ensemble, dans lequel elle forme irrégulièrement quelques cellules où elle dépose ses œufs, et les petites larves, en naissant, s'alimentent des cloisons mêmes de leurs cellules. Cette masse de pâtée est destinée à leur servir tout à la fois de berceau et de nourriture, et la mère la renouvelle à mesure qu'elles la dévorent. Elles filent leurs coçons dans ce même gâteau et se transforment enfin en bourdons destinés à habiter ensemble seulement jusqu'à la fin de l'automne. Ces bourdons sont divisés en trois classes comme chez les abeilles, mais avec cette différence qu'il y a plusieurs femelles dans la ruche des bourdons et que tout le monde y travaille pour le bien commun. Cette abeille tire son nom d'une espèce de

bourdonnement qu'elle produit en volant. Elle est facile à distinguer, parce qu'elle est extrêmement velue et plus grosse que la première abeille.

L'*abeille maçonne* vit solitaire ; elle ne sait point faire de la cire, elle compose ses rayons avec de la terre et du sable qu'elle humecte de sa salive, qu'elle bat avec ses serres et ses pattes et dont elle fait un véritable mortier. C'est ordinairement contre un volet ou un mur bien recrépi qu'elle applique son édifice. Elle apporte le mortier grain à grain, le met en place, et, avant qu'il se dessèche à l'air, le moule avec la partie inférieure de son corps. Ces cellules sont bien plus profondes que celles des abeilles ordinaires, parce que ne devant pas, comme celles-ci, renouveler la provision de la larve, il faut qu'elle en amasse et qu'elle en renferme dans sa cellule une quantité suffisante ; aussi ont-elles l'air de

tuyaux d'orgues lorsqu'on examine le nid avant que l'abeille l'ait terminé, car lorsqu'il est clos il n'a plus l'apparence que d'une motte de terre. Dans chaque cellule elle pond un œuf et le recouvre d'une pâte composée de cire et de miel. Elle en construit ainsi sept ou huit, et il faut pour ce grand ouvrage au moins quinze jours à cette pauvre mère. Au bout de trois semaines on en voit sortir des abeilles. Elles sont, comme vous voyez, fort velues, noires sur le dos avec le ventre un peu jaunâtre.

Il y a une autre espèce de maçonne qui bâtit d'une manière si solide que ses nids acquièrent en vieillissant la dureté de la pierre ; ils sont grisâtres ; il n'y entre que du sable, point de terre, et les petits y séjournent pendant onze mois.

Voici l'*abeille tapissière*. Elle est beaucoup plus petite. Son travail est des plus

singuliers : elle creuse en terre un trou d'environ trois pouces de profondeur et dans la forme d'une petite cafetière, c'est-à-dire plus étroit d'en haut que d'en bas ; mais comme l'humidité pourrait corrompre sa pâtée et faire périr sa progéniture, elle va arracher des pétales de coquelicot pour en tapisser son berceau.

Caroline. Des pétales de coquelicot ! Quelle élégance !

M.me de Jonchère. Jugez quel soin il faut à cette pauvre abeille pour faire entrer ces pétales, sans les déchirer, dans un trou dont l'ouverture n'a pas plus de sept à huit lignes ! il arrive quelquefois, en se promenant, de voir de ces pétales à moitié plongés dans des trous.

Caroline.. Oh ! j'en aurai vu et je n'y aurai pas pris garde. Mon dieu, quel dommage de ne pas tout savoir !

M.me de Joncière. Tu en trouveras quelque jour. Enfin, quand la grotte est bien tapissée, l'abeille pond seulement un œuf, ce qui fait croire qu'elle creuse ainsi plusieurs autres trous, parce qu'il n'y a point d'insecte aussi peu fécond; elle accumule sur cet œuf une provision de pâtée, la recouvre bien de pétales, et puis, sortant du trou, elle le bouche soigneusement avec de la terre. D'autres abeilles, nommées *coupeuses de feuilles*, au lieu d'évaser leur nid, se contentent de creuser des trous ronds comme des étuis et les tapissent de feuilles d'arbres; elles y déposent plusieurs œufs qui sont placés d'étage en étage, séparés par une cloison de feuilles et toujours recouverts de pâte sucrée.

Cette prévoyance maternelle porte les mouches qui n'ont point, comme les abeilles, la faculté de faire du miel, à

chercher des endroits où leur postérité soit à portée de quelque nourriture qui lui convienne, et certaines espèces choisissent des endroits bien bizarres ; les unes vont pondre dans des excrémens, d'autres dans le fromage, dans le vinaigre, dans la viande crue ; d'autres enfin vont piquer la peau des vaches, et introduisent leurs œufs entre cuir et chair. La piqûre en se guérissant renferme la couvée, et les petites larves se nourrissent, en grandissant des parties graisseuses et muqueuses au milieu desquelles elles sont nées ; mais ces mouches sont diptères, elles n'ont que deux ailes, ce qui les distingue des bourdons, auxquels elles ressemblent d'ailleurs par leur corps tout velu et le bruit qu'elles font en volant.

Caroline. Mais, ma tante, les vaches ne sentent donc pas ces larves qui les dévorent ?

M.me de Jonchère. Elles éprouvent des démangeaisons cruelles dans les premiers tems, et puis elles s'y accoutument. D'autres mouches vont pondre dans le cerveau des moutons.

Alphonse. Des moutons? ah! quelle plaisante imagination!

M.me de Jonchère. Elles y pénètrent par les narines, et ce même chemin sert aux petites larves pour en sortir quand elles sont lasses de s'y trouver renfermées. Vous imaginez bien qu'en se promenant dans leur cerveau, elles causent aux moutons des vertiges et des souffrances très-aiguës; ces mouches sont encore de la classe des diptères.

Caroline. Oh! ces pauvres moutons!

M.me de Jonchère. Enfin, les *mouches à scie* vont pondre dans l'écorce des arbres, dans le sein des fruits et des fleurs. La nature les a pourvues de deux petites lames dentelées, placées comme

l'aiguillon des abeilles; elles s'en servent pour faire un trou assez vaste, assez profond pour contenir tous leurs œufs. Voilà pourquoi nous trouvons tant de fruits gâtés par les vers. Souvent l'œuf pondu dans le calice de la fleur éclot quand le fruit est noué, la larve grossit avec lui, elle en sort avant sa maturité et le fait pourrir; quelquefois aussi elle s'y trouve encore à l'époque de la récolte, comme nous le voyons dans quelques espèces de cerices; mais les effets les plus singuliers du travail des mouches à scie, c'est la noix de galle et le bédégard.

Alphonse. Comment, maman, la noix de galle avec laquelle on fait de l'encre? est-ce que ce n'est pas un fruit ?

M.me de Jonchère. Non, mon ami. Une espèce de mouche à scie, commune dans les pays du levant, c'est-à-dire dans la Turquie d'Europe et d'Asie, perce l'écorce du chêne vert et fait extravaser

la sève qui se répand, se boursouffle, et produit une tumeur grosse comme une noisette qu'on appelle galle. Au fond de cette tumeur, naît et croît la petite larve qui s'y métamorphose en nymphe et la perce enfin pour s'envoler. Ces tumeurs sont recueillies et employées avec succès dans la composition de l'encre, comme tu le disais tout à l'heure, dans la teinture et dans la médecine; vous trouverez aussi de ces galles ou tumeurs, mais d'une espèce différente, sur plusieurs autres arbustes. La plus remarquable est celle du rosier qu'on appelle bédégard. La mouche à scie, en déchiquetant la branche, fait extravaser la sève qui produit alors dans cet endroit une végétation spongieuse et bizarre. Tenez, voilà cette galle aussi grosse qu'une boule de billard.

CAROLINE. Oh! je me souviens que c'est moi qui l'ai ramassée l'année der-

nière ; je ne voulais pas vous croire, ma tante, quand vous me disiez que c'était un nid de mouches.

M.me DE JONCHÈRE. Le bédégard est très-joli quand il a toute sa fraîcheur ; il est recouvert de petits filamens roses et verts qui ressemblent à des brins de mousse. Il y a sur d'autres plantes des boules de la même grosseur, mais qui n'ont pas ces jolis brins de mousse ; elles ressemblent à des coloquintes. Ce sont encore des effets de la piqûre des mouches à scie.

CAROLINE. Ma tante, les guêpes, à la couleur près, ressemblent beaucoup aux abeilles, n'est-il pas vrai ?

M.me DE JONCHÈRE. Elles leur ressemblent par la forme, par l'aiguillon et par le genre de nids qu'elles fabriquent, mais elles diffèrent dans quelques organes et dans la nature de leurs alimens. La *guêpe* n'a point de trompe, ses serres

excessivement robustes lui servent à ouvrir la pellicule des fruits, à enlever de gros morceaux de leur pulpe, à mettre en pièces des scarabées, des abeilles surtout, qu'elles recherchent à cause du miel qu'elles portent renfermé dans la vessie, et à les emporter à leurs nids où elles s'en nourrissent et les partagent avec les larves qu'elles élèvent. Les guêpes, quant à leur structure, sont remarquables par la distance qui existe entre le corselet et la partie inférieure du corps, joints seulement l'un à l'autre par un petit tuyau. Elles ont quatre ailes, des yeux à réseaux, elles sont d'un jaune luisant.

L'architecture et la matière de leurs nids sont deux choses infiniment curieuses. Il y a des guêpes aériennes qui suspendent leurs rayons aux treillages, aux espaliers, mais ces nids sont peu volumineux; ceux des guêpes sou-

terraines au contraire, sont immenses.

ALPHONSE. Maman, et de quoi sont-ils composés ces édifices si singuliers ? est-ce avec de la cire, avec de la terre, avec de la mousse, ou avec des pétales qu'ils sont construits ?

M.me DE JONCHÈRE. Non, c'est avec du papier gris.

ALPHONSE. Et où les guêpes peuvent-elles prendre du papier ?

M.me DE JONCHÈRE. Elles ne le prennent pas, elles le fabriquent.

ALPHONSE. Les guèpes font du papier ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, elles en font, et ce qui est encore bien extraordinaire, elles le fabriquent avec de la sciure de bois. Elles raclent avec leurs serres et réduisent en poudre du bois sec ; elles viennent gratter les planches, les châssis, elles ramassent ainsi une poussière qu'elles humectent de leur salive, en font de petites pelotes qu'elles portent

à leur guêpier où elles achèvent de la délayer, de la fondre pour ainsi dire; quand elle a acquis la consistance de la colle, elles la façonnent; et cette matière en se desséchant devient réellement comme du papier gris. Je vous ai dit qu'il y avait quelquefois des nids de guêpes qu'on trouvait suspendus aux treillages.

Caroline. Oh! mon dieu oui! je me rappelle à présent d'en avoir vu.

M.me de Jonchère. Ceux des guêpes souterraines sont bien plus considérables. Ils sont fondés, comme dans la république des bourdons, par une seule mère qui choisit d'abord un terrain favorable qu'elle puisse creuser aisément. Elle pratique une vaste grotte à plus d'un pied de profondeur, et à laquelle on ne parvient que par des sentiers ténébreux et détournés; il y en a qui sont indiqués pour la sortie et d'autres pour l'entrée

du souterrain. La fondatrice commence par bâtir un premier rayon dans la partie la plus élevée de la grotte. Elle y pond immédiatement beaucoup d'œufs qui donnent l'existence à de petites larves auxquelles la pauvre mère apporte laborieusement de la nourriture. Au bout de vingt jours ils sont métamorphosés en guêpes ouvrières qui, de ce moment, la soulagent dans ses travaux, et construisent un nouveau rayon au-dessous du précédent. De ce rayon sortent d'autres guêpes qui en construisent encore un autre, et ainsi de suite. Ce n'est que dans les derniers rayons que se trouvent des œufs de mâles et de femelles; jusque là, la fondatrice a vécu seule avec les ouvrières. Ces rayons ne sont pas dans une situation verticale comme ceux des abeilles, mais placés horizontalement, et il n'y a qu'un rang de cellules dont l'ouverture est par en bas, de manière

à ce que l'humidité n'y pénètre point. Pour subvenir encore à ce danger, le dessus de chaque étage, formé d'abord des fonds de chaque cellule joints entre eux, est recouvert de plusieurs feuilles de papier bien épaisses, formant un toit en terrasse, qui sert de promenade publique aux habitans du guêpier.

ALPHONSE. Comment donc ?

Mme. DE JONCHÈRE. Oui, chaque étage est séparé de l'autre par un intervalle qui laisse circuler l'air et donne le moyen d'atteindre aux cellules, dont les ouvertures servent de ciel, de plafond à l'étage inférieur, et ils sont joints l'un à l'autre par des piliers placés de distance en distance.

CAROLINE. Mais cela est très-élégant.

Mme DE JONCHÈRE. C'est avec des fruits, des cadavres d'insectes, avec tous les larcins faits dans nos offices, avec même de la viande crue, que les guêpes

tion, et, comme lui, ranimée aux premières haleines du printems, elle va fonder une nouvelle république.

THÉOPHILE. Oh ! que voici une guêpe énorme !

M.me DE JONCHÈRE. C'est un frelon.

Les frelons ne diffèrent des autres que par leur grosseur et le lieu où ils placent leur nid, dont le papier est moins parfait que celui des guêpes ordinaires; en conséquence ils le mettent à l'abri dans le creux d'un arbre, car il pourrirait dans la terre. J'ai vu de ces maudits frelons, qui avaient leur repaire aux environs de mon verger, détruire entièrement ma récolte. Ils avaient une méthode bien singulière, ils entr'ouvraient la pellicule sans la déchirer, ils vidaient la prune ou la pêche par cette ouverture, en sorte que le fruit conservait encore sa forme après qu'ils en avaient dévoré toute la pulpe, et ce n'était qu'en voulant le cueillir qu'on s'apercevait de leurs ravages.

Une autre espèce de guêpe est la *mouche ichneumone*, qui se soucie beaucoup moins de fruits et de sucreries que d'insectes, principalement des araignées. La guerre qu'elle leur déclare rend cette

leurs œufs, d'où naissent des larves qui mangent non-seulement la pâture destinée à celles des maçonnes, mais qui les mangent elles-mêmes; d'autres fois, elles piquent de grosses chenilles et déposent leurs œufs dans leurs corps. La plaie se referme, les œufs éclosent, et les larves dévorent la chenille. Il y en a de si pe-

tites qu'elles glissent leurs œufs dans ceux-mêmes des papillons; les grandes guèpes ichneumones creusent des trous dans les murailles, réduisent le mortier en poussière, l'humectent et en composent des cellules à peu près semblables à celles de la mouche maçonne. Elles y déposent leurs œufs, qu'elles recouvrent, au lieu de pâtée, de débris de chenilles, de scarabées, etc., ensuite elles bouchent la cellule où la larve se métamorphose; les autres larves ichneumones filent un cocon jaunâtre qu'elles suspendent aux branches comme un lustre, par quelques brins de soie de la longueur d'un pouce ou deux. Si l'on fait tomber ce cocon à terre, on lui voit faire plusieurs soubresauts qui semblent miraculeux, c'est l'effet des convulsions que l'effroi de sa chute cause à la nymphe.

Il y a dans les Indes une espèce de

10. 4.

est-ce que les chiens et les chevaux se sauvent pas quand ils voient veni tigre?

M.me de Jonchère. Non, mon enfant, les chiens qui attaquent un sanglier, un rhinocéros, dès qu'ils aperçoivent un tigre, perdent non-seulement l'ardeur qu'ils ont pour la chasse, mais jusqu'à la faculté de fuir. Un cheval, à son aspect, est saisi d'un tremblement affreux et tombe en défaillance sous les coups d'éperons de son malheureux cavalier. Je suis portée à croire que le kakerlaque est victime de la même impression : il m'est arrivé souvent d'en délivrer quelques-uns de leur ennemie; après son départ ils restaient encore quelques instans froids, immobiles, mais reprenant peu à peu leurs sens et regardant tout autour d'eux comme pour bien s'assurer qu'elle était partie, il décampaient précipitamment.

Alphonse. Peut-être le poison avait-il terminé son effet?

M.me de Jonchère. Si l'effet de ce poi-

son avait un terme, il y aurait un moment où le kakerlaque ferait un effort pour s'échapper ou pour se défendre; mais si la mouche restait en présence tout un jour, il resterait tout un jour dans son engourdissement, ce qui me confirme dans l'opinion que ce poison glacial dont il ressent les influences, est la terreur.

Les sujets intéressans qui se trouvent dans la classe des hyménoptères, nous mèneraient trop loin pour aujourd'hui, mes enfans, nous nous occuperons d'eux un autre jour. Il faut que Théophile récite son premier chapitre d'histoire romaine, mais auparavant, je veux lui faire repasser le tableau chronologique qu'il a composé des dates de l'histoire ancienne, c'est-à-dire de celles qui sont indiquées dans les chapitres qu'il a déjà récités. Dis-moi, mon fils, les sais-tu bien par cœur?

Théophile. Oh! oui, maman, je les répète à merveille, soit que l'on commence par en haut ou par en bas, soit qu'on m'interroge au hasard en me disant l'événement ou l'année, comme on veut.

M.me de Joncière. Eh bien! en quelle année vivait Homère?

Théophile. Neuf cents ans avant Jésus-Christ.

M.me de Joncière. Qu'est-il arrivé de remarquable cinq cent soixante ans avant Jésus-Christ?

Théophile. Que Pisistrate est devenu puissant à Athènes, et Cyrus le Grand en Asie.

M.me de Joncière. Il serait trop long de t'interroger de cette manière : je vais dire seulement : 594?

Théophile. Etablissement des lois de Solon.

l.

M.me DE JONCHÈRE. Darius, fils d'Hystaspe?

THÉOPHILE. 522.

Mme. DE JONCHÈRE. Fort bien, donne-moi ton tableau, et continuons.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Des dates indiquées dans les chapitres d'histoire ancienne.

	Avant J.-C.
Nemrod	2000
Règne de Sardanapale	935
Fuite des Israélites	1491
Fondation d'Argos	1800
Fondation d'Athènes	1557
Fondation de Thèbes	1494
Puissance d'Hercule	1283
Guerre de Troie	1192
Homère	906
Athènes en république	1092
Lois de Lycurgue	845
Lois de Dracon	624
Lois de Solon	594
Puissance de Pisistrate	560
Hippias et Hipparque	528
Rétablissement des lois de Solon.	51

	Avant-J.-C.
Mort de Sardanapale..........	898
Règne de Déjocès............	709
Puissance de Cyrus	560
Mort de Cyrus...............	529
Règne de Darius, fils d'Hystaspe.	522
Bataille de Marathon..........	490
Combat des Thermopyles	480
Combat naval à Salamine......	480
Bataille de Platée et du mont Mycale....................	479
Paix et mort de Cimon........	449
Guerre du Péloponèse	431
Alliance avec Sparte..........	421
Guerre de Sicile.............	415
Oligarchie à Athènes	411
Prise d'Athènes..............	404
Mort d'Alcibiade.	404
Retraite des dix mille Grecs...	400
Paix d'Antalcidas	387
Délivrance de Thèbes.........	378
Bataille de Leuctres..........	371

	Avant J.-C.
Bataille de Mantinée...........	362
Mort d'Epaminondas et d'Agésilas.....................	362
Fuite de Philippe.............	360
Bataille de Chéronée	338
Mort de Philippe..............	336
Passage du Granique.........	334
Bataille d'Issus..............	333
Fondation d'Alexandrie	333
Bataille d'Arbelles...........	331
Expédition d'Alexandre dans l'Inde...................	327
Mort d'Alexandre.............	323
Partage de l'empire d'Alexandre.	300
Ligue Achéenne...............	251
Fondation de Syracuse........	757
Règne d'Hiéron second.......	269

A présent, dit M.me de Jonchère, nous allons faire paraître sur la scène un autre peuple aussi célèbre que les Grecs.

Théophile ouvrait déjà la bouche pour réciter son premier chapitre d'histoire romaine; il était debout, les pieds en dehors, la tête bien placée, ainsi l'exigeait M.me de Jonchère quand on lui répétait une leçon; mais Alphonse s'élançant tout à coup vers son frère : — Arrête! lui crie-t-il d'une voix de tonnerre qui fait tressaillir tout le monde; ensuite il va chercher son sabre, son bouclier, il met Théophile sous les armes. — Voilà, lui dit-il, voilà comment il faut parler des Romains. . . .

M.me de Jonchère sourit, et le bon Théophile, ainsi décoré, commença bien sérieusement. . . . .

. . . .

. . . .

HISTOIRE ROMAINE.

CHAPITRE PREMIER.

Sept cent cinquante-deux ans avant la naissance de Jésus-Christ, un peu moins de cent ans après la réforme établie par Lycurgue à Lacédémone, la ville de Rome fut fondée * en Italie par Romulus et Rémus. Ils étaient petits-fils de Numitor, roi des Albains, dépossédé par son frère Amulius qui fit exposer les petits-fils de Numitor sur les bords du Tibre, où ils furent recueillis et élevés par des bergers. Devenus grands, ils rassemblèrent leurs compagnons et rétablirent leur grand-père sur le trône. Voulant régner eux-mêmes, ils bâtirent une ville,

* Fondation de Rome, ~~752~~ av. J.-C.

753 - 716

dont Romulus resta bientôt le maître par la mort de son frère. On prétend qu'ils se disputèrent l'honneur de la nommer, que Romulus tua son frère et donna son nom à la ville. Pour la peupler, il publia qu'il y donnait asyle à tous les vagabonds, tous les déserteurs, mais ce moyen n'y attira guère que des hommes et qui étaient trop méprisés pour que les peuples voisins voulussent leur donner leurs filles en mariage. Romulus eut recours tout à la fois à la ruse et à la violence pour procurer des compagnes à ses sujets. Il invita les peuples voisins à des fêtes ; les Sabins, surtout, y vinrent en grand nombre, amenant leurs enfans avec eux. A un signal de Romulus, les Romains enlevèrent toutes les jeunes filles, et leurs parens s'enfuirent tout épouvantés. Ils revinrent en armes pour se venger. Durant le cours

de la guerre, les Sabines qui avaient épousé les Romains, et dont plusieurs étaient devenues mères, s'affligèrent de ne pouvoir réconcilier leurs pères et leurs maris. Un jour que les deux armées étaient rangées en bataille sous les murs de Rome, elles sortirent portant leurs enfans dans leurs bras, et les présentant tour à tour aux Romains et aux Sabins, elles attendrirent si bien les deux peuples qu'ils ne voulurent plus se séparer. Les Sabins entrèrent dans Rome et Tatius, leur roi, vint y régner conjointement avec Romulus; mais le caractère de ce prince ne pouvait s'accorder avec celui de Romulus, qui ne cherchait qu'à faire des conquêtes et entreprenait des guerres sous des prétextes souvent injustes. Tatius fut assassiné et Rolumus fut soupçonné d'avoir ordonné ce crime. Il fut assassiné lui-même un jour qu'il avait as-

semblé le peuple hors de la ville. Il survint un orage si affreux qu'il couvrit la terre de ténèbres. L'orage s'étant dissipé, Romulus ne se trouva plus. Ses soldats soupçonnèrent qu'on l'avait jeté dans le Tibre et, comme ils juraient de chercher partout les meurtriers et d'en tirer vengeance, un citoyen prudent leur fit accroire qu'il avait vu pendant l'orage Romulus enlevé au ciel par le dieu Mars, et qu'il l'avait chargé de déclarer aux Romains que Mars lui-même était son père et le plaçait au rang des dieux. Cette fable prévint la guerre civile.

Romulus avait divisé son peuple en trois classes : les patriciens, chez lesquels la noblesse devait être héréditaire ; les chevaliers, qui étaient moins nobles que les premiers et chargés particulièrement des finances de l'état ; enfin les plébéiens, inférieurs aux

deux autres, et qui ne pouvaient s'allier avec eux par des mariages. Il créa un sénat composé de cent patriciens, choisis par toute la nation pour décider avec le roi des affaires de l'état. Le nombre des sénateurs fut porté dans la suite à six cents.

Après la mort de Romulus, le choix d'un roi divisa long-temps les Romains et les Sabins, chacun voulant avoir un souverain de sa nation. Enfin on décida qu'on tirerait au sort lequel des deux peuples élirait le roi, et que celui qui l'élirait serait obligé de le choisir dans l'autre peuple. Le sort échut aux Romains, et ils élurent Numa Pompilius *, prince sabin dont les vertus réunirent tous les suffrages.

* Election de Numa 715 ans avant J.-C. 39e année de Rome. 715 - 642

Le théâtre du vieux Château était entièrement décoré, les rôles du mélodrame étaient appris et le jour fut désigné pour l'ouverture du spectacle. On y invita les bons voisins dont les enfans étaient acteurs dans la pièce (car ceux du vieux Château n'avaient pu suffire à remplir tous les personnages), et encore plusieurs personnes de la ville, ce qui était une chose assez rare chez M. et M.me de Jonchère. Les invitations se firent au nom des directeurs de la troupe, Alphonse et Caroline. Cette dernière, qui lorsqu'elle s'appliquait avait une écriture fort jolie, fit elle-même tous les billets et le cœur lui battait en les écrivant. Alphonse, qui avait la passion des cachets, s'arma d'une belle tête de vieillards, voulut absolument cacheter les

lettres, en brûla deux et consomma tout un bâton de cire d'Espagne, mais les empreintes étaient superbes. Le jour *solennel*, ainsi que l'appelait Alphonse, le *beau* jour, comme s'exprimait Caroline, ou ce jour *là*, comme disait tout bonnement Théophile, ils étaient tous trois réveillés avant le lever du soleil. Dès qu'ils eurent obtenu la permission de sortir du lit, ils se réunirent et coururent à la salle de spectacle. Ils admiraient les décorations, les plaçaient, les dérangeaient, les replaçaient encore; ils répétaient leurs plus belles tirades avec emphase. Chacun des acteurs remplissait deux rôles; on avait fait cet arrangement pour en diminuer le nombre. Ainsi Caroline, qui avait voulu remplir le rôle de Pandion à cause du pathétique et de la morale, faisait aussi Théone qui ne paraît qu'un moment en scène avec lui; elle faisait

s; sont *fréquents* dans [illegible] pièce ;
ns compter le coup de théâtre du
rnier acte, c'est-à-dire la chute de
upfiert Simonet, depuis la petite
iture, avec M. de Jouchère, vé-
le souvent au Château aller à ranger
voiture, à arracher les mauvaises
rbes et même à nettoyer la chambre
travail sans qu'il s'en vantât. Simo-
t avait été nommé moucheur de chand-
lles, mais il avait bien d'autres fonc-

tions! Caroline, qui ne l'*ahurissait* pas comme M. Alphonse, lui avait appris à faire manœuvrer les troupes messéniennes et spartiates, ce qui n'était pas excessivement difficile parce que les soldats étaient enfilés dans un fil d'archal, bataillon par bataillon, en sorte qu'en y mettant les deux mains on faisait marcher toute une armée. De plus, c'était encore lui qui devait faire les éclairs et le tonnerre, par le moyen d'une poignée d'étoupes et du tambour de Théophile; ce n'était pas de toutes ses fonctions celle qui lui plaisait le moins. Caroline, dans sa bienveillance pour lui, s'était flattée qu'il pourrait même leur servir pour les sénateurs, mais il n'y eut pas moyen, les grandes robes et la démarche composée étaient trop embarrassantes pour Simonet. Les petits voisins arrivèrent d'assez bonne heure et cependant il y avait bien long-

tems qu'on les attendait. On fit deux ou trois répétitions avant le dîner. On rit, on chanta, on cria, et en se mettant à table tous les acteurs étaient parfaitement enroués. Heureusement nos héros étaient accoutumés à garder le silence et à se tenir fort tranquilles à table quand il y avait du monde; leurs petits amis les imitèrent et cet intervalle de repos leur fit grand bien. Aussitôt après le dîner, M.me de Jonchère fit préparer un loto dauphin qu'on aimait beaucoup, on en fit deux grandes parties; chacun, attentif à écouter les numéros, placé entre la crainte et l'espérance, soupirait ou se félicitait intérieurement, mais parlait peu, ne bougeait pas, et M.me de Jonchère ne les livra à eux-mêmes qu'une demi-heure avant l'instant du spectacle. Simonet ayant achevé d'allumer tous les lampions, Alphonse ayant bien disposé sa perspective et

chacun étant à son poste, les parens entrèrent suivis de tous les gens de la maison et même de plusieurs habitans du village à qui la protection de Simonet avait valu une petite place à la porte. La toile se lève, la pièce commence, tout va bien; la scène entre Pandion et Gorgus fut couverte d'applaudissemens. Au second acte ce fut bien autre chose! la chute d'Aristomène dans la Céada fit un effet prodigieux; il n'avait dit que peu de mots, mais quels mots! et comme ils avaient été prononcés! Son retour subit dans Ira, son dialogue avec Gorgus et le ballet du troisième acte, furent aussi très-bien rendus. Comme pendant ce ballet toute la cour de Messène devient spectatrice et reste immobile, les enfans, abandonnant leurs premiers personnages, faisaient agir les danseurs, on remarqua un coryphée dont les entrechats et les pi-

rouettes étaient à perdre haleine; on s'épuisait à crier bravo et tout le monde crut reconnaître Alphonse. Enfin l'on ne peut prévoir jusqu'où aurait été porté l'enthousiasme des spectateurs; on en était à la scène de Pandion et de Sidé et le tonnerre allait un train terrible. Une petite ficelle attachée au faîte du peuplier devait à point nommé le faire tourner sur une cheville qui réunissait les deux parties du tronc, en sorte qu'en tournant sur cette cheville il avait l'air de se briser. Alphonse, la ficelle à la main, se tenait prêt à produire le fatal présage; il était si pressé qu'il ne donna pas aux deux interlocuteurs le tems de se séparer. Le peuplier sacré tombe et ensevelit sous ses branches non seulement la coupable Sidé, mais encore le vénérable grand-prêtre. Pour comble de malheur, Caroline, qui avait vu venir la bombe,

avait fait un mouvement brusque pour le tirer du danger; mais Alphonse qui s'y était exercé plus de cent fois, n'était pas capable de manquer son coup, et la chute fut si rapide que l'effort de Caroline n'aboutit qu'à faire déchirer, du haut en bas, la robe de Pandion, en l'accrochant à une branche. Ceux qui ont été, dans leur vie, à l'Opéra, savent ce que c'est que la robe d'un grand-prêtre: que de plis! que de bandelettes! C'était pour M.me de Jonchère qui l'avait taillée un chef-d'œuvre tout à la fois d'imagination et de mémoire, et Caroline avait employé toutes les récréations d'une semaine à la coudre. Quelle perte! quel revers! Elle rougit et pâlit dix fois dans l'espace d'une minute. — Maudit imbécile! maudit maladroit! s'écria-t-elle; tu n'as jamais fait rien de bien dans ta vie! A ces paroles outrageantes et prononcées

devant plusieurs témoins, Alphonse devient tout bouffi de colère. La fatalité veut qu'Aristomène soit là sous sa main, il le saisit et le lance à la tête de sa cousine qu'il n'atteint pas, mais qui tombe effrayée sur un siége, muette d'indignation. Théophile, qui ne les avait jamais vu s'emporter si violemment l'un contre l'autre, va tout doucement ramasser le roi de Messène et s'approchant de sa cousine, il feint de se tromper sur le trouble qui l'agite. — Ce n'est rien, dit-il, absolument rien; avec une épingle le grand-prêtre pourra finir la pièce, et quant à Aristomène il n'y paraît pas, il a seulement le nez cassé. Calme-toi donc, tout tout le monde attend, il faut que le dénouement arrive. Mais Caroline n'était pas en état de l'entendre; d'un coup de poing dans l'estomac elle repousse Aristomène qu'il lui présentait, et aurait

envoyé l'Epitide de l'autre côté de la salle terminer pour jamais ses destins et ceux de la Messénie, si Théophile ne l'avait retenu de toutes ses forces. Alors il se retourne vers Alphonse qui, dans une espèce de démence, avait, d'un tour de main, renversé toutes les fortifications d'Ira, et, continuant de culbuter tout ce qui se trouvait à sa portée, sautait à pieds joints sur les débris. — Que fais-tu? s'écria Théophile; que de colle, que de papier, que de travail pour réparer tout ce dommage! Alphonse, je t'en conjure, songe donc au dénouement..... — Tais-toi, répond Alphonse, ou je saute dix fois plus fort.

Cependant les spectateurs, fort étonnés que le théâtre restât vide, fort étonnés que la chute des rochers et des remparts suivît celle du peuplier, le furent encore davantage quand les en

fans, qui jouaient avec ceux du château dans le mélodrame, entrèrent précipitamment, et d'un air effaré racontèrent qu'Alphonse et Caroline se battaient derrière le théâtre. Cette expression fit rougir M.me de Jonchère; convaincue cependant qu'on exagérait, elle passe dans les coulisses et reste stupéfaite en voyant Caroline presque en convulsions sur sa chaise, Alphonse trépignant de toutes ses forces; dans le fond, Simonet *tout saisi*, tenànt encore à la main les bataillons spartiates qu'il avait compté mener en vainqueurs dans les murs d'Ira, et au milieu d'eux Théophile qui, désolé du tapage, prévoyant l'effet que le défaut de dénouement va produire, inonde de ses pleurs le vernis du roi de Messène, et achève ainsi innocemment de le défigurer. A l'aspect de Mme de Jonchère, Alphonse prend la fuite, Caroline cache son visage entre ses deux

mains, et les larmes de Théophile restent suspendues.

M.me de Jonchère appelle sa femme de chambre et lui ordonne d'emmener Caroline, de la coucher, de bassiner son lit, parce qu'elle est malade et très-malade. Elle fait chercher Alphonse, mais Alphonse ne se trouve plus. Tandis que les domestiques avec des lumières parcourent le vieux château, M. et Mme de Jonchère font des excuses à l'assemblée qui s'efforce de les rassurer et de les consoler. Les enfans réunis en groupe dans un coin de la salle, parlaient entre eux tout bas, mais avec beaucoup d'action, de l'événement qui venait d'avoir lieu. Rosalie, que nous avons déjà citée et qui s'était proposé dès le commencement de la pièce de s'évanouir au dénouement, ne pardonnait pas à nos héros la perte d'une occasion si belle pour montrer sa sensibilité et la délicatesse

de son tempérament ; elle répétait aux autres enfans qu'il était fort malhonnête de faire ainsi manquer tout une fête, qu'on devait savoir maîtriser son caractère quand on voulait avoir du monde chez soi. Malheureusement elle n'avait pas tort, mais ce qui n'était pas moins malhonnête, c'était d'oublier Théophile que personne ne songeait à consoler. Sa mère lui ayant défendu de chercher son frère parce qu'il était trop tard pour qu'il courût dans les détours du vieux Château, il s'était tapi sous un rideau d'où il ne perdait pas un mot des censures dont on accablait son frère et sa cousine. N'y pouvant plus tenir, maman, se dit-il à lui-même, a dit que Caroline était malade parce qu'elle était en colère ; je sens que je suis aussi fort en colère contre Rosalie, il faut donc que j'aille me coucher à mon tour. Il sort de dessous son rideau, passe devant les enfans

un peu confuse de voir qu'il était si près d'eux, regarda fièrement Rosalie et s'éloigna. Il reparaît un moment après, il vient se jeter dans les bras de sa mère. — Maman, il n'est pas perdu; il est dans son lit, mais si bien roulé dans sa couverture, qu'on dirait qu'il n'a ni pieds ni pattes; il ne veut répondre à personne: maman, je vous en prie, ne lui dites rien ce soir. — Ce n'est pas mon dessein, répond M.me de Jonchère en embrassant son fils, et faisant ouvrir la salle à manger, elle s'efforça de faire les honneurs d'un joli souper dont les enfans furent presque les seuls qui profitèrent. La plupart des parens refusèrent de se mettre à table, on ne voulait pas prolonger la contrainte des maîtres du château. Les uns retournèrent à la ville; ceux qui devaient coucher chez M.me de Jonchère demandèrent à se retirer de bonne heure. Le lendemain ils se levè-

rent de même. M.me de Jonchère, qui savait qu'on doit faire violence à ses peines secrètes pour remplir ses devoirs envers la société, s'était déjà occupée de ses hôtes, et le déjeûner était préparé. Tout le monde fut sensible à cette attention, mais personne ne voulut en profiter. Le premier usage que M.me de Jonchère fit de sa liberté, fut d'aller à la chambre de ses fils, où elle ne trouva que Théophile : il lui apprit que son frère s'était habillé et avait disparu à la pointe du jour. Impatientée de cette conduite, M.me de Jonchère songeait en elle-même à le laisser dans sa tanière jusqu'à ce que la faim ou le repentir l'en arrachât, lorsqu'en revenant au salon où le déjeûner était servi, elle vit s'y glisser à pas de loup une petite figure, toute couverte de poussière, de feuilles sèch et de toiles d'araignées.— Est-ce dit brusquement M.me de Jon

Alphonse, qui n'avait pas soupé la veille et qui tenait déjà un biscuit, le laissa tomber et fit trois pas en arrière. D'où venez-vous? continua-t-elle, d'où venez-vous dans cet équipage? — Du grenier aux foins, répondit Alphonse. — Et pourquoi étiez-vous sur ce grenier? — Pour me cacher jusqu'à ce que tout le monde fût parti, reprit-il en baissant les yeux. S'il n'avait pas été réellement coupable, on n'aurait pu s'empêcher de sourire de sa toilette et de l'effet que produisait l'air contrit sur une physionomie naturellement si espiègle. — Ainsi donc, vous vous êtes réduit au point de n'oser paraître parmi vos semblables? Combien un seul moment, une seule action vous ont avili! Je vous l'avais dit, mon fils, la colère est une passion aussi déshonorante que funeste. Hier, à la même heure, je voyais en vous un enfant aimable et joyeux. . . . .

et peu d'instans après, on vit accourir Caroline, jambes nues, en jupon court, les cheveux épars, qui tomba aux pieds de Mme de Jonchère, en disant : Ah ! ma

tante ! ma tante ! pardonnez-lui, c'est moi qui ai eu le premier tort ; je l'ai appelé imbécile, maladroit ; c'était bien vrai, mais, je le sens, je n'aurais pas dû le lui dire, et surtout dans cet instant. — Et devais-je risquer de faire couler ton sang, dit Alphonse, que cette idée avait rempli d'horreur ? Il vient se placer à côté de sa cousine, lui passe un bras autour du col, et baissant tous deux la tête sur les genoux de M.me de Jonchère, ils confondirent leurs sanglots. — Je ne t'en veux pas, disait Caroline d'une voix étouffée. — Je t'aime de toute mon âme, disait de même Alphonse. — Eh ! mes enfans, s'écria M.me de Jonchère, comment, avec de si bons cœurs, n'avez-vous pas pu vous défendre d'un égarement si condamnable ? Comment avez-vous pu vous livrer à des actions dignes de la haine la plus cruelle, et qui devaient tant m'affliger ? Vous m'avez

cuses. ... voilà couverts ? Car vous ... que toute la ville va savoir cette aventure. Tout le monde en parlera, jusques aux domestiques; ceux-ci y ajouteront des commentaires, peut-être même quelques circonstances; on finira par attribuer à Caroline les expressions les plus grossières, et l'on ne manquera pas de dire qu'Alphonse l'a bien battue.

— Ah! ma tante, je n'oserai plus me montrer! — Maman, nous dirons bien....

— Que direz-vous? et, vis-à-vis de qui vous défendrez-vous? Les gens qui aiment les caquets ne croient jamais ceux qui se justifient, et le plus souvent encore se moquent d'eux. Quand on n'a pas mérité leurs propos, on les méprise; quand on a eu le malheur d'y donner lieu, il faut les supporter, et la résignation est dans ce cas le parti le plus

sage. Mais calculez les tristes conséquences d'un moment d'humeur ; la chute du pupitre était une maladresse, l'accroc de la robe un petit malheur ; si vous vous étiez contenus, à peine les spectateurs s'en seraient-ils aperçus. L'arrivée du roi de Sparte et de son fils aurait rappelé l'attention, et le dénouement allait à merveille ; on n'aurait parlé du petit accident que pour louer votre présence d'esprit et la promptitude avec laquelle vous vous seriez tirés d'affaire ; mais au lieu de savoir réparer une gaucherie, vous l'avez fait dégénérer en une scène grave qui vous humilie bien davantage, et qui nous a fait passer à tous une nuit affreuse.

En ce moment parut M. de Jonchère avec Théophile. Ce dernier, qui avait suivi les pas de sa mère, avait été témoin de sa rencontre avec Alphonse ; dès qu'il avait vu couler les pleurs de son frère,

il avait couru en avertir Caroline qui sortait du lit, et chez qui l'idée des larmes d'Alphonse avait fait succéder l'attendrissement au dépit. Elle n'avait pas perdu un instant pour venir l'excuser à ses propres dépens; mais pendant qu'ils plaidaient l'un pour l'autre auprès de M.me de Jonchère, le bon Théophile avait été plaider pour eux auprès de leur père. Il avait si bien fait valoir les pleurs d'Alphonse, la générosité de sa cousine, que le souvenir de leur faute n'avait pu tenir contre une réconciliation si touchante et un repentir si sincère. M. de Jonchère, amené par Théophile, bien fier, et surtout bien heureux d'avoir désarmé un juge qui de son naturel n'était pas implacable, arrivait donc pour déclarer à sa femme qu'il pardonnait, en cas qu'elle approuvât son indulgence. M.me de Jonchère allait elle-même lui demander son aveu

pour rendre à ses enfans tous leurs droits à ses caresses, dont cette aventure aurait pu les priver bien longtems si leurs remords avaient été moins prompts et moins vifs. Tous les bras s'ouvrirent à la fois, et les habitans du vieux Château ne formèrent pendant quelques instans qu'un groupe, où le souvenir de la douleur et de la honte fut effacé par les effusions de la tendresse et par l'espoir d'un meilleur avenir. Cependant Caroline, quand sa première émotion fut dissipée, se retourna vers sa tante avec inquiétude : — Mais comment nous y prendrons-nous, dit-elle, pour effacer nos torts envers tout le monde, et que pourrons-nous dire, qu'elle figure ferons-nous quand il viendra quelqu'un au château ?

M.me de Jonchère. Vous vous garderez bien de prendre un air, un ton hardis, pour affecter une indifférence qui n'est

pas dans votre cœur, et qui donneraient de vous la plus mauvaise idée si on les croyait sincères. Si l'on vous parle de cette aventure, ne cachez point votre repentir; il y a moyen de convenir de ses fautes sans rien perdre de sa dignité, c'est d'en paraître assez pénétré pour convaincre que c'est la première et la dernière de cette espèce. Enfin, nous annoncerons une seconde représentation du mélodrame; nous la ferons précéder par un petit bal champêtre, où vous redoublerez envers nos amis d'attention et d'égards, en sorte qu'on oubliera vos torts précédens pour s'occuper de la manière dont vous chercherez à les réparer.

THÉOPHILE. Je voudrais bien qu'au moins Rosalie n'en fut pas, après ce qu'elle a dit.

M.me DE JONCHÈRE. Elle n'a rien pu dire que ton frère et ta cousine n'ayent méri-

té; ainsi, mon fils, il aurait mieux valu taire les réflexions amères de Rosalie, que de nous en instruire.

Souviens-toi qu'en répétant à ses amis le mal qu'on a dit d'eux, on les aigrit, on les humilie; et que si, pour leur avantage, pour les résoudre à se réformer, on se détermine à leur faire de pareils rapports, il faut cacher soigneusement le nom de leurs accusateurs, autrement on peut produire des inimitiés, des querelles souvent dangereuses. Mes enfans, croyëz-moi, nous inviterons Rosalie, nous la comblerons, non pas d'amitié, puisque nous savons trop bien qu'elle n'en a pas pour nous et que nous n'en avons plus pour elle, mais nous la comblerons de politesses, et elle verra que les enfans du vieux Château savent à présent maîtriser assez leurs passions pour pardonner l'ingratitude et la médisance.

Elle les embrassa tous trois encore en

achevant ces mots.— Ah! dit Alphonse en se mettant à table et faisant allusion aux paroles d'Ethuse dans le troisième acte, un jour si solennel que celui d'hier, un si beau jour enfin, devait-il finir par un orage !

Madame de Jonchère engagea ses enfans à venir visiter les dernières chambres dont les tapisseries représentaient les dieux du paganisme. Ils acceptèrent volontiers, surtout Théophile qui avait la plus grande envie de voir les enfers, et sa mère lui avait dit qu'ils étaient retracés dans la dernière pièce. En entrant, il s'arrêta d'abord devant un panneau qui représentait un enfant endormi au fond d'une caverne ornée d'un péristyle de marbre blanc. On voyait autour de lui différentes figures. — C'est le dieu du Sommeil, dit M.me de Jonchère; Morphée et les songes sèment des pavots autour de lui; à son chevet est Harpocrate, le dieu du silence, qui tient un doigt sur sa bouche.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que Morphée?

ALPHONSE. C'était le ministre du Sommeil et le père des Songes. Les Songes sont ces jeunes gens qui ont des ailes de chauve-souris; les uns ont un visage doux et riant, les autres sont pâles et d'une physionomie sinistre. Quand Morphée voulait envoyer des Songes véridiques, à ce que disaient les anciens (car ils avaient la faiblesse de croire aux songes), il les faisait sortir du palais du Sommeil par la porte de corne; et quand ce n'étaient que des illusions, ils sortaient par la porte d'ivoire; pour Morphée, c'est ce vieillard qui tient cette touffe de pavots.

ALPHONSE. Et pourquoi donc tous ces pavots?

Mme DE JONCHÈRE. Parce que c'est [illegible] pavot que l'on retire l'opium, espèce résine qui possède une vertu asse

sante. Le pavot blanc, qui donne le véritable opium, croît en Égypte; son péricarpe acquiert la grosseur d'une orange, et lorsqu'il commence à mûrir, on y fait plusieurs incisions d'où sortent quelques larmes laiteuses. On renouvelle ces incisions jusqu'à trois fois; on pétrit ce suc avec du miel, et on lui donne la forme de petits pains; cette résine en vieillissant devient noirâtre et d'une odeur désagréable. L'opium s'emploie dans la médecine comme un calmant, mais, pris à des doses plus fortes, il produit l'engourdissement et la mort.

G[illegible]. C'est une mort bien douce, n'est-ce pas ma tante?

M.me DE JONC[illegible]. Pas toujours : on voudrait s'arracher au sommeil, on se débat avec le poison qui vous absorbe, et cette lutte doit avoir intérieurement quelque chose d'affreux. Il y a de certaines doses d'opium qui, au lieu de

produire le sommeil, produisent la frénésie. Les Malàis en prennent ordinairement quand ils vont à la guerre, ou quand ils ont quelque vengeance à exercer. Dans cet accès, ils ne respectent plus rien : le carnage les enchante, ils se baignent dans le sang; mais ils sont ordinairement victimes de leur propre rage et périssent dans les convulsions.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'est que les Malais ?

M.me DE JONCHÈRE. Les habitans de la presqu'île de Malaca, dans les Indes. C'est un peuple réputé dangereux, vindicatif et sanguinaire; ils ont inventé des poignards dont la lame non-seulement est empoisonnée, mais est dentelée en forme de scie pour faire une blessure plus cruelle.

THÉOPHILE. Oh ! les méchans !

ALPHONSE. Tiens voici la Nuit, épouse du Sommeil; elle est sur son char d'ébène semé d'étoiles.

THÉOPHILE. Oh! celui-ci qui tient un masque et une petite poupée couverte de grelots!

ALPHONSE. Cette poupée s'appelle une marotte, et celui qui la porte est Momus, le dieu de la raillerie. Il tournait en ridicule les mortels et les dieux. Minerve ayant bâti une maison, il dit qu'elle était trop massive parce qu'on ne pourrait l'emporter loin d'un mauvais voisin Quand l'homme eut été créé, il dit qu'il aurait fallu pratiquer une petite fenêtre auprès du cœur pour voir un peu ce qui s'y passe. Mais, mon frère, mon cher Théophile, regarde ce personnage bien joufflu, couronné de fleurs et tenant un flambeau à la main; c'est Comus, le dieu de la bonne-chère. Qu'il a l'air riant! on dirait qu'il songe à des confitures.

M.me de Jonchière. Ah ! tout ce grand panneau est consacré aux déités.

Théophile. Qu'est-ce que les déités, maman ?

M.me de Jonchière. Ce sont des personnages allégoriques qui n'ont d'autres noms que celui du vice, de la vertu, de la chose enfin qu'ils représentent. Voici la principale des déités, c'est le Destin : tout l'univers, les dieux mêmes lui étaient soumis. Vous le voyez représenté sous les traits d'un vieillard sévère, tenant d'une main un globe terrestre, et de l'autre un grand livre où tous les évènemens qui doivent arriver jusqu'à la fin du monde étaient écrits en caractères ineffaçables. Ceci vous fait connaître que, parmi les payens, quelques-uns adoptaient aussi le système de la prédestination, et que Mahomet l'emprunta d'eux dans la suite. Voici la Fortune perchée sur une roue ayant des ailes aux pieds et un band

sur les yeux ; ce sont des symboles de l'inconstance et de l'aveuglement dont on accuse cette déesse.

[illegible]. Voici l'Abondance tenant la corne d'Amalthée, et la Folie couverte de grelots, une marotte à la main.

[illegible]. Je reconnais l'amitié sous la figure d'une jeune femme qui sourit. Sur son front est écrit : *La mort et la vie ;* et sur son sein : *De près et de loin.* Ici l'Espérance qui s'appuie sur une ancre, en souriant.

[illegible]. Voici la Chimère dont j'aime cent fois mieux la figure que celles de toutes les déités doucereuses. Le plaisant assemblage ! une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de dragon. Ce monstre désolait la Lycie, lorsque Bellerophon, prince d'Epire, emprunta le cheval Pégase pour la combattre. Il vainquit la Chimère, et pour récompense épousa la fille du roi de Lycie.

Mme de Jonchère. Mais dans la suite, ayant voulu se servir de Pégase pour s'élever jusqu'au cieux, il fut précipité du haut des airs, et fut de cette manière puni de sa présomption.

Alphonse. Caroline, vois-tu cette queue de scorpion et cette tête de femme? eh bien ! on a voulu représenter la Fraude.

Caroline. Mais voici deux sœurs que tu ne connais peut-être pas si bien ; celle-ci tient un miroir et un serpent, c'est la Prudence : celle-là tient un sceptre, au bout duquel est placé un œil ouvert, c'est la Raison.

Théophile. Et toutes ces jeunes filles autour d'un cadran ?

M.me de Jonchère. Ce sont les Heures.

Caroline. Voici la bonne foi, vêtu de blanc, tenant ses mains l'une da l'autre; la Concorde qui tient dans siennes des touffes d'épis et de fleurs

la confond avec Astrée ; la Fidélité ayant un chien à ses pieds; et la Paix avec des rameaux d'oliviers chargés de fruits.

Mme de Jonchère. Elles forment un joli groupe. Les figures suivantes sont moins agréables. Voilà la Pauvreté, fille de la Paresse : elle est pâle, mal vêtue, et souffle dans ses doigts; ici l'Envie sous la forme d'une femme sèche et livide, les yeux égarés, grinçant les dents, les cheveux hérissés, et serrant dans ses mains un serpent qui lui ronge le sein.

Caroline. Oh! cela fait horreur! mais celle-ci ne vaut pas mieux, c'est la Discorde, que Jupiter chassa de l'Olympe, parce qu'elle brouillait tous les dieux; elle est coiffée de serpens, les mains sanglantes, tenant de l'une un poignard, et de l'autre une torche ardente; ici la Peste avec une figure hideuse et des ailes de chauve-souris.

Alphonse. Voici la Victoire, fille de

Mars, tenant des palmes et des lauriers, et la Renommée, une trompette à la main. Les poètes prétendaient qu'elle était couverte d'yeux, de bouches et d'oreilles.

M.me de Joncière. Ici, la Fable et la Vérité : la dernière est absolument nue, environnée de rayons ; l'autre est élégamment vêtue, un masque couvre son visage, et elle tient à la main un voile dont elle veut envelopper la Vérité.

Théophile. Ah ! voilà les quatre saisons ; je les ai déjà vues quelque part. Attendez : voici le Printems couronné de fleurs, l'Eté couronné d'épis, l'Automne, couronné de pampres, et l'Hiver en capuchon : mais quelle est cette figure en bonnet de nuit ?

M.me de Joncière. C'est la Liberté, ainsi représentée parce qu'à Rome les maîtres en affranchissant leurs esclaves leur mettaient sur la tête un bonnet d

laine blanche que les hommes libres avaient seuls le droit de porter.

Voici la mort, fille du Sommeil et de la Nuit, sous la forme d'un squelette avec des ailes noires et une faux à la main; et la Patience, représentée par une femme, avec un visage triste mais tranquille, assise sur un tombeau.

TRÉFONTAINE. Voilà encore des figures que j'ai vues souvent sur des murailles; c'est la Peinture, la Sculpture, la Musique.

M.me DE JONCHÈRE. Elles sont quelquefois représentées, non pas par des femmes, mais par des génies. Les génies de la mythologie ne sont pas si hideux que ceux de la lampe merveilleuse; ce sont ordinairement des enfans avec des ailes de papillon et une petite flamme sur la tête. Mais les déités nous abandonnent; nous voici, je crois, rendus dans l'empire de la mer.

Caroline. Oui ; Neptune paraît une couronne sur la tête , un trident à la main ; à ses côtés est sa femme Amphytrite. Elle était fille de l'Océan et de Tétys ; elle avait juré de ne se marier jamais, mais Neptune l'enleva au pied du mont Atlas. Ils sont représentés sur une grande coquille, nommée conque, traînée comme un char par deux dauphins.

Théophile. Et ce vieillard avec un sceptre , sa barbe et ses cheveux tous verts ?

Caroline. C'est l'Océan, et voilà Téthys sa femme, couronnée de roseaux. Ils eurent pour enfans Amphytrite, Clymène, Achéloüs, Protée et Doris, qui épousa Nérée, et fut mère des Néréides, Protée gardait les troupeaux de Neptune. Il avait le don de prédire l'avenir et de prendre toutes les formes qui lui plaisaient, aussi bien que son frère

Achéloüs dont nous avons parlé dans l'histoire d'Hercule. Il y avait encore un dieu marin qui s'appelait Phorcus, et qui fut père des Tritons et des Gorgones.

Théophile. Oh! pour les Gorgones, je me souviens d'elles; mais montrez-moi les Tritons.

Caroline. Ce sont ces enfans ayant une queue de poisson et soufflant dans une coquille allongée en forme de trompette.

M.me de Joncière. Il y eut quelques Néréides plus célèbres que les autres. D'abord Thétis, qu'il ne faut pas confondre avec Téthys, sa grand'mère, femme de l'Océan. Leurs noms ne s'écrivent pas de même; et celle-ci épousa Pélée, roi de Thessalie. Galathée, qui aima le jeune Acis, berger de Sicile; le cyclope Polyphème aimait lui-même Galathée, et jaloux d'Acis, il l'écrasa sous un énor-

en rocher, et ses hurlemens, semblab
à ceux d'un chien, se mêlèrent aux
missemens de Carybde.

Théophile. Qu'est-ce que c'était que Carybde?

M.me de [illegible]. Une femme qui, ayant dérobé quelques brebis à Hercule lors de son passage en Italie, avait été métamorphosée en rocher par Jupiter. Ces deux écueils étaient placés en face l'un de l'autre, et les anciens expliquaient de cette manière le bruit que faisaient les flots en se brisant dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. Il était difficile à de mauvais nautonniers, tels que l'étaient alors les Grecs, de passer ce détroit sans heurter contre un de ces écueils, d'où vint cette expression que l'on emploie encore : « Il est tombé de Carybde en Scylla », pour dire, il n'a évité un mal que pour tomber dans un autre.

Théophile. Ah! nous voici donc dans les enfers! j'en mourais d'envie.

CAROLINE. Ma tante, je vous en prie, que je sois chargée des enfers?

M.me DE JONCIÈRE. Je le veux bien, mon enfant.

CAROLINE. Tu sauras, mon ami, qu'on y pénétrait par trois endroits : par un marais de la Campanie, en Italie, qu'on appelait Averne, où se trouvaient des gouffres affreux qu'on avait surnommés les bouches des enfers ; par une caverne située sous le promontoire du Ténare, en Grèce; et par une autre caverne nommée Achéruse, sur les bords de la mer Noire. Il s'exhalait de ces souterrains des vapeurs pestilentielles qui, dit-on, faisaient tomber morts les animaux qui s'en approchaient. De ces différentes routes, on parvenait à la vallée ténébreuse que tu vois ici représentée. Voici le chien Cerbère avec ses trois têtes; dans le lointain, tu compteras cinq fleuves qui arrosent

vallée ténébreuse. D'abord le Styx, qui en faisait neuf fois le tour, et par les eaux duquel juraient les dieux; quand ils avaient juré par le Styx, et qu'ils manquaient à leur serment, ils étaient privés pour cent ans de leur puissance. Ensuite l'Érèbe, le Léthé ou fleuve d'Oubli, dont les eaux faisait perdre la mémoire; le Phlégéton, dont les eaux étaient noires comme l'encre; l'Achéron, dont les ondes étaient amères; et quand une fois les ombres l'avaient traversé, plus d'espoir pour elles de revoir la lumière. Un batelier hideux, nommé Caron, est là, comme tu vois, dans une barque pour les passer à l'autre bord, mais il était fort avare, et se faisait payer soigneusement d'avance: aussi les anciens mettaient-ils toujours dans la bouche des morts une pièce de monnaie. Quand les ombres ne pouvaient s'arranger pour le payement avec Caron, elles

erraient sur le rivage, en proie aux persécutions d'Hécate, et quand elles avaient été privées de la sépulture; il lui était défendu de les recevoir dans sa barque.

Théophile. Ces grandes figures pâles, enveloppées d'un drap blanc, c'est donc cela que tu appelles des ombres?

Caroline. Oui : l'on disait qu'elles conservaient encore la figure qu'elles avaient eue sur la terre, mais que ce n'était qu'une apparence, et que, quand on voulait les saisir, on ne trouvait que de l'air à leur place. On les appelait aussi des mânes, et celle des méchans, des spectres ou des larves.

Alphonse. Au-delà de l'Achéron, voici le palais de Pluton, bâti d'ébène et de marbre noir; voici Pluton lui même sur son trône avec Proserpi[illegible] dont tu sais l'histoire : ils sont entou[illegible] des dieux infernaux. Ici les parques [illegible]

nous t'avons déjà parlé; ce sont trois vieilles sœurs chargées de filer la vie des hommes, à mesure qu'ils viennent au monde. L'une, nommée Clotho, porte la quenouille, celle-ci, nommée Lachésis, fait tourner le fuseau, et Atropos la troisième, oui, la terrible Atropos, tient des ciseaux avec lesquels elle coupe le fil au moment indiqué par le Destin pour la mort de chaque homme. Voici Plutus, le dieu des richesses; il est aveugle et tient entre ses mains des trésors qu'il distribue au hasard. Némésis, déesse de la Vengeance, avec des ailes, un bois de cerf sur la tête et des flambeaux entre ses mains.

Théophile. Ah! je reconnais l'Envie, la Fraude, la Discorde.

Caroline. Et puis cette foule de démons qui voltigent autour du trône.

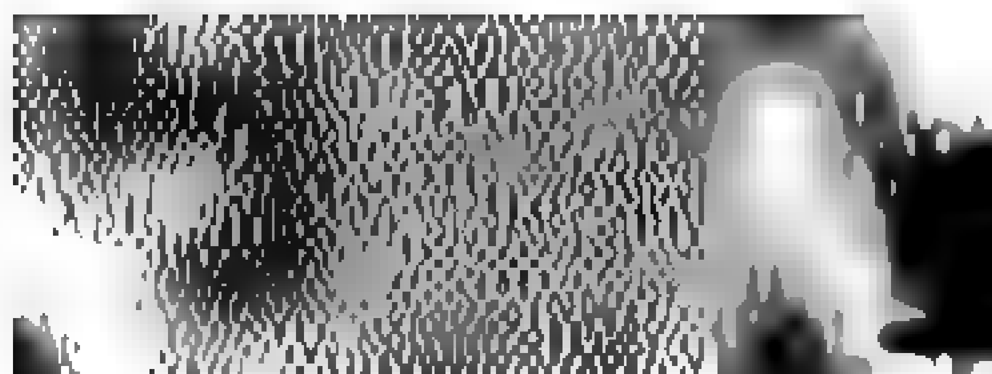
M.me de Jonchère. Voilà qui est bien; mais, mon fils, vous avez interrompu

votre cousine; elle s'était chargée d[e] l'explication des enfers, et vous lui ave[z] enlevé la parole. Cela est-il fort discre[t] et fort honnête?

Alphonse. Mais aussi, maman, Caro[-]line est bien exigeante, que je fasse tou[t] le tour de cette chambre sans parler!

Mme. de Jonchère. Allons, reprend[s] ton discours, Caroline.

Caroline. Auprès du trône de Pluton tu vois ces trois vieillards; c'étaient le[s] juges des enfers. Ils interrogeaient le[s] ombres sur leurs actions passées, et sui[-]vant ce qu'elles avaient fait de bien o[u] de mal, ils écrivaient leurs noms, et le[s] jetaient dans une des deux urnes que t[u] vois placées devant eux. Celle-ci, q[ui] est blanche, était d'albâtre; les omb[res] dont on y plaçait les noms, éta[ient] transportées dans l'Elysée: celle-c[i] marbre noir, était surnommée fatale, et les ombres dont le nom



jeté étaient précipitées dans le Tartare.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était que l'Elysée et le Tartare?

CAROLINE. Avant de te le dire il faut t'apprendre quels étaient ces trois grands juges. Celui-ci, le premier de tous, s'appelait Minos. Il était fils de Jupiter et d'Europe; il avait été roi d'île de Crète et il avait composé un code de lois, d'où les payens lui attribuèrent le privilége de juger encore jusque dans les enfers. Du reste, tu sais l'histoire de Minos et de ses filles. Le second était Rhadamanthe son frère, qui régna en Lycie et mérita, par ses lumières et son équité, d'être après sa mort associé à Minos. Enfin Eaque, autre fils de Jupiter, roi des Myrmidons, dans l'île d'Egine. La peste ayant ravagé ses états, il obtint de Jupiter de changer en hommes toutes les fourmis de son territoire. Ses vertus le firent adjoindre aux deux autres. Quant

au Tartare, le voici; c'est ce gouffre épouvantable rempli de flammes. Le fleuve Cocyte qui l'environné, n'est composé que des larmes des malheureux qui y sont enchaînés. Tu vois ces trois femmes coiffées de serpens, armées de torches et de fouets, ce sont les Furies, Tisiphone, Alecto et Mégère. Elles étaient acharnées après les coupables, non seulement quand ils étaient morts, mais elles les poursuivaient durant leur vie. On attribuait à leur influence l'égarement, l'horreur qui remplissent le cœur d'un coupable; enfin les Furies sont des personnages allégoriques qui représentent les remords. Les anciens redoutaient beaucoup les Furies, et pour les flatter ils leur bâtissaient des temples et les surnommaient les Euménides, c'est-à-dire les bonnes déesses. Ici, au-delà du Tartare, se trouvent des endroit

destinés à des supplices particuliers. Tu vois les Danaïdes, condamnées à remplir un tonneau percé pour avoir massacré leurs maris. Cet homme que tu vois dans l'eau jusqu'au cou, c'est Tantale, roi de Phrygie et père de Pélops.

Théophile. Est-ce le même Pélops qui vainquit Hyllus, succéda à Eurysthée et donna son nom au Péloponèse?

Caroline. Sans doute, et tu ne te douterais pas que ce même Pélops, étant encore enfant, avait été coupé par morceaux et mis en ragoût par son père dans un grand festin auquel il avait invité tous les dieux. Son intention était de les éprouver, persuadé que, s'ils étaient véritablement dieux, ils ne manqueraient pas de s'en apercevoir et de le rendre à la vie. Ils s'en aperçurent effectivement, à l'exception de Cérès, qui, ayant grand'-faim, mangea une épaule tout entière avant que d'y faire attention. Jupiter

ressuscita bien Pélops; mais il précipita Tantale dans les enfers et l'y condamna à une faim et une soif perpétuelles. Il fut enchaîné au milieu d'un lac dont les eaux se retiraient chaque fois qu'il voulait boire, et les branches de cet arbre chargé de fruits que tu vois au-dessus de ta tête, se redressaient quand il voulait y porter la main. Voilà Sysiphe, fils d'Eole, qui désola l'Attique par ses cruautés, et fut condamné à rouler au sommet d'une montagne cette énorme pierre qui retombait toujours. Ici c'est Ixion qui avait osé embrasser un nuage qu'il avait pris pour Junon. Jupiter le fit attacher dans les enfers sur une roue qui tournait toujours.

ALPHONSE. D'autres disent qu'il était enchaîné sous un rocher qui semblait toujours prêt à tomber sur sa tête.

CAROLINE. Ah! de ce côté la scène est bien différente! Tout ce grand es-

pace ; vois-tu, représente les Champs-Élysées.

THÉOPHILE. C'est un fort beau jardin.

CAROLINE. On ne s'y aperçoit plus de l'obscurité des enfers ni des flammes du Tartare. Il y régnait, à ce que disaient les poètes, une douce clarté et une délicieuse fraîcheur ; le silence n'y était troublé que par le murmure des fontaines. C'est là que les ombres vertueuses allaient recevoir leur récompense, passant l'éternité dans une paix inaltérable, couchées sur des lits de gazon, ou se promenant sous des bosquets et en fort bonne société, comme tu penses, puisqu'il ne pouvait y être admis que des sages et des héros irréprochables.

THÉOPHILE. Et voilà tout ? Mais la mythologie n'est pas finie, maman ; il y a encore bien des héros dont vous m'avez promis l'histoire.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant, j'ai encore toute la guerre de Troie à te raconter, mais ce sera pour une autre fois ; une autre fois aussi nous visiterons les autres chambres, et nous pourrons y trouver encore quelques tableaux intéressans.

CAROLINE. Ah! ma tante, si vous vouliez à présent nous parler un peu de Lisvard!

M.me DE JONCHÈRE. Volontiers. Allons nous asseoir sous le bosquet que nous avons achevé d'arranger hier ; il est charmant, et les buissons de roses blanches dont Caroline l'a décoré lui donnent quelque chose de noble, de riche, que n'ont pas nos autres réduits champêtres.

ALPHONSE. Ah! maman, parce qu'c'est tout blanc, tout uniforme! J'aim beaucoup mieux mon bosquet, il y des fleurs de toutes les espèces.

Caroline. Et en profusion.

Azurine. Oui, c'est le plus beau feuillage qu'on ait jamais vu.

positions avaient changé à l'île Ferme, quoi qu'en eût dit Urgande, et il remerciait les danseuses dans les term les plus flatteurs. Lisvard, les yeux fi sur le palais d'Appolidon, ne fais beaucoup d'attention à elles e toujours. On les conduisit da

lon, où elles se mirent en devoir de les désarmer. Lisvard, que cet excès d'attention commençait à importuner, leur déclara qu'il ne voulait point de leurs services, appela ses écuyers et prit ses vêtemens accoutumés; mais Périon laissa les nymphes faire sa toilette en cadence, et reparut vêtu de la manière la plus élégante, avec une tunique de gaze et des rubans couleur de rose.

Théophile. Mais il devait avoir l'air d'une grande poupée.

M.me de Joncheux. Aussi son cousin ne put-il s'empêcher de le regarder avec pitié. On approcha d'eux une table couverte des mets les plus délicats. Périon s'emparait déjà d'une jatte pleine de biscuits à la crème, lorsque Lisvard, à qui toutes ces prévenances devenaient extrêmement suspectes, s'adressa aux demoiselles qui formaient des passes autour de la table. — Comment se peut-

claire, combattre chaque matin et
rasser l'un des guerriers qui défe
l'approche de l'arc d'Appoli

les conditions que Mélye a mises à la conquête de ce passage. Mais si, renonçant à cette gloire trop difficile, vous consentez à danser, à souper avec nous, que votre sort sera digne d'envie! Vous ne serez plus comptés au nombre des ennemis de notre souveraine; un autre palais situé à l'extrémité de l'île et cent fois plus magnifique que celui-ci encore, est destiné à servir de demeure à ceux qui abandonnent tous projets hostiles. Nous vous y suivrons, nous ne vous quitterons jamais, et nous passerons nos jours dans les délices. — Aimables princes, ajouta-t-elle en cherchant, avec ses compagnes, à les enlacer de leurs guirlandes, rendez-vous à nos vœux... Mais Périon, brisant les guirlandes et rompant toutes les passes, s'échappe, part comme un trait et regagne le rivage. Elles se mettent à sa poursuite; il semblait voler. Enfin il est sur la galère.

il donne l'ordre d'appareiller, et, s'adressant à Lisvard, qui accourait aussi sur ses pas pour le faire expliquer : — Mon cousin, lui dit-il, cette vie d'anachorète vous convient à merveille; je ne doute pas à présent que vous ne sortiez rayonnant de gloire de cette épreuve ; pour moi, je succomberais, j'en suis bien sûr, et je ne veux pas qu'il soit dit que le neveu d'Amadis ait manqué jamais de vertu. Je n'avais d'autre ressource que la fuite; adieu. Admirez ma prudence, je vous en supplie; je reviendrai dans trois mois.

Lisvard se rapprocha en soupirant du palais; il reprit ses armes et marcha vers l'arc des loyaux chevaliers, où les quatre-vingt-dix guerriers de Mélye se tenaient en ordre de bataille. L'un d'eux vint au-devant de lui, le combattit et fut vaincu. Le prince rentre après cet exploit, s'approche de la table,

prend un morceau de pain, une caraffe et soupe en silence.

Alphonse. Ah! ce souper n'était pas gai; et cela devait durer trois mois! Ecoutez donc, il y avait de quoi perdre patience.

M.me de Jonchère. C'était pour son père, pour sa mère qu'il s'y résignait.

Alphonse. Ah! cela est vrai. On peut faire, en ce cas, des efforts surnaturels.

M.me de Jonchère. Lisvard demanda ensuite où était sa chambre à coucher. Les nymphes l'y conduisirent et voulaient à toute force y entrer pour y passer la nuit à danser; mais Lisvard, ennuyé de tant d'extravagances, les poussa un peu rudement vers la porte et réussit à s'en débarrasser.

Caroline. Toujours voir danser et ne danser jamais, cela est bien désagréable.

M.me de Jonzelar. Le lendemain, Lisvard, après avoir renversé son second adversaire, imagina, pour se distraire un peu, de parcourir le palais. Partout il rencontrait des danseuses en attitude et des buffets couverts de friandises. Enfin il entra dans une bibliothèque. À cette vue il poussa un cri de joie; mais en vain chercha-t-il dans tous les volumes, il n'y trouva que des madrigaux, des romans d'un style fade et doucereux. — Mon Dieu? s'écria-t-il, suis-je donc condamné à périr d'ennui dans ces lieux! En effet, au milieu de tant de femmes frivoles, incapables de soutenir un quart-d'heure d'une conversation intéressante, au milieu de tant d'écrits insipides, Lisvard se trouvait le plus isolé, le plus désœuvré de tous les hommes. Il prit enfin un grand parti. Il demanda de l'encre, du papier, des crayons. Il se mit à écrire lui-même.

dessiner, et de ce moment il crut se sentir renaître. Il entreprit un grand ouvrage sur la politique et la morale, ouvrage très-utile pour un prince qui, comme lui, devait régner un jour. Il commença deux tableaux représentant les deux scènes les plus intéressantes de sa vie, le moment où Gradafilée l'avait réveillé dans sa prison, et celui où elle avait reçu ses adieux sur le rivage. C'était en vain que toutes les demoiselles s'épuisaient à passer, repasser et chanter autour de lui; il finit par s'accoutumer si bien à leurs mouvemens et à leurs fredons si importuns d'abord, qu'il ne les voyait et ne les entendait plus.

Ce fut au milieu de ces privations pénibles et de ces occupations consolantes que Lisvard atteignit la fin du troisième mois. Comme son cœur battit quand il s'avança vers le dernier guer-

rier ! S'il était vainqueur, il pouvait espérer de revoir son père le jour même. Vous jugez si cette idée devait animer son courage ! Son adversaire fut terrassé, et Lisvard se précipita vers l'arc des loyaux chevaliers. Son passage fut accompagné des phénomènes les plus flatteurs : la statue jeta des boisseaux de fleurs sur sa tête et fit entendre les chants les plus harmonieux, mais le bruit sourd du tonnerre répondait à ces accens. Pendant le dernier combat, le ciel s'était couvert peu à peu de nuages; la mer en courroux soulevait ses flots. La tempête augmentait à mesure que le prince montait les marches du perron; enfin, comme il arrivait à la porte, la foudre tomba sur sa tête, mais Urgande parut à l'instant dans les airs ; elle étendit sa baguette et la foudre se dissip en étincelles avant d'avoir atteint L vard. Il touche la porte de son ép

elle s'ouvre sans effort; un jour doux pénètre dans la chambre défendue et vient frapper les paupières des enchantés. Ils s'éveillent, tendent les bras l'un vers l'autre; ils n'apercevaient pas encore Lisvard, qui, ne sachant lequel de tous ces héros était son père, s'était jeté à genoux au milieu d'eux. Urgande le conduit à Esplandian, puis à Amadis. Bientôt tous veulent l'embrasser à la fois, et ces tendres caresses récompensèrent bien Lisvard de tous les efforts qu'il avait faits depuis son enfance pour parvenir à cet heureux moment.

On sortit de la chambre défendue. On descendit vers le palais où Lisvard avait habité avec les nymphes de Mélye; elles y étaient encore, mais elles ne dansaient plus, elles n'avaient plus envie de danser, l'air honteux et consterné, elles entouraient en silence l'auguste famille. Les enchantés avaient grand appétit,

car il y avait plus de quinze ans qu'ils n'avaient mangé. On se mit à table, et

ALPHONSE. Et Lisvan goûta-t-il enfin des biscuits à la crème ?

M.me DE JONCHÈRE. Il ne se dédommagea point de sa longue abstinence comme bien d'autres auraient pu le faire en mangeant outre mesure ; il avait si bien pris l'habitude de la sobriété, qu'il se contenta de fort peu de chose, et refusa même un morceau de tourte à la frangipane.

ALPHONSE. On a bien raison de dire que c'est une chose étonnante que l'habitude ! je n'aurais jamais cru qu'elle pût aller jusque là.

M.me DE JONCHÈRE. Urgande se plaisait à raconter toutes les privations que notr héros avait subies, et avec combien patience il les avait supportées. Lisva en regardant ses parens, sentait en aurait fait encore davantage s'i

vait faite. Il rougissait des éloges de la fée et ne se trouvait pas un grand mérite d'avoir souffert pour sa famille, avec toutes les ressources qu'il avait trouvées dans ses talens. — Oh ! si j'avais été tout à fait ignorant, disait-il, je sens bien que je n'aurais pu résister à cette vie monotone et solitaire. Galaor, Bruneo, Grasandor et leurs compagnes, s'informèrent des enfans qu'ils avaient laissé dans le monde, et témoignèrent une grande impatience de les revoir. — Vous allez être satisfaites, dit Urgande. Au même instant on entendit sur le port le bruit des fanfares; on sortit et l'on vit aborder deux galères. Dans la première était Madasime avec la jeune Elisène qu'elle ramenait à sa mère; dans l'autre était Périon qui, fidèle à sa parole, revenait au bout des trois mois, mais il ne revenait pas seul; il était avec ses trois cousins, Gradafilée et un

jeune chevalier que personne ne connaissait à l'île Ferme. Je ne vous parle point des transports mutuels des enfans et de leurs parens. Lorsque ces premières agitations furent un peu calmées, Gradafilée, qui avait été reconnue sur-le-champ par Lisvard, et qui l'avait prié de la présenter à Oriane, s'avança et lui apprit, en versant des larmes, que bannie par son père elle venait chercher en elle un guide et un appui.

Caroline. Comment, elle était bannie par son père ?

M.me de Jonchère. Voici comment la chose s'était passée. Lorsqu'on se fut aperçu de l'évasion de Lisvard, lorsque le rapport des gardes de la prison eut prouvé que cette évasion était l'ouvrage de Gradafilée, Mélye, dans sa fureur voulait qu'elle le remplaçât au bûche mais, vaincue par les instances du de Ténédos, elle se contenta de la

enfermer dans le même cachot d'où elle avait fait échapper sa victime ; elle jura que sa captivité durerait jusqu'à la mort de Lisvard, espérant ainsi la forcer à faire des vœux contre lui. Mais Gradafilée n'était pas capable de regretter jamais une bonne action; ce cachot même n'était pas pour elle sans quelques charmes, il lui rappelait l'acte de courage et de justice qu'elle avait fait. Pour diminuer l'ennui d'une réclusion si austère, elle eut recours aux mêmes moyens que Lisvard avait employés depuis à l'île Ferme, et son père lui procura secrètement les moyens de cultiver tous les talens qu'elle possédait. Au moment où la foudre embrasa la tente de Mélye, l'explosion fut si terrible que la plupart des tentes furent renversées et les portes de la forteresse s'ouvrirent avec fracas. Gradafilée sortit de sa prison, ses gardes avaient pris la fuite ; elle vit le camp

bouleversé, le peuple et les soldats courir avec égarement de tous côtés; on lui apprit enfin que la magicienne était morte. Elle se précipite alors vers le lieu où elle espère trouver le roi de Ténédos; elle va pour se jeter dans ses bras, mais, dans ce moment de trouble, son père ne voit en elle que la libératrice de Lisvard, la source de la perte de Mélye et du renversement de leurs projets. Il ordonne qu'on la transporte sur une barque et qu'on l'abandonne au gré des flots. La princesse s'évanouit quand elle entendit cet arrêt horrible sortir de la bouche d'un père qu'elle chérissait. Son évanouissement fut long, et quand elle reprit ses sens, elle se trouva effectivement en pleine mer, mais non pas seule; elle était entourée de ses sujets empressés à la secourir; elle reconnut une partie de ceux sur lesquels, durant sa prospérité, elle ava

versé des bienfaits. Instruits de la sentence portée par le roi, ils s'étaient jetés dans la barque où les gardes la transportaient, et ils avaient abandonné leur patrie pour la suivre. L'attendrissement qu'éprouva Gradafilée en apprenant ces détails, adoucit un peu le désespoir dont son cœur était rempli, en songeant à la colère de son père, à la rigueur avec laquelle il l'avait traitée. L'espoir de l'apaiser avec le tems contribua à lui redonner quelque courage; elle se promit de se conduire de manière à mériter le retour de son affection. Elle résolut de disposer la famille d'Amadis à pardonner au roi de Ténédos les liaisons qu'il avait contractées avec Mélye, et elle espérait bien y réussir par l'influence de Lisvard, sur l'amitié duquel elle avait quelque droit de compter. Ne doutant pas que bientôt Amadis ne reparût dans les Gaules, elle en prit

voyager pour trouver cette femme dont les vertus devaient lui faire oublier tous ses malheurs.

ALPHONSE. Ah! toujours des portraits? sera-ce encore la grand'mère? de quelque grand'mère? moi, depuis l'histoire de Seyfel, je n'ose plus regarder ces vieux tableaux de famille tout enfumés, qui sont dans la galerie.

CAROLINE. Tais-toi donc.

M.me DE JONCHÈRE. Urgiel et Gradafilée se rencontrèrent, ils eurent bientôt fait connaisssance; le prince lui raconta ses infortunes et lui montra le portrait qu'Amurat lui avait donné dans l'espoir qu'elle pouvait en connaître l'original. Gradafilée ne le connaissait pas, mais elle présuma d'après la ressemblance qui existait entre ce portrait et Lisvard, que ce devait être une princesse du sang d'Amadis, et Urgiel en

chans qui, en arrivant ici, n'y trouvent que des figures inconnues, n'entendant pas un mot de la langue qu'on y parle, et ne peuvent se faire à nos mets. La fée Sincérité, notre auguste souveraine, les laisserait mourir de faim si la fée Indulgence, qui est

de ses chancelières, ne leur faisait é-commoder quelques plats par un de nos marmitons, qui s'appelle le repentir; il dispose l'assaisonnement de manière à faire partager insensiblement nos goûts à nos convives; mais il en est d'assez corrompus pour ne vouloir pas même entendre parler du marmiton; ils s'échappent de notre palais malgré tous les efforts que nous faisons pour les retenir, et ils vont tomber inconsidérément dans les précipices, dont nos conseils les auraient préservés sans doute s'ils avaient voulu les écouter. Urgiel et Gradafilée furent présentés à la reine Sincérité, qui était de la figure la plus aimable et célèbre de tous les tems par son mérite, bien des gens croyent la connaître et ne l'ont pourtant jamais vue.

CAROLINE. Comment?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, ceux qui par-

tres, tandis que l'Indiscrétion va toujours toute seule, et si vite qu'elle est quelquefois effrayée elle-même du chemin qu'elle a parcouru.

Caroline. Ma tante, tout ce que vous nous racontez-là, ce sont des allégories, n'est-il pas vrai ?

M.me de Jonchère. Oui, mon enfant, et je crois que vous devez bien facile-

ment les entendre. Après avoir passé quelques jours dans ce beau palais, Urgiel et Gradafilée continuèrent leur voyage. — Vous ne vous quittez pas, disaient ces aimables fées, notre image est empreinte dans votre cœur. Vous êtes malheureuse, chère Gradafilée, vous pouvez l'être encore plus un jour; n'oubliez pas que c'est par le secours des vertus qu'on triomphe de l'adversité. Voyez cette blanche colombe, notre fidèle messagère; quand elle vous apparaîtra, reprenez toujours courage, et qu'elle soit pour votre cœur le symbole de l'espérance.

Ce fut dans un port situé au nord des Gaules que nos voyageurs s'arrêtèrent. Ils y trouvèrent Périon qui attendait paisiblement que les trois mois d'épreuves fussent écoulés pour retourner à l'île Ferme, et il promit à Gradafilée de l'y conduire.

mille offres de services. Urgiel y répondit avec politesse et profita de l'occasion pour s'informer si le portrait n'était pas celui de quelque personne de la famille du prince de Gascogne. — C'est ma cousine Elisène, s'écria Périon, c'est la sœur d'Urgandin, vous pouvez

Mabille voulaient aller à Rome, l'une pour revoir sa sœur, l'autre pour remercier Léonore des soins qu'elle avait donnés à Clismar. Il fut donc convenu qu'ils voyageraient ensemble, et qu'ils ne se sépareraient qu'à Rome pour retourner dans la Grèce, dans la Bohême et dans les Gaules. Gradafilée n'avait point oublié la froideur que Léonore lui avait montrée lorsqu'elle avait été chercher Lisvard à sa cour, mais elle

[redacted]

était persuadée que pour cette fois les bontés qu'Oriane avait pour elle lui concilleraient celles de l'impératrice. Ces bontés faisaient tout le bonheur de sa vie, ou plutôt toute sa consolation. La reconnaissance que Lisvard lui témoignait y contribuait beaucoup aussi. Ils avaient les mêmes talens, les mêmes goûts; ils aimaient à causer, à lire, à travailler ensemble. Lisvard fit voir à Gradafilée les tableaux qu'il avait faits pendant son séjour à l'île Ferme; il l'avait peinte de mémoire, et la ressemblance était frappante. Elle fut bien touchée de cette marque de souvenir. Leurs jours s'écoulaient sans nuages, partagés entre les beaux-arts et les soins qu'ils rendaient à leurs parens, et Lisvard songeait avec quelque peine que ceux qui s'écouleraient à Rome seraient peut-être moins sereins et moins doux.

Théophile. Oh! mon Dieu oui, nous

Orianne fut douloureusement affectée de la froideur que lui témoigna Léonore, mais elle le fut encore davantage lorsqu'à l'heure du repas, Léonore s'adressant à Lisvard, lui dit : — Allons, chevalier, conduisez votre dame à table. Lisvard rougit, et présenta la main à Onolorie.

Alphonse. Pourquoi donc rougissait-il, maman ?

M.me de Journiac. Parce que, pendant son séjour dans les Gaules, il avait caché à ses parens qu'il eût déjà fait choix d'une dame sans avoir attendu leur aveu. Ce n'est pas que le choix d'une dame déterminât toujours un mariage, car il arrivait souvent que l'on devenait le chevalier d'une femme déjà mariée, ou d'un âge disproportionné, ou d'un rang supérieur au sien; mais avec tous les rapports qui existaient d'ailleurs entre Lisvard et Onolorie, il était naturel de regarder ce premier lien comme un acheminement à d'autres. Onolorie ne semblait pas faite pour obtenir le suffrage d'Esplandian et d'Amadis, et dans tous les cas Lisvard aurait dû l'attendre.

Gradafilée ne fut pas la moins surprise et la moins affligée de cette découverte. Elle prévit que Lisvard ne serait plus pour elle à Rome ce qu'il avait été depuis leur réunion à l'île Ferme. Elle se mit à table sans avoir faim, ce qui fut

qu'elle ne méritait pas d'être méprisée.

M.me de Jonchère. Il y a bien loin de la froide politesse aux témoignages d'estime et d'amitié, dont on est toujours maître de s'abstenir. On doit toujours s'interdire de dire des choses dures et offensantes, mais on n'est pas obligé d'en dire d'agréables quand on ne les pense pas

Une personne bien élevée craint toujours de s'avilir elle-même en se livrant à l'emportement, à la vengeance, mais Léonore avait trop peu de délicatesse pour le sentir.

La famille d'Amadis se trouvait si mal à Rome qu'elle en serait repartie deux jours après, si les bienséances l'avaient permis. Oriane s'affligeait du mauvais naturel de sa sœur, Léonorine trouvait que son fils s'occupait beaucoup plus d'Onolorie que de ses parens, et Mabille bâillait de toutes ses forces. Elles faisaient leurs plaintes et leurs observations à Gradafilée qui les écoutait tout en brodant, tout en dessinant, et qui aurait bien pu faire aussi les siennes si elle avait voulu, car, depuis leur arrivée, Lisvard n'était pas venu une seule fois étudier avec elle; mais elle ne répondait pas un mot.

Caroline. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que Lisvard trouvait donc de si aimable dans le caractère d'Onolorie ?

toujours intérieurement pour ses devoirs.

Sur ces entrefaites, arrivèrent quatre chevaliers norwégiens, conduisant avec eux leur roi et leur reine métamorphosés en statues. C'était l'ouvrage de la fée aux Patins, ainsi nommée parce qu'elle en portait toujours par précaution pour voyager sur les neiges, les lacs et les mers glacées du Nord. Elle avait voulu épouser le roi de Norwége, qui lui avait préféré l'intéressante Miraminie; mais le jour même de leurs noces, la fée, arrivant au grand trot sur ses patins, avait touché les deux époux de sa baguette.— Renold, avait-elle dit, tu ne seras jamais désenchanté qu'en recevant une couronne de fleurs de la main du chevalier le plus brave; et toi, Miraminie de la demoiselle la plus sage. Depuis ce tems, les malheureux Norwégiens faisaient voyager leurs souverains, dans l'espoir de découvrir à la fin les deux

phé
mi
ch
l'e

P

(

la ...

Alphonse. Ah ! je devin...
va se passer.

M.me de Jonquière. Mais tu dois deviner aussi qu'avec l'orgueil et l'ambition d'Onolorie, l'idée qu'une autre pourrait dans sa propre cour obtenir un pareil honneur, devait être pour elle une chose insupportable. Cependant elle n'avait pa

la témérité de s'imaginer qu'elle méritait de le remporter, et elle conseillait en conséquence à son père de refuser aux chevaliers norwégiens, la permission de faire leurs épreuves à Rome. Léonore, prévenue en faveur de ses filles, ne partagea point cette opinion : elle insista pour que les épreuves fussent permises ; elle fit inscrire à la tête des prétendantes Onolorie et Glicerie, et réussit même à leur persuader qu'elles ne pouvaient manquer de remporter le prix l'une ou l'autre. Oriane fit inscrire Gradafilée, malgré elle car elle ne se croyait pas encore assez accomplie pour oser prétendre à cet honneur. Le jour des épreuves, les Norwégiens placèrent les deux statues au milieu de la grande cour du palais, avec une barrière tout à l'entour. Les prétendans étaient rangés sur deux lignes et portant des guirlandes de roses : Lisvard était à la tête des chevaliers.

l'espoir de voir délivrer à son tour l'infortunée Mirsminie. Les trompettes sonnent, la barrière se rouvre, et Onolorie, la tête haute, l'air altier, marche vers la statue, autour de laquelle les flammes roulent alors avec une impétuosité, un bruit épouvantable. Il en jaillissait des étincelles, des éclairs; enfin, un trait de feu part, et va frapper le front orgueilleux de la princesse, et la renverse sans

connaissance. On court, on la relève, on la transporte au palais, et Glicerie, charmée d'avoir un prétexte pour se dispenser d'une épreuve si redoutable, la suit en affectant une grande inquiétude. Gradafilée alors s'approche à son tour. A peine a-t-elle touché la barrière que les flammes commencent à diminuer. Miramithie, à moitié désenchantée, lui tend les bras; Gradafilée s'y précipite, et des cris d'admiration et de joie se font entendre de toutes parts. Les prétendans, les Norwégiens, tout le monde les entoure. Par un mouvement naturel, les chevaliers qui tenaient encore leurs guirlandes de roses, les déposent sur la tête de Gradafilée. Le nom de la princesse de Ténédos vient au milieu des applaudissemens réitérés frapper l'oreille d'Onolorie. Son esprit s'égare; elle s'élance en désordre, elle arrive sur un balcon, et voit au milieu de la

Gradafilée vient d'usurper sur mes filles un triomphe qui ne lui était pas dû; elle a profité de la frayeur d'Onolorie et de l'absence de Glicerie pour leur ravir le prix. Onolorie n'avait plus qu'un pas à faire, et les flammes allaient s'éteindre. C'est à vous, ma sœur, à me faire justice de cette aventurière que vous avez introduite à ma cour, j'exige qu'elle sorte de Rome ce soir même, et vous n'hési-

terez pas, je l'espère, entre elle et moi. — Quel moment prenez-vous, répondit Oriane, pour insulter la princesse de Ténédos ? lorsque Rome presque tout entière lui rend hommage..., pouvez-vous, dit Onolorie, vous aveugler sur les causes de son triomphe ? L'enchantement de la reine de Norwége était l'ouvrage de la magie, et la magie l'a détruit. Rappelez-vous les liaisons du roi de Ténédos avec Mélye, sa fille fut son élève. — Quelle calomnie ! s'écria Esplandian ; oubliez-vous que Gradafilée elle-même, au péril de ses jours, a délivré mon fils ? — Elle avait tout calculé, reprit Onolorie. La perte de la magicienne lui paraissait inévitable, elle n'a pas voulu être enveloppée dans sa ruine ; elle s'est assuré des protecteurs, et votre affection pour elle, les bontés dont le grand Amadis lui-même l'honore chaque jour, cette affection, ces bontés si

il la conduit dans l'appartement d'Oriane où cette dernière s'était retirée avec ses enfans, et le roi et la reine de Bohême. Ce fut alors qu'elle apprit ce qui s'était passé au palais. Toutes ces illustres personnes se disposaient à partir. — Partir ! et j'en serais la cause, s'écria Gradasilée : j'aurais séparé deux

sœurs qui, sans moi, peut-être, se seraient toujours aimées ! — Rassure-toi, dit Oriane ; le caractère de Léonore m'était connu depuis mon arrivée, et je serais partie seulement quelques jours plus tard. Gradafilée ne répondit plus que par ses larmes, elle demanda de bonne heure la permission de se retirer. En arrivant dans sa chambre, elle y trouva sa dame d'honneur ; elle lui donna l'ordre de préparer en secret son départ pour la nuit même. Elle lui raconta la scène qui avait eu lieu et que la dame d'honneur savait aussi bien qu'elle. — Vous le voyez, ajouta la princesse, il ne me reste plus qu'à fuir ; je dois quitter la reine des Gaules, je ne dois pas la séparer de sa sœur ni accepter le triomphe qu'elle me prépare. Peut-être, après mon départ, Léonore fera-t-elle les démarches nécessaires pour se réconcilier avec la reine, et moi j'aurai fait mon devoir. Mais qu'il va m'en coûter ! que

porte d'Oriane elle se jeta à genoux ; elle étouffait ses sanglots. Elle entendit un faible gémissement qui semblait partir d'auprès d'elle ; elle regarda et aper-

çut la blanche colombe, la messagère des vertus. Elle portait un billet suspendu à son cou par un ruban. Gradafilée l'ouvrit; il était de la fée Résignation. — Venès vous réfugier dans notre sein, lui disait-elle, suivez notre douce messagère. Gradafilée couvrit le billet et l'oiseau de ses baisers. Elle monta enfin en litière; la colombe prit son vol, et après quelques jours de marche, la princesse arriva au palais de cristal.

ALPHONSE. Cette pauvre Gradafilée! elle est bien généreuse. Moi, je serais allé tout simplement avec Oriane.

M.me DE JONCHÈRE. Cependant tu sens bien que le parti qu'elle vient de prendre a plus de délicatesse.

ALPHONSE. Oh! sans doute. Je lui sais gré surtout de n'avoir pas été jusqu'en Norwège.

M.me DE JONCHÈRE. C'eût été quitter Oriane pour jamais, et les circonstan-

ces n'exigeaient pas ce sacrifice. En suivant Miraminie, Gradafilée pouvait jouir d'une existence plus brillante ; mais en préférant une retraite obscure, elle conservait son indépendance et la faculté de se rapprocher d'Oriane quand elle ne jugerait plus son éloignement nécessaire à la bonne intelligence des deux sœurs.

Caroline. Ma tante, et pendant ce tems-là que faisait donc Lisvard ? Vous ne nous parlez pas de lui.

M.me de Jonchère. Je n'ai rien de favorable à vous apprendre sur son compte. Lisvard, tandis que Gradafilée était conduite par Amadis à l'appartement d'Oriane, s'était rendu à celui de Léonore, dans le désir de la faire expliquer et de tout apaiser. Il avait trouvé Onolorie en convulsions, sa mère et sa sœur toutes en larmes. — Venez, mon fils, lui avait dit l'impératrice, venez *me rendre le* bonheur, le repos ; vous

seul pouvez d'un mot calmer Onolorie et sauver ses jours. La colère d'Amadis et d'Oriane la jette dans le désespoir le plus affreux; elle craint de vous avoir perdu pour jamais : car il n'est pas tems de le dissimuler, mon cher Lisvard, Onolorie vous aime plus que la vie et elle s'est toujours flattée de devenir votre épouse; voulez-vous lui ravir cette espérance qui m'était si chère à moi-même? Lisvard surpris, interdit, regardait Léonore sans lui répondre.—Il hésite, il m'abhorre, dit la princesse en redoublant ses cris et en se tordant les bras. Lisvard, donnez-moi donc la mort! — Mon Dieu, que voulez-vous donc que je fasse? demanda le prince effrayé de son agitation et tout étourdi d'être aimé ainsi à la fureur. — Ecoutez, dit Léonore, vos parens vont partir; vous ne pouvez vous dispenser de les suivre, et je ne vous retiens pas; mais je ne me consolerais jamais d'avoir perdu l'ami-

tié de ma sœur : il faut que je la retrouve, il faut qu'Onolorie obtienne son pardon, quoiqu'elle ne lui ait dit cependant que la vérité sur le compte de cette jeune aventurière. Vous seul pouvez opérer cette réconciliation, c'est un ouvrage digne de vous. Laissez écouler quelque tems, alors vous ouvrirez votre cœur à votre mère, vous lui demanderez la main d'Onolorie; vous lui direz que le seul bien où j'aspire, c'est de cimenter ainsi notre réunion. Vos droits sont bien puissans; vous triompherez de sa résistance si vous le voulez de bonne foi; jurez de le vouloir, Lisvard, ou je verrai périr ma fille.

Alphonse. Eh bien! je ne crois pas un mot de tout ce qu'elle vient de dire. Onolorie se portait aussi bien que moi.

M.me de Jonchère. Lisvard, excessivement troublé, aurait voulu n'avoir jamais mis le pied dans l'appartement de Léonore. Pressé par une mère en

pleurs, par l'état d'Onolorie, par l'orgueil peut-être d'inspirer un sentiment si vif à une personne aussi fière, il balbutia cette promesse, il oublia qu'il ne lui était pas possible de disposer de lui-même. Il fit l'odieux serment de solliciter, de persécuter ses parens pour obtenir leur aveu; il prit ainsi l'engagement de les affliger, de leur déplaire. Lievard, pénétré de ses devoirs au fond du cœur, manqua dans cette occasion de caractère pour les remplir. La faiblesse et la vanité peuvent nous rendre bien coupables!

Caroline. Oh! si coupables, si déraisonnables, que je n'aime plus du tout Lievard.

Théophile. Mais c'était par pitié pour Onolorie; il la croyait sincère.

M.me de Jonquière. Il devait du moins la trouver bien peu réservée. Léonore n'épargna ni les caresses ni les raisonnemens les plus artificieux pour confir-

mer son neveu dans ses intentions à l'égard d'Onolorie. Il passa toute la soirée avec les trois princesses; il oublia ses parens, Gradafilée, la malheureuse Gradafilée, qu'à la vérité il croyait beaucoup moins à plaindre qu'elle ne l'était en effet; car il n'imaginait pas qu'elle se fût condamnée d'elle-même à l'exil. Ce ne fut que le lendemain matin, lorsque son père le fit appeler pour partir, qu'il lui apprit ce qu'elle avait fait, et dont un billet adressé à Oriane et laissé dans l'appartement de Gradafilée venait à l'instant de les instruire. Oriane était désolée, et Lisvard lui-même fut extrêmement ému. Enfin Grasandor et Mabille prirent la route de la Bohême; Amadis, Oriane et leurs enfans celle de Constantinople. Nous les laisserons aller, mes bons amis, et nous verrons un jour comment Lisvard accomplit sa promesse.

CHAPITRE II.

Numa entreprit d'adoucir le caractère des Romains en évitant de les mener à la guerre et en leur inspirant du respect pour les dieux. Il fit bâtir un temple à Janus, qui devait rester toujours fermé durant la paix et qui ne le fut que deux fois depuis son règne jusqu'à la fin de l'empire romain, un autre temple à la Bonne Foi, et un à Cybèle ou Vesta où l'on entretenait un feu continuel, gardé par de jeunes filles nommées vestales. Il distribua ses sujets en plusieurs classes, suivant leurs métiers, sans distinction de Romains ou de Sabins, afin d'anéantir l'espèce de rivalité qui subsistait entre les deux peuples. Dans tous ces réglemens il se disait inspiré par une déesse nommée Egérie et feignait

ment au trône il distribua aux pauvres citoyens la plupart des terres qui avaient été consacrées aux dépenses particulières des rois ; il fit d'importantes conquêtes, entre autres celle de la ville d'Albe, où Romulus avait pris naissance. Elle était alors gouvernée par un dictateur, c'est-à-dire par un chef absolu, *mais dont* l'autorité avait un terme fixé *par la loi*, au bout duquel il rentrait

rent étouffer tout autre sentiment. Deux des Horaces furent tués et les trois Curiaces vivaient encore, mais blessés assez grièvement. Le dernier des Horaces feignit de fuir afin qu'ils le poursuivissent et qu'il pût les combattre séparément. En effet, celui qui était le moins blessé *marchant* plus vite, il le combattit le

Le féroce Horace lui répondit qu'elle était indigne d'être Romaine puisqu'elle pouvait songer à autre chose qu'à la gloire de sa patrie, et il lui plongea son épée dans le cœur. On le saisit, on le conduisit devant le roi qui n'eut pas la force de le condamner à mort, et renvoya son jugement au peuple qui lui fit grâce en considération du service qu'il *avait rendu* à l'état. Tullus, dans la

qui venait, je crois, du Japon. Ses feuilles étaient radicales comme celles du lis ordinaire, *mais* il n'avait pas de bractées

sur sa tige. Elle était lisse et grosse comme le bras de Théophile ; à son extrémité se trouvaient douze ou quinze tiges plus menues, portant chacune un lis dont chaque pétale était rayé de nacarat et de blanc.

CAROLINE. Oh ! que n'en ai-je dans mon herbier !

M. DE JONCHÈRE. Son parfum ressemblait à celui de l'ambre, mais il était tellement pénétrant que, si on le respirait de trop près, il causait des chatouillemens, des éternuemens comme si on avait flairé du poivre. Ta tante s'étant assise un jour auprès d'une console où cette belle fleur était placée dans un vase, je m'aperçus au bout d'une heure qu'elle restait sans mouvement ; je courus à elle, je la trouvai presque évanouie.

ALPHONSE. Ah ! mon Dieu !

M. DE JONCHÈRE. Je la portai au grand

air où elle reprit ses sens. Ce parfum l'avait en quelque sorte énivrée, et depuis cette époque il lui a été impossible de s'enfermer avec un vase de fleurs, ni de porter un bouquet.

Caroline. Allons, mon oncle, vous me rendez un peu moins incrédule; mais que fit M. le Vaillant de ce beau lis?

M.me de Jonchère. Il demeura d'abord saisi d'admiration; ensuite, après l'avoir bien contemplé, il résolut de s'en procurer la possession. Il tira des coups de fusil pour appeler ses gens; ils accoururent tout épouvantés, la tête remplie de Bossismans, de rhinocéros, et furent bien surpris en voyant leur maître en extase devant une fleur. Il les renvoya au camp chercher des pelles et une corbeille; il fit enlever l'oignon avec une portion de la terre qui l'entourait et on le plaça dans le panier. On l'enterra devant sa tente sans qu'il souffrît de cette

transplantation. M. le Vaillant en jouit tant qu'il fut en fleur, le déterra ensuite et conserva soigneusement cet oignon ; mais il fut perdu dans le naufrage dont je vous ai déjà parlé, avec toutes les graines recueillies par notre voyageur.

Caroline. Oh! mon Dieu, quel malheur, mon oncle! la perte de toutes ces graines a dû désoler M. le Vaillant; c'est presque irréparable.

M. de Jonchère. Oh! sans doute, et par la peine qu'elle te cause à toi-même, juge de celle qu'il dut éprouver.

La horde dans laquelle il se rendit avait été prévenue par quelques hommes de la précédente et on l'attendait avec impatience. On l'accueillit avec empressement; il inspirait personnellement une extrême curiosité, on entr'ouvrait sa chemise pour admirer la blancheur de sa peau. *Sa barbe* et ses cheveux longs leur *paraissaient* tenir du prodige, car les

Africains ont les cheveux si courts et si crépus que dans quelques nations ils ne dépassent pas de deux lignes le tour de la tête. Les enfans avaient une si grande peur de sa figure qu'ils jetaient les hauts cris quand ils voulaient approcher d'eux. Cette horde n'était pas de la même nation que les autres, le peuple s'appelait Kabobiquois. Il était aussi avide de verroterie que les autres l'avaient été de tabac en peu de tems. M. le Vaillant eut traité pour vingt bœufs, et entre autres il acheta par curiosité un bœuf de guerre, le plus bel animal de son espèce qu'on eut jamais vu.

Quelques jours après il éprouva une vive alarme; il était dans sa tente avec le chef de la horde, lorsqu'il entendit tirer un coup de fusil, et pousser ensuite des cris affreux. Ils sortirent tous les deux pour en savoir la cause; ils virent une jeune fille évanouie dans les

bras de quelques Kabobiquois, un autre qui se sauvait à toutes jambes et un des chasseurs de M. le Vaillant, un fusil à la main. Le chef à cette vue, voulut courir vers le kraal en criant, aux armes, mais M. le Vaillant le saisit fortement par le bras et s'avança vers le groupe autour duquel le nombre des spectateurs augmentait à chaque instant et montrait une inquiétude, un ressentiment qui faisaient intérieurement frémir M. le Vaillant. Il s'avança d'un air intrépide, traînant le chef après lui, et demanda ce qui s'était passé. Le Kabobiquois qui avait fui, revint sur ses pas en voyant toute cette rumeur et fit le récit de l'aventure à ses camarades, tandis que le chasseur le faisait à M. le Vaillant. Le Kabobiquois, curieux d'examiner de près un fusil, l'avait prié de lui prêter le sien un instant; en le retournant de tous côtés il l'avait fait

partir ; la frayeur lui avait fait jeter le fusil bien vite, et la jeune fille atteinte de quelques grains de plomb, s'était trouvée mal. Tout fut calmé par cette explication, à l'exception de la jeune fille et de ceux qui l'accompagnaient qui ayant aussi été touchés, se roulaient par terre avec des cris et des larmes. Ils voyaient bien qu'ils étaient légèrement blessés, mais ils croyaient le plomb empoisonné comme leurs propres armes, et ces blessures, quoique légères, leurs paraissaient mortelles. M. le Vaillant, pour les rassurer, prit quelques grains de plomb dans sa giberne et les avala ; alors, de ces dispositions hostiles on passa aux plus vives expressions de joie et d'amitié, une fête termina la journée. L'assemblée était bruyante et la conversation un peu confuse, car il y avait alors dans e camp de M. le Vaillant des gens de six nations différentes, qui ne s'entendaient pas entre eux.

M. le Vaillant quitta les Kabobiquois après avoir pris parmi eux des guides pour le conduire au kraal le plus voisin, toujours sur la route des Houzouanas. Ils furent pris en chemin par un orage affreux, tel que M. le Vaillant n'en avait jamais vu. Sa tente fut renversée, il demeura enseveli sous la toile, inondé par des torrens de pluie et rempli d'effroi en entendant gronder et tomber la foudre à chaque instant, car il avait avec lui sa provision de poudre, et il craignait que le tonnerre en tombant ne l'embrasât et ne le fit sauter avec elle. Enfin, au bout d'une heure, la tempête s'apaisa; chacun sortit à son tour la tête de dessous sa couverture, fort surpris de se trouver encore vivant. Quand leur émotion fut bien dissipée, les Kabobiquois se félicitèrent de l'orage qui devait avoir rendu de l'eau à leur puits, à leurs fontaines; mais tous les effets

étaient trempés, les bœufs ne pouvaient plus les porter ; il fallut plus de deux jours pour les faire sécher au soleil.

La horde chez laquelle il arriva éprouva de même une vive surprise à son aspect. Elle était pauvre, elle avait été pillée depuis peu par les Houzouanas. M. le Vaillant entreprit plusieurs chasses en faveur de ces malheureux. Le pays abondait en rhinocéros, en buffles, en éléphans ; il en tua une grande quantité dont il leur fit présent. De son côté, il fit en oiseaux d'assez riches trouvailles et augmenta sa collection. Ces pauvres Kabobiquois furent saisis d'un étonnement stupide quand ils apprirent que M. le Vaillant ne voyageait que pour chercher ces Houzouanas qui leur paraissaient si terribles. Ils voulurent le détourner de son projet, et les Hottentots, alarmés par leurs récits, vinrent rappeler à M. le Vaillant les fatigues

qu'ils avaient déjà essuyées, le souvenir de leurs parens dont ils étaient depuis si long-tems séparés et auxquels ils ne s'avisaient pas de penser quand ils étaient paisibles. Les Namaquois demandèrent positivement leur congé, mais quand il leur eut été accordé, ils réfléchirent qu'à la distance où ils se trouvaient de leur pays, ils s'exposeraient à la disette et aux embûches des Bossiemans s'ils entreprenaient d'y retourner sans M. le Vaillant. Ils vinrent donc supplier de leur pardonner et jurèrent de le suivre partout où il voudrait les conduire. Les Hottentots, qui dans leur propre opinion étaient fort au-dessus de la nation des Namaquois qu'ils traitaient de sauvages, eurent honte de montrer moins de zèle ou d'intrépidité, en sorte que M. le Vaillant qui, la veille, s'était vu au moment d'être abandonné de presque *tout son* monde, se trouva le lendemain

fort bien accompagné. Pas un Kabichiquois cependant ne voulut servir de guide, il fallut se contenter de quelques indications. En avançant, nos voyageurs trouvèrent un sol imprégné de nitre où ils eurent beaucoup à souffrir. Les lacs étaient entièrement saumâtres et la terre couverte d'une poussière blanche qui, en s'élevant, s'attachait à leurs lèvres, à leurs paupières, et leur causait des cuissons insupportables. Elle leur occasionna aussi des saignemens par le nez et des maux de tête cruels, auxquels succéda une espèce de délire fort singulier. Chacun croyait voir autour de soi des arbres, des montagnes, des cabanes, et ils s'effrayaient réciproquement en se communiquant leurs visions. Comme ils semblaient jouir à cela près de toutes leurs facultés physiques et morales, ils ne manquèrent pas d'attribuer ces vertiges à des causes surnaturelles, à des sor-

ciens de la nation des Houzouanas qui s'exerçaient ainsi à leurs dépens.

Arrivé au pied des montagnes qui servaient de limites au territoire des Houzouanas, M. le Vaillant résolut de n'y conduire que quatre hommes bien déterminés, et de laisser ce troupeau de gens timides sous le commandement de Klaas. Il arrive sur les bords d'une petite rivière où quelques huttes se trouvaient bâties; des femmes qui étaient aux environs poussèrent des cris aigus en l'apercevant, et les hommes sortirent aussitôt des cabanes leurs bagages à la main. Ils allèrent se cantonner sur une butte, d'où ils examinèrent M. le Vaillant qui s'évertuait à leur faire des signes d'amitié qu'ils ne paraissaient pas comprendre. Enfin il entra dans le kraal, et déposa à la porte d'une hutte un présent considérable; il se retire ensuite à quelque distance. Les Houzouanas descen-

leur faire grand plaisir. Pour le Hottentot, il suivit ses compatriotes qui ne se lassaient point d'admirer qu'il fût resté en vie au milieu d'une nation réputée si féroce. Il leur raconta qu'il avait été domestique d'un colon dans les montagnes du Camis; un nègre esclave du même colon, avait déserté et il l'avait suivi par amitié. Le nègre s'étant persuadé qu'il ne serait en sûreté que chez les Houzouanas, où personne n'oserait venir le chercher, ils s'y étaient rendus l'un et l'autre et y avaient été bien accueillis. Le nègre était mort en combattant pour la horde qui l'avait adopté; le Hottentot avait continué d'y habiter après lui. Il convint avec M. le Vaillant que cette nation, sans être précisément cruelle, vivait presque toujours de brigandage, qu'on y regardait comme une lâcheté de ne pas s'emparer du bien d'autrui quand on était dans le besoin,

ou quand on avait quelque espérance de succès. Ils marchaient au pillage comme à une expédition glorieuse, s'ils ne rapportaient pas un riche butin, leurs femmes entraient en fureur, détachaient leurs tabliers et leur en frappaient le visage. C'était la plus grande injure qu'elles pussent leur faire, et ordinairement alors ils se remettaient en campagne. Quand ils avaient dévasté de cette manière un canton, ils allaient camper dans un autre, mais ils n'emportaient pas leurs charpentes; ils laissaient leurs cabanes intactes pour les retrouver à leur retour. Leur figure était excessivement aplatie, leurs narines n'avaient pas deux lignes d'élévation; aussi le nez de M. le Vaillant excitait-il de fous rires parmi eux. Ils ne trouvaient rien de si plaisant que cette espèce de montagne ou de rocher planté au milieu du visage.

ALPHONSE. Ah! pour le coup, mon papa, voilà qui est excellent! il me semble, avec leurs nez épatés, les voir se moquer de ce roc inébranlable; il aurait fallu que M. le Vaillant eût eu le faux nez de cette dame dont maman nous a parlé; ah! mon Dieu, qu'auraient-ils dit?

M. DE JOURDAN. Un infortuné voyageur, M. Mungo-Park, à son premier voyage, dont on a fait exprès pour votre âge un extrait fort intéressant que je vous donnerai à lire, fut au moment de se voir arracher les yeux par les habitans de la Mauritanie, parce que ses yeux étaient bleus, et que ces barbares qui n'en avaient vu que de noirs, prétendaient qu'ils ne pouvaient appartenir à une figure humaine.

ALPHONSE. Par bonheur pour M. le Vaillant, les Houzouanas étaient d'une humeur un peu plus gaie.

M. DE JONQUIÈRE. Il n'y avait dans le kraal que la moitié des hommes dont elle était ordinairement composée; les autres étaient en course pour chercher des vivres à leur manière, et l'on n'attendait que leur retour pour s'avancer vers les régions occidentales. M. le Vaillant pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de voyager avec eux, mais il pressa leur départ. Pour le satisfaire, ils allumèrent plusieurs feux durant la nuit. Ces feux leur servent de signaux entre eux et, suivant la position dans laquelle on les allume, ils forment pour chaque horde un langage mystérieux; mais les maraudeurs étaient sans doute trop éloignés pour les apercevoir, car ils ne revinrent point au camp, et l'on se décida à partir sans eux. On manqua dès les premiers jours d'eau et de fourrage. On apeçut un kraal dans l'éloignement, et sans doute les Houzouanas ne l'au-

raient pas épargné ; mais M. le Vaillant leur déclara que, tant qu'ils voyageraient ensemble, il ne souffrirait pas le moindre pillage, qu'il prendrait chaque horde rencontrée sous sa protection, et il alla porter des paroles de paix au kraal où tout était déjà en rumeur.

Théophile. Papa, et les Hottentots qu'il avait laissés avec Klaas au pied des montagnes ?

M. de Jonchère. Ah ! j'ai oublié de vous dire qu'il les avait envoyé chercher dès qu'il avait été sûr de la bienveillance des Houzouanas.

Caroline. Oh ! je le présumais bien ; il n'aurait pas abandonné Klaas de cette manière.

M. de Jonchère. Ni les autres, très-certainement. Enfin, il se sépara des Houzouanas sur les bords d'une rivière dont le cours le ramenait dans le pays des Namaquois. Il leur fit de riches pré-

sens, il leur annonça son retour, et les pria d'en prévenir tous leurs camarades, tous leurs alliés. A mesure que l'on se disait adieu, la figure des Hottentots et des Namaquois s'épanouissait, ils marchaient d'un pas léger en s'éloignant; il semblait qu'on les eût délivrés d'un poids énorme. En rentrant dans le pays des Namaquois, M. le Vaillant rencontra une horde qui le conjura de la débarrasser d'une famille de lions qui désolait le voisinage et dont personne n'osait approcher. M. le Vaillant ordonna une chasse générale. On cerna les lions dans un petit bois qui leur servait de repaire, mais la difficulté était de les en faire sortir. Pas un homme n'eût été assez téméraire pour s'exposer seul à leur fureur. Les chiens refusaient d'avancer; on imagina d'y pousser les bœufs par la violence. La lionne, effrayée de ce fracas, voulut s'échapper,

moutons pour ajouter au festin, et donna les deux bœufs à Klaas, le héros de cette journée, et qui, par modestie, ne voulait pas les accepter. Le lendemain il retourna au petit bois, mais à la tranquillité des chiens et du bétail, on reconnut que le lion et ses petits l'avaient abandonné pendant la nuit. On s'en as-

sera mieux encore, et M. le Vaille
quoiqu'il eût préféré les avoir mis
mort, eut néanmoins la satisfaction d'a
voir délivré ces malheureux d'un parei
fléau. La reconnaissance les rendait
prévenans, si complaisans pour les gen
de M. le Vaillant, que ce fut pour eu
une sentence très-pénible que l'ordre d
départ; mais M. le Vaillant, d'après s
séparation d'avec les Houzouanas, éprou
vait une vive impatience de revoir so
camp, pour lequel le retour de Bernfr
lui inspirait une secrète inquiétude, et s
peau de giraffe, ce cher trésor qui l
avait déjà coûté tant de soins et de pe
nes. Il eut beaucoup à souffrir des ou
ragans sur sa route. Les bœufs et le
ballots furent souvent renversés, cou
verts de sable, les hommes respiraien
eux-mêmes des nuages de poussière
mais enfin ils revirent les bords de l'O
range, et les trouvèrent tapissés d'u

verdure toute nouvelle. Ils firent en approchant une décharge complète de leurs armes. A ce bruit, toute la troupe sortit du camp, se précipa dans les flots, et vint au-devant des voyageurs. Suanpoël, trop âgé pour se jeter à la nage, était resté seul sur la rive d'où il tendait les bras vers eux avec des marques d'attendrissement et de joie.

Caroline. Ah! mon oncle, tous les retours et tous les départs me font un mal.... c'est plus fort que moi.

Alphonse. Allons, ne vas-tu pas sangloter parce qu'ils arrivent, qu'ils s'embrassent? Il ne faut songer au contraire qu'à danser, rire et chanter.

M. de Jonchère. M. le Vaillant passa enfin la rivière. Tous les objets qui frappaient de nouveau sa vue, tous ceux qu'il retrouvait dans son camp, dans sa tente, lui inspiraient une douce joie. Ses chiens, dont il fut reconnu comme *un nouvel* Ulysse, sa poule qui avait

à l'abri de sa vengeance; mais il ne fut pa
à coup, Klaas vient réveiller son maître.
— Tout est perdu, lui dit-il, plus de
voyage, plus de retour; les gardiens du
bétail se sont endormis, et pendant leur
sommeil on a enlevé tout le troupeau.
A cette terrible nouvelle, M. le Vaillant
fit à la hâte armer treize hommes

monte à cheval, et suit sur le sable la trace toute fraîche des animaux. Les uns attribuaient le vol aux Boshismans, les autres à une horde voisine faisant partie d'un petit peuple nommé Kaminouquois, et avec laquelle Moddel avait des relations trop étroites pour qu'elle fût composée d'honnêtes gens. Les traces des bœufs les conduisirent à la rivière où l'on en vit un qui, s'étant noyé, flottait sur les flots, et portait bien la marque de M. le Vaillant. Ils passèrent eux-mêmes le fleuve, retrouvèrent les traces, et continuèrent à les suivre. Les voleurs, par une marche compliquée, avaient ensuite repassé l'eau; ils avaient poussé si loin ce manége, que M. le Vaillant traversa quatre fois la rivière à leur poursuite, et se retrouva à peu de distance de son propre camp. Ils marchèrent ensuite jusqu'au kraal des Kaminouquois, d'où partaient

des chants, des cris de joie, enfin tous les indices d'une fête dont le troupeau du voyageur faisait vraisemblablement les frais. C'était avec une vive peine, avec une extrême répugnance que M. le Vaillant prenait, pour la première fois, les armes contre les sauvages, parmi lesquels il avait toujours paru comme un génie bienfaisant. Au point du jour, las de chanter, de danser, de manger et de boire, les habitans se retirèrent; et ce fut lorsque le sommeil le plus profond eut succédé à cette joie bruyante, que M. le Vaillant s'avança. Il espérait les surprendre, les intimider, mais il fut trompé dans son attente; les sauvages étaient préparés à cette attaque, ils sortirent en armes et en poussant des hurlemens affreux. Ils tirèrent contre la troupe de M. le Vaillant des flèches qui heureusement n'atteignirent personne, et M. le Vaillant fit tirer des

coups de fusil par dessus leurs têtes. Ils furent d'abord étourdis, mais voyant qu'aucun d'eux n'avait été blessé, ils pensèrent que les fusils ne pouvaient atteindre jusqu'à eux, et ils envoyèrent une seconde volée de traits qui tombèrent aux pieds des voyageurs. Cette fois, ne ménageant plus rien, ceux-ci tirèrent droit au corps de leurs adversaires et en blessèrent un grand nombre. Ils jetèrent des cris horribles, et s'enfuirent sur le sommet d'une colline où on leur vit rassembler un troupeau que M. le Vaillant reconnut bien pour le sien, et avec lequel ils disparurent. M. le Vaillant et Klaas étant montés tous deux à cheval, les eurent bientôt gagnés de vitesse, et les sauvages abandonnant les bœufs se sauvèrent à toutes jambes ; la plupart des bêtes étaient estropiées et fourbues par la marche forcée qu'on leur avait fait faire. Le

bœuf de guerre n'était plus parmi elles, et l'on retrouva sa tête au milieu du kraal; il avait été immolé pour le festin. Ils trouvèrent aussi dans le kraal le troupeau de la horde qu'ils auraient pu emmener par représailles; les gens de M. le Vaillant s'en emparaient déja, mais il s'y opposa, et eut la modération de ne prendre qu'une vache et deux moutons pour s'indemniser de la perte de son superbe bœuf. Il trouva en revenant deux Kaminouquois blessés; ce n'était pas par les armes à feu qu'ils l'avaient été, mais ayant été placés en vigie à à quelque distance du kraal, ils s'étaient endormis tous deux. Ils avaient été réveillés par les morsures d'un énorme lion contre lequel ils s'étaient battus; ils l'avaient contraint à prendre la fuite, mais après les avoir réduits eux-mêmes à un état si déplorable que ni l'un ni l'autre n'avait eu la force d'aller de-

mander du secours. On les pansa comme l'on put. L'un d'eux ayant le bras cassé, on l'entoura d'une espèce d'étui faite d'écorce d'arbre, et il guérit avec le tems; l'autre, qui avait eu une partie du visage dévorée, expira peu après dans des tourmens affreux.

Ils étaient de retour au camp avant la nuit, mais lorsqu'ils furent livrés au sommeil, une nuée de flèches vint les assaillir, la tente de M. le Vaillant, dont la blancheur se distinguait seule dans l'obscurité, servait de but aux ennemis. Il en sortit, et arrêta ses Hottentots qui, irrités de cette attaque, voulaient tirer à leur tour. C'eut été consommer inutilement des munitions bien précieuses, car on ne pouvait adresser les coups qu'au hasard. Les flèches venant enfin à manquer et le jour à paraître, les assaillans s'enfoncèrent probablement dans les bois: on aurait pu les y poursuivre, mais M. le Vail-

contrariétés, de toutes les disgrâces qui l'avaient accablé dans ce voyage,

au charriot autant qu'il avait été possible,
se montrant encore fort rebelles, il sentit

qu'il ne pourrait continuer sa route s'il n'en avait quelques-uns de mieux dressés pour entraîner les autres, et il fut obligé de faire avec Bernfry le marché qu'il désirait.

Une horde auprès de laquelle il arriva, lui donna la nouvelle du désastre de Pinar. Étant ivre, il s'était pris de querelle, comme je vous l'ai dit, avec quelques Namaquois; on avait pillé ses effets, égorgé ses Hottentots, et lui-même n'avait dû la vie qu'au soin avec lequel il s'était caché et à la promptitude avec laquelle il s'était éloigné. La quantité de fleurs et d'oiseaux qui se trouvaient dans ce canton enchanta M. le Vaillant, et il résolut d'y séjourner. Il choisit pour son camp une esplanade qui avait servi jadis de parc au troupeau du kraal. Il ne présumait pas qu'il pût il y avoir aucun danger, mais le sol, composé presque

été calme, si le vent avait ajouté encore à la violence de l'incendie, il eût été impossible de réussir à les sauver; il eût même été extravagant de l'entreprendre, et M. le Vaillant, qui était couché dans son charriot auprès de sa provision de poudre, aurait peut-être sauté avec elle avant de s'apercevoir du danger.

Alphonse. Ah! mon papa, voilà une aventure magnifique, de ces aventures qu'on ne prévoit pas. Oh! quel beau coup-d'œil! vingt colonnes de feu, le sol brûlant qui s'entr'ouvre, et la flamme..... Continuez je vous en prie, mon papa.

M. de Jonchère. Dès qu'on eut rassemblé les bœufs dans les environs, on l'éloigna de ce séjour qui avait fait sur tous les esprits une impression trop terrible pour vouloir y demeurer davantage. Ils furent dédommagés par la découverte d'un autre asyle : c'était une petite mai-

son bien bâtie, mais déserte, située dans une prairie charmante au bord d'un ruisseau, et environnée d'un jardin dans lequel on retrouvait encore des traces d'une ancienne culture ; les plantes potagères qu'on y avait laissées s'étaient propagées d'elles-mêmes et y croissaient confusément.

Caroline Oh ! mon oncle, ce n'était pas une maison de sauvages. A qui avait donc appartenu ce charmant ermitage?

M. de Jonchère. Cet ermitage (car M. le Vaillant lui donna le même nom que toi) avait été la première résidence du bon Schœnmaker, qui l'avait abandonnée pour fuir les persécutions de Bernfry et de Moddet. M. le Vaillant le plaignit sincèrement d'avoir été forcé de renoncer à une demeure si riante. Les pâturages des alentours étaient excellens, et son troupeau s'en trouva bien. La rivière

d'Orange, qui n'était pas bien loin, fournissait beaucoup d'hippopotames. Ce fut dans ce canton que M. le Vaillant tua un vautour si gros et si avide qu'on trouva dans son estomac six livres et demie de viande.

Il y avait déjà cinq semaines qu'il habitait avec délices l'ermitage de Schoenmaker, lorsque le chef d'une horde voisine vint lui proposer d'être d'une grande partie de chasse aux gazelles. C'était une affaire très-importante pour la horde. On faisait ainsi de ces chasses de tems en tems, et elles fournissaient à la subsistance de toute la peuplade pendant plusieurs mois : ils en étaient tous occupés. A l'entrée d'une espèce de défilé, entre deux montagnes, on avait placé deux rangées de piquets qui fermaient une allée; l'allée s'élargissait vers la plaine, et se perdait au loin. Les piquets de chaque rangée étaient joints l'un

flancs par une bande noire, large d'environ deux pouces. Ses jambes étaient plus minces que mon petit doigt, et l'on

ne concevait pas qu'elles pussent soutenir son corps. Elle était parfaitement privée et paissait en liberté autour de la maison. Tout son plaisir était d'agacer les chiens : elle leur donnait de petits coups de corne pour les réveiller, les contrarier ; bientôt commençait entre eux le défi ; elle partait, ayant à sa suite les chiens qui couraient vainement de toutes leurs forces, elle s'élançait vraiment dans les airs et réussissait toujours à leur faire abandonner la partie ; mais je fus obligé de la faire mettre à l'attache, parce que ces cavalcades, qui m'amusaient d'abord finirent par ravager horriblement mon jardin.

Caroline. Oh ! que j'aurais eu de plaisir à posséder cette jolie bête !

M. de Joncière. J'ai vu une autre gazelle bien plus jolie encore que la mienne, et bien singulière par ses habitudes ; c'était une déesse du royau-

me d'Achem, * , dans l'île de Suma-tra.

Théophile. Comment, mon papa, une déesse ?

M. de Jonchère. Je plaisante, mon ami; mais c'était réellement un animal consacré à quelque divinité de ce pays-là, car elle avait été prise par un corsaire français dans un temple bâti sur la côte; et elle était traitée dans ce temple avec une distinction toute particulière, à en juger par ses goûts et par ses manières. D'abord elle ne pouvait dormir que sur des tapis, si elle voyait une belle robe de mousseline étendue sur le gazon par les blanchisseuses, elle ne manquait pas d'aller s'y coucher; si elle la voyait posée sur un siége, elle travaillait avec ses pieds et ses cornes, jusqu'à ce qu'elle l'eût fait tomber. Mais ce qui vous surprendra bien davantage,

* *On prononce* Achin.

c'est qu'elle avait absolument perdu l'usage de l'herbe pour sa nourriture. Quand on lui en présentait, elle la flairait d'un air de complaisance comme une petite maîtresse flairerait un bouquet, mais elle ne savait pas la manger.

ALPHONSE. Et de quoi vivait-elle donc ?

M. DE JONCHÈRE. De lait, de riz, de légumes cuits ; elle prenait même volontiers une tasse de café à la crême.

ALPHONSE. Ah ! une gazelle qui prend une tasse de café !

M. DE JONCHÈRE. Elle était elle-même couleur de café au lait tendre et non pas fauve comme les autres animaux de son espèce. Son ventre était argenté, et la bande qui était tracée sur ses flancs ressemblait à du velours noir ; avec cela, elle était si caressante, ou plutôt si accoutumée à être caressée, qu'elle en devenait incommode : on aurait passé des

heures entières à lui frotter les cornes sans qu'elle s'en lassât. Je ne sais si dans la pagode il y avait quelque esclave chargé de cette fonction auprès de la déesse.

THÉOPHILE. Papa, c'était donc comme le bœuf Apis.

CAROLINE. Mon oncle, je croyais que les habitans de Sumatra étaient mahométans?

M. DE JONCHÈRE. Cette île était autrefois peuplée d'idolâtres et elle a été envahie en grande partie par les Malais, qui sont mahométans comme tu le dis; mais ni la première nation, ni son culte ne sont anéantis, et c'est dans une des pagodes de cet ancien peuple qu'on a enlevé ce joli animal, en cherchant à piller un comptoir anglais établi près de la ville d'Achem. Revenons aux gazelles de M. le Vaillant. La chasse ne fut pas *heureuse;* les gazelles eurent presque

toutes l'adresse ou le bonheur de franchir les piquets et les fosses; il n'y en eut que trente-sept sur cette multitude qui furent prises au piége, mais les armes à feu en abattirent un plus grand nombre. Ce fut en s'éloignant de cet endroit que le 12 juillet 1786, M. le Vaillant ressentit les premières atteintes d'un mal qui pensa lui ôter la vie. Ce jour même il eut le bonheur de faire encore une bonne action, dont le souvenir aurait du moins adouci ses derniers momens. Il avait donné l'ordre de dresser sa tente, éprouvant déjà un frisson violent, lorsqu'il vit arriver un mauvais charriot, accompagné de quelques Hottentots et de quelques vaches. Il y avait dedans un blanc, sa femme et plusieurs enfans. A l'aspect de M. le Vaillant ils témoignèrent la plus vive joie, car dans ces déserts où ils allaient *s'établir*, ils le cherchaient comme la per-

ses dispendieuses même, qui auraient
anéanti les faibles ressources qui leur

restaient et les auraient détournés d'un travail utile. Il leur montra les productions minéralogiques qu'il rapportait de ce pays, et les habitans l'avaient assuré n'en avoir jamais découvert d'autres. Cette nouvelle consterna les deux époux; mais M. le Vaillant, à la place de cette fortune mensongère, leur peignit la vie douce et aisée dont ils pouvaient jouir dans ces contrées, en s'y faisant aimer et considérer des sauvages qui l'habitaient. A l'instant, l'ermitage de Schœnmaker lui revint dans la pensée; il était abandonné, il crut pouvoir en disposer en leur faveur. C'était un grand avantage pour eux de trouver une maison commodément et solidement bâtie, une situation agréable et même des graines potagères qu'ils pouvaient recueillir et renouveler en rétablissant le jardin : les pâturages, le voisinage de la rivière, *tout dans* cet asyle leur assurait une

heureuse existence, M. le Vaillant, en se séparant d'eux, leur donna tout ce dont il pouvait sans imprudence se défaire, en poudre, plomb, tabac et autres petites provisions, pour trafiquer avec les Namaquois. Il y joignit quelques moutons, une chèvre pleine, un jeune coq, une poule et un chien, avec beaucoup de viande salée, reste de la chasse aux gazelles et aux hippopotames. Ces bonnes gens en partant versèrent des larmes de reconnaissance; ils étaient sûrs d'arriver à l'ermitage en suivant la trace des charriots de M. le Vaillant, et s'ils se sont conduits avec sagesse, ils ont dû y trouver le repos et l'abondance.

Le soir, M. le Vaillant avait une fièvre ardente et un mal de gorge affreux. Les Hottentots n'y connaissaient d'autre remède que des compresses de lait chaud qui l'incommodaient sans le soulager. Ses souffrances augmentèrent de jour en jour, et ses gens, convain-

lexandre, dans la situation où il se trouvait alors, il eût risqué d'avaler du poison. Dès le même jour il fut soulagé, et le Namaquois ordonna du lait froid pour tisane, ce qui semblait ne pas convenir du tout à une fièvre violente, et ce dont cependant il se trouva bien. Dès le troisième jour, il ne lui resta plus que de la faiblesse. Son premier soin fut de demander à voir son médecin, qui jusqu'alors l'avait traité par intermédiaire. Il arriva, glorieux de ses succès et d'avoir mérité la reconnaissance du voyageur. Je n'ai pas besoin de vous dire s'il fut généreusement récompensé, ainsi que les bons Namaquois qui avaient témoigné si utilement leur sollicitude.

Lorsqu'il fut assez bien rétabli pour supporter le mouvement de la voiture, M. le Vaillant se remit en marche. Il se rendit à l'habitation où il avait laissé

heureux les plus exténués par le besoin ; on leur envoya promptement des vivres et, après avoir fait quelques provisions, M. le Vaillant alla camper au logis du seigneur dont je vous ai parlé précédemment. Il y trouva cette fois de la

verdure ; la grotte offrait plus d'agrément, mais les pâturages avaient été dévastés par les troupeaux des colons, et celui de M. le Vaillant aurait souffert s'il y était demeuré bien long-tems. Il fut visiter ensuite un lac couvert d'oiseaux aquatiques dont il enrichit sa collection ; puis la baie de Sainte-Hélène, et se dirigea enfin vers la baie de Saldanha, où son cœur le ramenait toujours. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'était séparé depuis long-tems des Hottentots qui étaient partis sous son escorte, et qu'il n'avait plus alors avec lui que ses propres gens. Quand il arriva chez M. Slaber, on accourut à sa rencontre, mais il fut singulièrement effrayé de ne point l'apercevoir lui-même au milieu de ses enfans. Il s'informa de lui en tremblant : on lui apprit qu'une dyssenterie cruelle l'obligeait depuis long-tems à garder le lit, et on

le pria de dissimuler de son mieux l'impression que le changement de sa figure ne pouvait manquer de lui causer. M.r le Vaillant alla se jeter dans ses bras. Son cœur fut déchiré en contemplant, en écoutant ce digne vieillard qui lui parla de sa fin prochaine. Après quelques jours passés dans cette demeure hospitalière, mais qui furent empoisonnés par le spectacle de son ami mourant, il se rendit aux instances de M. et M.me Gordon qui, instruits de son arrivée, l'attendaient impatiemment au Cap. Il y avait seize mois qu'il en était parti. Il comptait n'y pas séjourner long-tems et reprendre bientôt le chemin du nord de l'Afrique, mais il trouva au Cap des lettres de la Hollande qui changèrent tous ses projets. On lui donnait avis qu'un vaisseau de la compagnie allait partir d'Europe pour Madagascar et la côte de Mozambique; qu'on avait pré-

sumé qu'il profiterait volontiers de cette occasion pour visiter des contrées nouvelles, la première surtout, si curieuse et si peu connue, et qu'on avait prévenu le capitaine. M. le Vaillant ne crut pas devoir hésiter ; il pouvait revenir au Cap et traverser l'Afrique un peu plus tard, mais une circonstance aussi favorable pour Madagascar pouvait ne se rencontrer jamais. Il se défit donc de ses charriots, de ses bœufs, fit présent de ses vaches à Klaas, et partagea les restes de sa pacotille entre lui et ses camarades. En attendant le navire annoncé, il s'occupa à ranger sa collection, et à solliciter la grâce de Schœnmaker qu'il eut la satisfaction d'obtenir. Enfin, le vaisseau arriva. M. le Vaillant croyait trouver, dans le capitaine un homme très-disposé à lui être utile ; il le trouva tout au contraire fort contrarié de l'idée de s'associer un naturaliste dont les plans

et les fantaisies pourraient entraver ses spéculations, et il montrait beaucoup d'humeur des injonctions qu'il avait reçues à cet égard. M. le Vaillant prévit toutes les difficultés qu'il aurait à essuyer avec un homme de cette espèce, qui l'aurait peut-être même abandonné au milieu des terres si les intérêts de son commerce avaient ordonné son départ. Il renonça donc à ce voyage, et des motifs qu'il n'explique pas le détournant d'exécuter celui qu'il avait si longtems médité, il se détermina à repasser en Europe, où il eut le plaisir d'embrasser M. Boers qu'il avait quitté avec tant de peine plusieurs années auparavant.

ALPHONSE. Ah ! mon papa, il n'a donc pas fait d'autres voyages ?

M. DE JONCHÈRE. Non, mon ami, malheureusement.

THÉOPHILE. Et nous, papa, nous n'allons donc plus voyager ?

M. DE JONCHÈRE. Pardonnez-moi, mon fils ; je tâcherai de vous faire encore quelques récits du même genre, puisque cela vous amuse : mais ne vous attendez pas à trouver souvent un voyageur qui sache, comme celui-ci, nous associer à ses aventures, prêter des charmes à tous les détails de sa vie privée, et nous inspirer autant d'intérêt quand il peint les sentimens qu'il éprouve, que lorsqu'il décrit les grandes scènes de son voyage et les merveilles de la nature. Cet intérêt, mes enfans, n'a pu passer que faiblement dans mes récits, vous le retrouverez un jour dans ses ouvrages.

Fin du dixième volume.

TABLE
DU TOME DIXIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'Ancelle fils et réimprimé par Louis Tavernier et Cie.

1846.

LES ENFANS

DU VIEUX CHATEAU.

PARIS,

Chez M.me V.e Renard, Libraire, rue Caumartin, N.o 12.

1823.

Ouv

qui se

Gaston de Sémur, 2 vol. in-12.

Prix : 6 fr. et 6 fr.

LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU.

CAROLINE. MA tante, vous voudrez bien aujourd'hui terminer la description des mouches à quatre ailes, n'est-il pas vrai ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant, je le veux bien. Cherchons un peu, je ne dirai pas dans notre collection, puisqu'ils sont encore accumulés sans ordre et sans distinction, mais dans notre provision d'insectes.

ALPHONSE. Ah ! maman, ces demoiselles ont bien quatre ailes ; parlons-en, je vous en prie, car je les aime à la folie.

M.me DE JONCHÈRE. Celle que tu tiens-

là, mon ami, tire son origine d'un petit animal nommé le *formicaléon* ou le lion des fourmis, parce qu'il est leur ennemi le plus formidable. On donne à toute cette espèce de mouches le surnom de *demoiselles* à cause de leurs grâces, de leur taille fine et déliée, et on les divise en demoiselles *terrestres* et demoiselles *aquatiques*. Celle-ci est terrestre et le formicaléon qui la produit a quelque ressemblance avec un cloporte. Il est remarquable en ce qu'il marche à reculons et par secousse, en sorte que ne pouvant courir après sa proie, il périrait de faim s'il n'y suppléait par son industrie. Il se glisse dans les terrains sablonneux et il y creuse de petites fosses en forme d'entonnoir d'un pouce environ de profondeur ; c'en est assez pour faire trébucher les insectes à leur passage. Le formicaléon, caché sous le sable, tient seulement ses serres

au-dehors dans le fond de cet entonnoir, afin de saisir l'animal tombé dans le piége et de l'empêcher de lui échapper; il l'attire ensuite sous le sable et le dévore. Les fourmis, par leur petitesse et leur vie ambulante, sont plus facilement et plus communément victimes de ses embûches, et lorsqu'il arrive qu'elles y tombent en revenant de la picorée, ce voleur de grand chemin fait sa proie de la voyageuse et de son bagage.

Caroline. Ah! la méchante petite bête!

M.me de Jonchère. Elle est un peu rusée, mais pas plus méchante que l'ichneumone et que tant d'autres.

Alphonse. Ah! moi, je leur pardonne, il faut manger pour vivre. Les hommes vont à la chasse tout comme le formicaléon.

Théophile. Et comment le formica-

léon se métamorphose-t-il en demoiselle ?

Mme. de Jonchère. Oh ! d'une manière bien singulière. Il s'agite, se tourmente pour se mettre en sueur ; puis il se gonfle et se roule dans le sable, en sorte qu'il ressemble à une petite boulette de plâtre ; il se détache ensuite de cette espèce de croûte qui reste arrondie autour de lui et la tapisse dans l'intérieur, d'un fil à peu près semblable à celui de l'araignée. Il y reste engourdi cinq ou six semaines ; ensuite il laisse tomber ses yeux, ses pattes, ses serres, et devient une petite nymphe sous la peau de laquelle on aperçoit déjà le corps brillant de la demoiselle. Quelque tems après elle déchire cette pellicule, brise la croûte qui la renferme, déploie ses ailes argentées et déroule sa longue queue qui était tournée en spirale sous la peau de la

nymphe, comme un petit pain de bougie.

Les demoiselles aquatiques doivent leur existence à des larves qui vivent dans l'eau, comme celle du cousin, mais elles ne filent point de cocon; elles se métamorphose en une nymphe nue qui conserve quelque chose de la structure de l'animal, car, ainsi abandonnée à la merci des événemens, il faut bien qu'elle ait quelques moyens de pourvoir à sa défense et à sa conservation. Cette nymphe a donc la faculté de se mouvoir; onze mois après elle sort de l'eau, se met au soleil pour se sécher, crève sa peau et se transforme en demoiselle. Voyez cette grosse tête ronde, ces yeux énormes sur lesquels on distingue clairement le réseau, et ce corps, composé ordinairement de onze anneaux. Ce corps allongé, pas plus gros qu'une épingle, tient à la tête par

un tuyau bien plus fin encore. Les demoiselles forment une petite famille distinguée des autres par le titre de *névroptères*.

A présent, je vais vous parler des *fourmis*. Regardez-les au microscope; leur structure vaut la peine d'être examinée. Celles-ci sont de la classe des ouvrières et, de même que chez les abeilles, il n'y a qu'elles qui travaillent.

THÉOPHILE. Mais, maman, les fourmis ne sont pas des mouches!

M.me DE BONNAIRE. Non pas celles-ci qui sont des ouvrières, comme je vous l'ai dit, mais les pères et mères des fourmis ont quatre ailes. Nous n'en avons pas dans notre boîte parce qu'il est difficile de les attraper. Quand une troupe de fourmis veut se préparer une demeure, elle choisit d'abord un endroit abrité où la terre soit un peu

friable ; les ouvrières creusent une cavité souvent fort considérable et à plus d'un pied de profondeur, elles y pratiquent des avenues voûtées et les multiplient afin qu'il n'y ait jamais foule pour entrer ni pour sortir. Tandis qu'elles travaillent à la fourmillière, elles se partagent en deux bandes, dont l'une porte la terre au dehors, et l'autre rentre par une route différente pour se remettre à l'ouvrage.

CAROLINE. Quelles précautions ! cela est admirable.

M.me DE JONCHÈRE. Quand la fourmillière est terminée, les travaux se bornent à aller de tous côtés enlever quelque butin qu'elles rapportent fidèlement au logis pour être partagé entre elles toutes, après avoir donné la becquée à leurs petits. Cette peine que prennent les fourmis de transporter leur proie à leur demeure, au lieu de la dévorer sur-

le-champ, avait fait présumer aux anciens qu'elles faisaient des provisions pour l'hiver. Leur avidité, comme celle des guêpes, est d'autant plus grande qu'elles ne songent pas seulement à satisfaire leurs propres besoins, mais ceux de toute la peuplade. Vous les voyez s'acharner après un morceau de sucre ou de pain, après les carcasses de gros insectes qui les écraseraient s'ils tombaient sur elles. Quand elles voyent qu'elles ne peuvent ni les dépecer ni les ébranler, elles vont chercher main-forte; elles arrivent à la file et il ne leur faut plus que du tems pour venir à bout d'une entreprise qui ne lassera pas leur patience ni ne rebutera leur ambition. Mais enlevez-leur ce trésor, leur désolation est inexprimable; vous les voyez courir, tourner, se heurter avec une agitation qui tient du délire et du désespoir. Si l'on jette auprès d'une

fourmillière le cadavre d'un oiseau ou d'un reptile, les fourmis ne l'abandonneront qu'après en avoir enlevé toutes les chairs ; il n'en restera que le squelette.

Les femelles déposent leurs œufs au fond de la fourmillière et elles meurent peu de tems après, ainsi que leurs maris. Pendant l'automne la fourmillière ne contient plus que des ouvrières et de petites larves qui deviennent insensiblement beaucoup plus grosses que les fourmis. Celles-ci en prennent les soins les plus tendres; non seulement elles leurs réservent toujours la portion la plus délicate de leur nourriture ; mais elles les prennent doucement entre leurs serres et les portent à l'entrée du souterrain pour les faire jouir du soleil dans les beaux jours, et vers le soir les reportent de même au fond de leur réduit. Cette larve se métamorphose enfin en

une nymphe blanche, presque transparente, qui devient au printems suivant une fourmi, soit ailée, soit aptère. Ainsi, pendant l'hiver, les larves étant métamorphosées en nymphes et les ouvrières plongées dans l'engourdissement commun à beaucoup d'insectes, les provisions que les anciens leur supposaient l'intention d'accumuler, ne leur serviraient absolument à rien. La fable de votre ami le bon Lafontaine sur la cigale et la fourmi, sera donc toujours une jolie fable, mais non une leçon d'histoire naturelle.

Les fourmis sont nuisibles dans la campagne, parce qu'elles fouillent la terre et déracinent les herbes des prairies où elles établissent leur domicile. Quelquefois elles déchiquetent l'écorce des arbres pour s'emparer de petits pucerons dont elles sont friandes, ou dévorent les fruits quand ils sont bien mûrs. Quand on les touche et les ef-

frayé, elles dardent un petit aiguillon qu'elles ont au derrière et dont la piqûre est accompagnée d'un venin qui cause une douleur légère ; mais dans les Indes elles sont bien plus incommodes. On ne voit pas de fourmillières dans les champs, mais on trouve des fourmis partout ; elles sont très-petites et très-noires. Dans quelques maisons, plus infestées encore que les autres, on est obligé de placer les pieds des lits dans des vases remplis d'eau ; il n'y en a point où l'on n'ait des armoires, des gardes-manger disposés de cette manière pour renfermer le pain, toutes les provisions graisseuses et sucrées, et jusqu'à la viande cuite ou crue. Dans le tems où les femmes portaient des poches, il m'est arrivé de mettre dans les miennes quelques bonbons sans les renfermer dans une boite ; lorsqu'ensuite je mettais la main dans ma poche j'en retirais une poignée de fourmis, sans qu'il me

fût possible de concevoir d'où elles venaient, sans en apercevoir une seule sur mes vêtemens, sans pouvoir imaginer comment elles s'y étaient introduites. Un autre phénomène plus singulier, c'est que ces insectes qui nous persécutent dans nos offices et dans nos appartemens, désertent les magasins de nos sucreries et les boutiques des confiseurs. Dans le même lieu où elles auraient dévasté mon sucrier, elles auraient respecté un sac de trente livres de sucre. J'imagine que leur répugnance doit être attribuée à l'odeur d'une quantité de sucre si considérable.

Je ne vous parlerai pas des *termites* que vous connaissez déjà, mais d'une espèce de fourmis qui se trouve en Asie, principalement dans les provinces orientales de cette partie du monde. Elles produisent la laque rouge, qui est *une espèce* de cire déposée par ce

fournie sur des branches d'arbres. Cette cire rouge compose leurs nids où elles creusent de petites cellules, et on y a trouvé de petites nymphes de cette même couleur. On a pensé que c'était le séjour de ces nymphes et pour ainsi dire leur transpiration qui colorait la cire du rayon, parce que les rayons où il n'y avait pas beaucoup de nymphes étaient infiniment moins rouges, et qu'en mettant ces nymphes dans l'eau elles la colorent très-vivement. On se sert de cette laque pour faire des bijoux, de la cire à cacheter et pour la teinture.

Il y a en Amérique une espèce de mouches appelées *mouches luisantes* ou mouches à feu, de la grosseur de nos mouches communes, et qui, le soir, en voltigeant dans la campagne, produisent une multitude d'étincelles au milieu des airs.

ALPHONSE. Ah ! c'est encore plus beau que le ver luisant.

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute. On prétend qu'elles gardent, ainsi que lui, leur lumière, et qu'il en est d'une espèce particulière, aussi grosses qu'un hanneton, qui peuvent servir de lampes de nuit en les renfermant sous un verre.

ALPHONSE. Oh ! quelle drôle de chose d'être éclairé par des mouches !

M.me DE JONCHÈRE. Je n'ai point vu des mouches de cette belle espèce, et je n'ai même pas vu de près les premières.

CAROLINE. Mais, ma tante, vous les avez vues de loin, qui brillaient, qui étincelaient.

M.me DE JONCHÈRE. Oui ; cela produit un effet très-curieux et très-agréable.

CAROLINE. Ma tante, vous nous avez bien parlé de votre séjour au Cap de

Bonne-Espérance; mais dans votre voyage en Amérique, en Espagne, il y a des choses, je le parie, qui nous feraient grand plaisir si vous vouliez nous les raconter.

ALPHONSE. Oh! oui; j'en juge par quelques détails que vous nous avez donnés, comme cela, de tems en tems.

Mme DE JONCHÈRE. Je crains que vous ne vous trompiez, mes enfans, et que ce récit ne vous amuse pas beaucoup. Je n'ai rien vu, rien éprouvé de bien extraordinaire.

ALPHONSE. Mais calculez donc, maman, que ce qui n'est pas bien extraordinaire pour de grandes personnes peut être du moins tout nouveau pour nous.

Mme DE JONCHÈRE. Cette réflexion m'encourage. Eh bien! mes enfans, je vous parlerai de mes voyages quand nous aurons assez parlé des insectes.

Je vais à présent vous dire un mot

des coléoptères ou scarabées. Voici d'abord le *hanneton*, si cher à votre première enfance et si redouté dans nos jardins dont il dévore la verdure. Ses étuis ou élytres sont roux, la tête et le corselet sont noirs, les ailes transparentes sont réellement bien plus grandes que les élytres, comme vous avez pu le voir quand il vole. Lorsqu'il est en repos il retire ces ailes et les replie sous les autres; enfin la mère hanneton.....

THÉOPHILE. Ah! maman, la mère hanneton!

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute. La mère hanneton fait avec cette petite pointe ou queue par laquelle vous voyez que son corps est terminé un trou dans la terre, auquel elle donne près d'un demi-pied de profondeur; elle y dépose ses œufs et meurt peu de tems après. A la fin de l'été ils éclosent, et il en

sort de petites larves qui vivent pendant plus de deux ans de racines et de jeunes plantes, ce qui les rend très-nuisibles dans un jardin potager. Ces larves, quand elles sont rendues à toute leur grosseur, ont à peu près celle du petit doigt et ont plus d'un pouce de longueur; leur tête est jaunâtre et l'extrémité inférieure de leur corps est couleur de violette. La troisième année elles creusent une petite cellule dans la terre, se gonflent, crèvent leur peau et deviennent une nymphe d'abord d'un jaune pâle, qui prend ensuite une teinte plus foncée; c'est celle du hanneton que l'on distingue à travers la peau de la nymphe. Cette peau devient si mince qu'elle crève et tombe souvent avant que le hanneton soit en état de s'envoler; et au commencement du printems il vous est arrivé sûrement plusieurs fois, en travaillant au jardin, d'y trou-

ver de petits hannetons pâles qui se mouvaient à peine. Ces petits hannetons, au mois de mai, auraient percé la terre, et, se jetant en troupes sur les arbres, auraient dévoré leur feuillage. Après quinze jours environ d'existence, les hannetons font leurs œufs et expirent.

ALPHONSE. Ils expirent? ah! maman, que cela est touchant!

THÉOPHILE. Mais oui, ces pauvres hannetons! Ils font le moulinet et traînent un charriot de cartes avec tant de complaisance!

Mme. DE JONCHÈRE. Je vous ai déjà parlé du *kakerlaque* au sujet de la mouche ichneumone. Il y en a de deux sortes: l'un a la forme et la couleur du hanneton; mais il est beaucoup plus gros et est remarquable surtout par la longueur de ses antennes qu'il agite sans cesse d'une manière menaçante; l'autre n'a

point d'ailes ni d'étuis, son corps est simplement recouvert à chaque anneau d'une feuille d'un brun marbré. On croit que ce ne sont pas deux espèces différentes, mais que ces derniers sont les femelles. Les kakerlaques ne mangent point la verdure, ils n'habitent point les champs, mais ils infestent les maisons, où ils dévorent non seulement toute espèce de provisions en viande, pain, sucreries, mais le linge, les habits et les papiers. Pendant le jour ils se tiennent volontiers cachés dans leurs réduits; mais ils accourent en foule à la lumière, et achèvent, en voltigeant à tort et à travers, de se rendre insupportables. Il y en a en Europe une espèce plus petite, nommée *ravet*.

L'*escarbot* est aussi commun que le hanneton. Il est d'un noir luisant et se trouve fréquemment autour du fumier et de bouzes de vache, dont il em-

prunte la matière nécessaire pour faire son nid. Il forme des boules de ce fumier, au centre desquelles il dépose ses œufs. Quelques auteurs prétendent que l'habitude de vivre dans ces immondices lui rend les autres espèces de parfums si désagréables que l'odeur d'une rose le fait mourir.

Caroline. Ah! ma tante, quelle idée! mais j'en ferai l'expérience. Ces maudits escarbots, dont je ne savais pas le nom, m'ont quelquefois bien poursuivie, bien importunée dans les prairies.

M.me de Joncière. Il y a une espèce d'escarbot surnommée *licorne* ou *monocéros*, qui a sur la tête une corne extrêmement dure qui se replie en arrière. Nous n'avons point d'escarbots dans notre boîte; les premiers sont trop laids, *les licornes* sont trop rares : il faudra *bien tâcher* d'en trouver une cet été.

Ce scarabée, vert et doré, s'appelle *bupreste ou cantharide*; il y en a qui sont nuancés d'azur. Quelques espèces de cantharides plus petites et d'une forme plus allongée, vont en troupes et dévastent les arbustes, entre autres les troënes et les lilas. Vous voyez ses pinceaux, ses antennes et ses yeux dorés, comme le reste de sa personne. Ces insectes ont en général une odeur forte et sont d'une nature corrosive. Les bœufs, les moutons qui en avalent, par hasard, qui se trouvent attachés aux plantes dont ils font leur pâture, enflent prodigieusement et finissent souvent par périr. C'est d'une espèce de ces scarabées, séchés et pulvérisés, dont on se sert pour faire des vésicatoires.

CAROLINE. Ah! voici mes favorites, les bêtes à Dieu! Comme elles sont jolies, rouges, mouchetées de noir.

*M.*me DE JONCHAIS. Leur véritable nom

est *coccinelles* ou *scarabées-tortues*, à cause de la forme rebondie de leur corps ou plutôt leurs élytres, car leur corps est aplati comme celui des autres insectes; c'est ce qu'on peut voir en écartant les ailes au moyen d'une épingle. Vous ne vous doutez pas que cet insecte, que vous croyez si innocent et si doux, que vous entourez de fleurs dans sa prison quand il est tombé entre vos mains; est cependant carnassier.

Caroline. Carnassier!

M.me de Jonchère. Oui : il préfèrerait de petits pucerons à ces plantes que vous renouvelez avec tant de soin dans votre boîte. Mais voici le plus merveilleux des scarabées, j'aurais dû le garder pour le dernier, c'est le *hanneton du nord* ou du *Poitou*, autrement dit le scarabée peint. Il est d'un fond carmélite, parsemé de petites taches blanches *qui se rejoignent* quelquefois et for-

ment des lignes entrelacées. Ce dessin d'abord paraît confus, tracé au hasard ; mais examinez-le bien, vous allez y trouver une régularité admirable. Quelle variété, quelle exactitude tout à la fois ! Le dessin de chaque aile, de chaque côté du corselet, de chaque côté de la tête, est parfaitement semblable à l'autre.

Caroline. Oh ! il est vrai.

Théophile. Il est plus beau encore que les bêtes à Dieu, mais je ne l'aime pas autant ; il est trop gros et sa physionomie est un peu méchante.

Alphonse. Oh ! s'il était vivant, tu en aurais peur.

M.me de Joncière. Moi, je ne me lasse pas de l'admirer. En voici un autre, mes enfans ; c'est un *cerf volant*. Il est fort gros, laid, mais très-remarquable par l'ornement de sa tête *qui ressemble* à un bois de cerf ; ce

sont des espèces de tenailles fort dangereuses quand l'animal est en colère. Ce scarabée loge dans les troncs d'arbres et vit de la gomme du chêne. Les femelles déposent leurs œufs dans les mêmes trous qu'elles habitent ; les larves n'en sortent pas, mais elles rongent l'intérieur de l'arbre, réduisent le bois en poussière, et s'y transforment d'abord en chrysalide, ensuite en cerf-volant. La femelle n'a point cette espèce de bois de cerf, mais seulement de longues antennes sur la tête. Ceci, c'est le ver luisant.....

ALPHONSE. Que dites-vous donc, maman? le ver luisant n'est point un scarabée; le voici. Oh! je le connais bien, il m'a diverti bien des fois.

Mme. DE JONCHÈRE. Celui que tu tiens est la femelle, qui diffère autant de l'autre que la femelle du kakerlaque *diffère* du mâle. Elle n'a point d'ailes

effectivement ; elle jette une lueur verdâtre qui part des derniers anneaux de son ventre. Celle que tu as choisie est d'un brun sale et est encore dans son état de larve ; elle crève cette première peau, reste quinze jours immobile et se débarrassant de son enveloppe de nymphe, change de couleur et de figure. Cependant, comme elle conserve encore beaucoup de ressemblance avec ce qu'elle a été d'abord, il faut l'examiner avec soin. Voici le ver luisant femelle à son état de perfection ; il est plus petit que le tien, le corselet est couleur de rose, et sa tête, ses antennes, ses jambes ont aussi quelques différences. Tu sais que pour les conserver vivans il faut les placer dans de la terre humide ; ils ne mangent point d'herbe, cette humidité de la terre suffit pour les alimenter. Mais pour en revenir au mâle du ver *luisant* que je vous avais montré d'abord,

vous voyez que c'est absolument un petit scarabée oblong, dont les étuis sont d'un brun roussâtre.

Théophile. Ah ! en voilà d'autres qui ressemblent aux bêtes à Dieu.

Caroline. Bon ! quelle différence ! Les bêtes à Dieu sont rondes, leurs ailes sont bien polies, bien brillantes.

M.me de Jonchère. Et celles-ci sont ternes, molles, longues et aplaties. Ce sont des *chrysomèles*. On en trouve en grande quantité sur les troncs d'arbres. Il y en a beaucoup qui ont la même odeur que les punaises de bois.

Enfin, mes amis, voici le *scarabée aquatique*, tout noir et presque aussi gros que le cerf-volant. Ses pattes sont élargies en forme de rame. Il vit habituellement dans l'eau.

Théophile. Maman, comment ne *se noie-t-il* pas à la fin ?

M.me de Jonquière. D'abord parce qu'il sait bien nager, ensuite parce que les insectes aquatiques, et tous les insectes en général sont enduits, comme les poissons, d'une espèce d'huile qui rend leur corps impénétrable à l'eau. Cet enduit est nécessaire non-seulement aux insectes aquatiques dont les membres et les viscères seraient autrement amollis et décomposés par leur séjour dans le liquide, mais encore à tous les autres que la moindre pluie, la rosée même feraient périr.

Alphonse. Maman, le scarabée aquatique dépose-t-il ses œufs dans l'eau bourbeuse, comme le cousin ?

M.me de Jonquière. Pas du tout. Il file sur les ondes mêmes une coque de soie qui est aplatie par le sommet. C'est dans cette coque que la femelle renferme ses œufs, en bouchant soigneusement l'ouverture après qu'elle les a

pondus. Les petites larves percent la coque quand elles sont écloses. On les nomme vers assassins, parce qu'elles sont très-voraces et qu'elles se nourrissent des autres insectes. Le ver assassin a deux pouces de longueur, et sa queue, par le moyen de laquelle il respire comme le cousin, est hérissée de poils qui lui servent de gouvernail pour se diriger en nageant. Il a douze yeux et ses anneaux sont recouverts d'une écaille assez dure. Quand le tems de sa métamorphose est arrivé, il sort de l'eau, va creuser la terre et s'y transforme en nymphe, de là en scarabée, puis il retourne à son premier élément.

Je vais vous parler tout de suite des deux dernières familles des insectes ailés. D'abord des hémiptères. Je vous ai dit que quelques auteurs rapportent à cette famille les kermès et les cochenilles, quoiqu'ils n'ayent que deux ailes,

mais parce que leur trompe est couchée sur le corselet comme celle des hémiptères. Ceci, mes enfans, est une *cigale*. Elle ressemble beaucoup à une grosse mouche ; ses ailes supérieures sont presque transparentes comme les deux autres, mais elles sont beaucoup plus courtes ; elle a des yeux à facettes et trois yeux lisses sur le corselet. Les femelles ont à la partie inférieure du corps, non pas un aiguillon, non pas une scie ni un tarrière, mais une véritable lame de couteau qui s'ouvre et se ferme de même. Le dernier des anneaux est disposé de manière à la renfermer. Elle s'en sert, comme les autres mouches, pour creuser les branches d'arbres et y déposer ses œufs. Prenons cette autre cigale. C'est un mâle et, comme chez les petits oiseaux, lui seul a le privilége de chanter. Voyez ces *deux cavités* qu'il a sous le ventre ;

elles sont recouvertes d'abord d'une membrane semblable à de la gaze, et, ensuite, au-dehors, de ces deux écailles que vous voyez. L'animal, quand il est vivant, les soulève et les abaisse à volonté. Je vais les écarter avec la pointe d'une épingle. Voyez-vous cette gaze et ces cavités qu'on aperçoit à travers?

THÉOPHILE. Ah! cela est singulier! mais à quoi cela lui sert-il!

M.me DE JONCHÈRE. A faire de la musique. Quand il soulève ces écailles et qu'il contracte les membranes qui couvrent ces cavités, elles rendent un petit son aigu: c'est ce que les pays appellent le chant de la cigale.

CAROLINE. Comment, ma tante, est-ce que vraiment elle ne chante pas?

M.me DE JONCHÈRE. Non, assurément, mon enfant; tous les insectes sont *muets*. Les différens bruits ce qu'ils

peuvent faire proviennent de l'agitation de leurs ailes, de leurs pattes, de leurs antennes, comme le sifflement du cousin, du grillon, du bourdon, du papillon à tête de mort; mais la cigale a de plus ces espèces de timbales; elle ne frappe pas dessus avec des baguettes, comme Théophile sur son tambour, elle les fait résonner, comme je vous l'ai dit, en contractant la membrane qui les couvre.

Théophile. Je ne comprends pas bien comment cela peut faire du bruit.

M.me de Jonchère. Cette membrane, quoique si fine, si transparente, est sèche et dure comme un parchemin. En la relâchant et la resserrant tout à coup par l'effort de deux muscles qu'il a tout exprès pour cela, l'animal fait retentir les cavités comme un écho. Elles sont très-sonores. Prenez un petit morceau *de papier* roulé, frappez dessus la timbale, elle va résonner.

THÉOPHILE. Ah ! que cela est plaisant !

ALPHONSE. Je conçois mieux qu'elle résonne quand on la frappe que lorsque la cigale la contracte.

M.me DE JONCHÈRE. Prenez un coin de votre mouchoir à deux mains, laissez la toile lâche entre elles et retirez-la tout à coup, vous produirez un son : voilà ce que fait la cigale.

ALPHONSE. Ah ! cela est vrai.

M.me DE JONCHÈRE. Je vous ai déjà dit que la mère cigale va déposer ses œufs dans une branche d'arbre, à laquelle elle fait un trou avec sa lame de couteau. Ils éclosent sous la forme de petits vers blancs ; ils se métamorphosent ensuite en nymphes nues, sans cocon, et ces nymphes, par conséquent, conservent les organes d'un animal ; on dit même que celles-ci mangent et se promènent ; enfin, c'est un second insecte,

mais qui ne ressemble ni au premier ni au troisième. Ces nymphes creusent des trous très-profonds dans la terre pour y passer l'hiver et n'y prennent, non plus que ceux que je vous ai déjà cités, aucune espèce de nourritûre. Au printems elles sortent de ces trous, grimpent aux arbres et ne tardent pas à crever leur peau pour de véritables cigales.

CAROLINE. Que de merveilles ! Ces trois figures qui se succèdent dans le même animal !

M.me DE JONCHÈRE. Alphonse n'apprendra pas avec indifférence que les anciens Grecs mangeaient très-volontiers les nymphes des cigales.

ALPHONSE. Quoi ! maman, il serait possible que Périclès, que Socrate avec tout leur mérite...

M.me DE JONCHÈRE. Tous ces grands *hommes* ont mangé des cigales. On dit

au reste que c'est un remède fort bon contre la colique.

Alphonse. Oh ! maman, ne leur en déplaise, je la garderais plutôt toute ma vie.

M.me de Jonchère. Ce serait une grande extravagance. Je n'en mangerais pas pour mon plaisir, malgré ces grands exemples ; mais, quand il s'agit d'un remède, on ne calcule plus que sa guérison.

Alphonse. Mais quand on aime mieux souffrir que de prendre un remède désagréable.

M me de Jonchère. Ce désagrément ne peut jamais être comparé aux dangers d'une maladie ni même aux inconvéniens d'une souffrance passagère.

Alphonse. Mais, enfin, on est le maître de choisir.

M.me de Jonchère. Non, pas du tout ;

car pour être libre de choisir entre la vie et la mort, il faudrait manquer de tous principes de religion et n'avoir ici-bas aucun devoir à remplir ; et pour choisir entre la souffrance et le désagrément d'avaler une médecine, si dégoûtante qu'elle puisse être, il faudrait n'avoir personne qui prît quelque intérêt à nous. Si demain vous tombiez malade, vous ne doutiez pas du chagrin, de l'inquiétude que vous causeriez à votre père, à moi, à votre cousine, à à votre frère. S'il fallait une cigale pour vous soulager ou s'il fallait avaler un breuvage bien noir, bien amer, vous aimeriez donc mieux nous laisser toutes nos alarmes que de surmonter votre répugnance ?

Alphonse. Oh ! non, maman, car vous savez bien que j'ai pris médecine l'année dernière.

M.me de Jonchère. Il est vrai ; mais

que de tems et d'exhortations il a fallu pour vous y déterminer !

ALPHONSE. Mais aussi, maman, c'est que vous êtes si pressée....

M.me DE JONCHÈRE. Du moment qu'il est décidé qu'une médecine doit être prise, qu'une chose doit être faite, je ne vois pas à quoi peuvent servir tous ces délais, si ce n'est à tourmenter ceux qui vous entourent et à vous tourmenter vous-même. Qu'on avale ce breuvage une heure plutôt, une heure plus tard. il aura toujours le même goût, mais il n'a pas toujours d'aussi bons effets, car toutes les contorsions que l'on fait en pareille occasion soulèvent l'estomac et agitent le sang. Il est bien rare, par exemple, que l'on vomisse une médecine prise de bonne grâce ; mais quand à force d'agitation on s'est mis dans le cas de la vomir, il faut en *prendre une* autre, voilà tout ce qu'on

y a gagné. S'il fallait vous faire arracher une dent, que gagneriez-vous encore à ouvrir et refermer cent fois la bouche? La vue du chirurgien armé de ses outils ne ferait que prolonger votre supplice ; vous éprouveriez à chaque instant un nouvel effroi, et pour une seule dent à arracher, ce qui ne dure qu'un instant, vous auriez souffert une ou deux heures.

ALPHONSE. Ah ! cela est bien sûr !

M.me DE JONCIÈRE. Si moi-même j'étais malade, ne seriez-vous pas le premier à désirer me voir prendre successivement tous les remèdes qui pourraient assurer mon existence et me rendre à votre tendresse ?

ALPHONSE. Ah ! maman, ma chère maman !

CAROLINE. Ah ! ma tante !

M.me DE JONCIÈRE. Et s'il me fallait *des cigales*, vous ne manqueriez pas

 à

de me dire vous-même : qu'est-ce que la peine d'un moment? qu'est-ce que cette légère violence en comparaison de vos amis, de vos enfans, de votre Alphonse....

ALPHONSE. Oh! je les croquerais moi-même, si cela pouvait vous faire du bien!

M.me DE JONCHÈRE. Embrasse-moi donc, et sois convaincu que si l'on manque de force dans la vie pour vaincre les dégoûts ou les penchans déraisonnables, c'est toujours faute de bien calculer pour soi et de songer à ceux qui nous aiment.

Ceci est une punaise de bois, renommée pour sa mauvaise odeur. Elle a quatre ailes, dont les premières sont grisâtres et les autres tranparentes. Il y en a de diverses espèces, de diverses couleurs. Il y en a une très-grande et très-méchante dans les Indes, dont la mor-

sure est si venimeuse que la partie blessée reste enflée pendant plusieurs jours. Elle est noire, allongée ; on l'appelle punaise à maupin. Quant à la petite punaise qu'on ne rencontre que trop fréquemment dans quelques maisons, elle n'a point d'ailes et c'est une espèce toute différente des hémiptères.

Passons à présent à la famille des orthoptères.

THÉOPHILE. Oh ! que cette bête est hideuse ! Qui donc a eu le courage de la ramasser?

ALPHONSE. C'est moi. C'est une *courterolle*.

Mme. DE JONCIÈRE. Elle est appelée aussi *courtillère* ou *grillon taupe*, parce que d'une part elle chante comme le grillon, et de l'autre fouille la terre comme une taupe. Je pardonne bien à Théophile de ne pas la trouver jolie, mais cependant il faut la voir au microscope.

CAROLINE. Ah ! quel monstre !

ALPHONSE. La bonne figure !

M.me DE JONCHÈRE. Allons, Théophile, à ton tour.

THÉOPHILE. Maman, je vous en prie, je ne suis point curieux de la voir.

M.me DE JONCHÈRE. Mais quel enfantillage ! Tu sais bien qu'elle est morte et ne peut te faire aucun mal ; tu sais même que cette taille colossale qu'elle prend au microscope et qui t'épouvante, n'est qu'une illusion.

THÉOPHILE. Il est vrai. Je vais essayer.... Oh ! mon dieu ! je l'ai très-bien vue, maman ; en voilà assez, je vous assure.

M.me DE JONCHÈRE. Cet animal est très-redoutable pour nos prairies et nos potagers. Quand on l'irrite il mord *très fortement* les doigts. Son corps est

velu, grisâtre, ainsi que ses ailes supérieures. Je vous ai dit que le caractère distinctif des orthoptères est d'avoir les ailes allongées sur les côtés et pliées en longueur. Les jambes de la courtillière sont armées de grosses griffes dentelées comme des scies. Elle voyage sous terre avec une vitesse prodigieuse; ses griffes lui ouvrent facilement le passage, et quand elle trouve une racine sur sa route, elle la coupe et la dévore. La plante reste debout à la surface de la terre, mais bientôt elle se flétrit, et ce n'est qu'en l'arrachant qu'on s'aperçoit qu'elle ne tient plus à rien. Quelquefois, dans une seule nuit, une courtillière dévaste ainsi toute une planche de légumes; on dirait qu'on a promené la lame d'un couteau d'un bout à l'autre à quelques lignes au-dessous du sol. Pour comble de malheur cet animal est *amphibie*, en sorte que les pluies qui

détruisent beaucoup d'autres insectes, réussissent rarement à le noyer. Je me suis amusée quelquefois à le faire lancer, non pas dans une eau dormante, mais dans une grande rivière, aussi loin que la force et l'adresse d'un homme pouvaient le faire ; ni l'espace ni le courant ne l'empêchaient de regagner promptement le bord ; et cette expérience, répétée plusieurs fois de suite sur le même insecte, a lassé ma patience avant d'avoir épuisé sa vigueur.

Les courtillières font leurs nids dans la terre dure ; elles ne choisissent que les endroits qu'elles ont bien de la peine à percer, afin que leurs œufs y soient plus en sûreté ; elles y creusent une cavité et, quand elles y ont pondu, elles referment soigneusement l'ouverture.

Ceci est un *grillon*, vulgairement appelé cricri, parce que le battement de ses ailes forme un bruit aigu qui

ressemble au mot de crieri. Ses pattes de derrière sont plus longues que les autres et ont une espèce de ressort qui lui sert à sauter, à s'élancer comme la sauterelle. Il est noirâtre et n'a rien d'ailleurs de remarquable. Mais voici la *sauterelle* elle-même qui l'est bien davantage. Voyez cette tête qui ressemble un peu à celle d'un cheval, sa bouche, ses dents, ses moustaches, ses yeux au nombre de cinq, dont ceux de côté sont à réseaux. Elle a quatre ailes, et pour voler s'élance en s'appuyant sur ses longues jambes de derrière; elle saute même plutôt qu'elle ne vole, et ses ailes servent seulement à la soutenir dans les airs. Elle est d'un beau vert, et son corps, très-allongé, se termine par une petite pointe dure qui lui sert à entr'ouvrir la terre pour y déposer ses œufs à la fin de l'automne. Peu de tems après elle périt. Vers la fin d'avril les

œufs éclosent ; il en sort de petites larves qui se transforment en sauterelles grises, sans ailes, qui commencent à sautiller ; mais ces sauterelles ne sont encore que des nymphes. . . . . . .

Alphonse. Quoi ! les sauterelles grises ne sont pas une espèce particulière ? Je croyais que c'était par accident qu'elles étaient dépourvues d'ailes.

M.me de Joncière. Non ; ce sont des nymphes qui, en crevant cette vilaine peau, prennent une jolie couleur verte. Elles font du bruit, en s'agitant, comme le grillon et la courtillière, et elles mordent très-serré, comme cette dernière, quand on les tourmente.

Alphonse. Ah ! voici une autre espèce de sauterelle qui est bien plus laide ; elle l'est presque autant que la courterolle.

M.me de Joncière. Non, ce n'est pas *une sauterelle*, car elle ne peut sauter

Sa tête est large, aplatie, son col mince et allongé ; en un mot elle n'a de commun, avec la sauterelle, que la couleur. C'est toujours un insecte orthoptère ; on l'appelle mante ordinairement, et à cause de sa laideur et de l'habitude qu'elle a de se redresser sur les jambes de derrière en croisant les deux premières sur la poitrine, le peuple l'appelle tantôt spectre, tantôt religieuse en prières. Dans les Indes on la nomme chipèke ou guitare, parce qu'étant couchée elle tient un peu de la forme de cet instrument.

En voilà assez, mes enfans ; une autre fois nous nous occuperons des insectes aptères.

CAROLINE. Oh! ma tante à présent il faut nous raconter vos voyages, vous l'avez promis et nous avons bien du tems encore avant la leçon de dessin.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mes enfans,

je vais vous satisfaire; mais je n'ai point parcouru les déserts, je n'ai rien de merveilleux à vous décrire, je vous en préviens; je tâcherai cependant de vous ennuyer le moins possible.

En revenant d[illegible] je me rendis à Boston. C'est [illegible] d'environ vingt mille h[illegible] dans la province de Massachusset, sur la côte de l'Amérique septentrionale.

Théodore. Maman, à qui appartient ce pays-là, s'il vous plaît?

M.me de Jonchère. Il n'a été longtems habité que par des anthropophages. Depuis la découverte du nouveau monde, les nations civilisées regardaient toutes les parties de ce continent comme la propriété de chacune d'entre elles qui parviendrait à s'y établir. Les droits naturels des pr[illegible] habitans étaient absolument com[illegible] pour rien, et le mauvais usage qu'ils en faisaient pouvaient, jusqu'à un certain point, excuser cette injustice. Ces vastes contrées, couvertes de forêts, d'eaux ma-

récageuses, d'animaux malfaisans, restaient entre leurs mains sans commerce et sans culture ; en y apportant l'un et l'autre, on ne leur dérobait donc rien ; on pouvait, au contraire, améliorer leur existence et adoucir leur mœurs. Malheureusement ces dernières considérations n'entrèrent guère dans la tête des premiers colons ; ce fut presque toujours en vainqueurs et en tyrans que les Européens s'annoncèrent au nouveau monde. Villams Penn fut le seul qui s'établit sur ce rivage sans y semer la terreur.

Théophile. Qu'est-ce que c'était que Williams Penn ?

M[me]. de Jonchère. Je te le dirai tout à l'heure. Il faut t'apprendre auparavant que ce furent les Anglais qui, sous le règne de Henri VII, firent la découverte de l'Amérique septentrionale. *Christophe* Colomb, avant de proposer

aux Espagnols le voyage des Indes à travers l'Océan atlantique, avait offert ses services à Henri VII, qui avait rejeté son plan comme une extravagance, mais qui conçut les regrets les plus vifs lorsqu'il eut appris ses succès. Cependant Colomb n'avait pas rempli ses principales intentions, qui étaient de trouver un passage aux Indes orientales et de faciliter le commerce avec cette ancienne partie du monde. Les Anglais pensèrent que s'ils trouvaient ce passage désiré, en s'élevant au nord des terres découvertes par Colomb, ils s'enrichiraient prodigieusement. Ils étaient, à cette époque, si peu avancés dans l'art de la navigation qu'à peine avaient-ils encore osé pénétrer dans la mer Méditerranée, en suivant les côtes de l'Espagne. Vous imaginez donc bien qu'aucun d'entre eux n'était capable de diriger une pareille entreprise, et l'on en

confia la conduite à Jean Cabot, Vénitien, et à Sébastien Cabot son fils. On leur ordonna de tenter le passage au nord, de prendre possession, au nom du roi d'Angleterre, de toutes les terres qu'ils pourraient rencontrer sur leur route, et on leur promit le cinquième de toutes les richesses qu'ils pourraient en rapporter; car la découverte des mines d'or que Colomb avait faite aux Antilles persuadaient aux nations européennes que toute l'Amérique en était remplie. Cabot partit en 1498, c'est-à-dire six ans après Colomb, un an après que Vasco de Gama eut doublé le cap de Bonne-Espérance et un an avant un autre navigateur appelé Améric Vespuce qui, ayant prolongé davantage et visité plus en détail les côtes du continent que Colomb avait découvert, eut l'honneur de lui donner son nom. Les *habitans de la* Nouvelle-Angleterre sont

plus équitables ; ils appellent fréquemment cette partie du monde Colombia, et non Amérique.

CAROLINE. Oh ! oui, cela est beaucoup plus juste.

THÉOPHILE. Enfin, maman, que fit Cabot dans son voyage ?

M.me DE JONCHÈRE. Il découvrit d'abord l'île de Terre-Neuve et peu après la terre de Labrador. Il redescendit alors cherchant toujours un passage, et suivit la côte jusqu'à un endroit qui porte à présent le nom de province de Virginie. Il retourna ensuite en Angleterre. Son fils se rembarqua l'année d'après et prolongea cette même côte jusqu'au cap Floride. L'Espagne s'étant plainte que toutes les tentatives relatives au nouveau monde étaient une usurpation de ses droits, l'Angleterre abandonna pour un tems toute espèce de recherches ; Cabot même passa au

service de l'Espagne. Mais vers le milieu du siècle suivant on cessa de respecter les prétentions des Espagnols sur les contrées qu'ils n'occupaient, qu'ils ne connaissaient même pas. Davis et Hudson, en cherchant encore vers le nord un enfoncement pour parvenir aux Indes, découvrirent les baies d'Hudson et de Baffin. Sous le règne d'Elisabeth en Angleterre, Drake, jaloux de la gloire que l'escadre du portugais Magellan, au service de l'Espagne, s'était acquise en faisant pour la première fois le tour de la terre, franchit le cap Horn, remonta les côtes du Pérou, du Mexique, de la Californie, et revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance. Les honneurs et les récompenses dont il fut comblé à son retour excitèrent l'émulation de ses compatriotes, et c'est *à cette époque* qu'il faut rapporter le

goût et les talens qu'ils ont montrés depuis pour la marine.

ALPHONSE. Imagine-toi, Théophile, que, dans un autre voyage, ce pauvre Drake ayant débarqué dans une petite île inconnue, y fut dévoré par les crabes.

THÉOPHILE. Quoi! par ces énormes araignées dont maman m'a parlé un jour.

M.me DE JONCHIAR. Oui, mon ami, elles ont des pinces dans le genre de celles de l'écrevisse, mais beaucoup plus grosses, et si fortes, si dangereuses, qu'on les lie adroitement avec un nœud coulant, afin de pouvoir s'emparer de l'animal. Il y avait dans cette île une si grande quantité de crabes qui étaient tellement affamés, qu'ils se jetèrent sur l'équipage. Les matelots eurent le tems de se sauver et de se rembarquer; l'amiral qui s'était éloigné davantage du

bord de la mer, fut enveloppé par les crabes ; il tira son épée pour se défendre, il voulut fuir, mais il tomba sous leurs coups, et fut mis en pièces avant de pouvoir gagner le rivage.

Théophile. Oh ! les vilaines bêtes ! maman, vous me pardonnerez bien d'en avoir peur ?

M.me de Jonchère. Oui, de leurs pinces et de leurs morsures, mais non de leur figure.

Caroline. Enfin, ma tante ?

M.me de Jonchère. Enfin Valter Râleig fonda une colonie en Amérique, dans l'endroit où Cabot s'était arrêté la première fois, et il la nomma Virginie. Les discussions continuelles avec les sauvages, et les désastres qui s'ensuivirent, déterminèrent les colons à repasser en Angleterre. On en envoya d'autres, qui revinrent comme les premiers. *Lord Delaware*, chargé de porter à la

Virginie des munitions de toute espèce, rencontra la quatrième troupe qui revenait encore. Ses représentations, ses instances, déterminèrent les colons à retourner sur leur pas ; il promit de les mettre à l'abri des entreprises des sauvages, en bâtissant une ville, la première que les Anglais ayent possédée au nouveau monde et qui fut nommée James-Town, c'est-à-dire ville de James. L'Angleterre, quelque tems après, fut livrée à des révolutions politiques et religieuses ; plusieurs sectes persécutées vinrent chercher la tranquillité en s'établissant au nouveau monde : ainsi furent fondées plusieurs colonies, ainsi Guillaume ou Williams Penn fonda la sienne. Il était chef d'une secte fort extraordinaire ; c'était celle des quakers, mot qui signifie trembleurs, parce qu'ils se croyaient souvent *inspirés* par l'être suprême, et qu'ils

étaient livrés alors à des mouvemens convulsifs. Cette secte, qui subsiste encore, non seulement en Amérique mais en Angleterre, rejette toute espèce d'appareil dans le culte public, les quakers n'ont ni prêtres, ni cérémonies religieuses ; ils se rassemblent pour chanter des psaumes dans un temple dénué de tout ornement, et si quelqu'un de l'assemblée se sent inspiré, il se lève et fait à ses frères un sermon aussi long et aussi diffus qu'il lui plaît. Les femmes mêmes peuvent céder à l'inspiration et prêcher à leur tour, pourvu qu'elles ayent le visage couvert d'un voile, par décence. Au milieu de toutes ces extravagances, les quakers étaient remarquables par la pureté de leurs mœurs, leur bienfaisance et leur loyauté, ils regardaient le serment comme une chose déshonorante, la simple parole d'un homme de *bien devant* équivaloir effectivement à

un serment, et un quaker qui se serait permis un mensonge aurait été rejeté de sa secte comme le dernier des hommes. Ils ne prenaient jamais les armes afin de ne point verser le sang humain et encore à présent, en Angleterre, on se contente, dit-on, d'une rétribution de leur part pour payer des soldats qui les remplacent. Leurs femmes sont toujours vêtues de la manière la plus simple, la tête couverte d'une grande capote noire, et les hommes ne portent même pas de boutons à leurs habits, c'est suivant eux un ornement superflu, ils n'y mettent que des agraffes. Le gouvernement devait à l'amiral Penn, père de Guillaume, des sommes considérables ; on offrit en paiement à son fils des concessions au nouveau monde. Penn, dégoûté des persécutions que sa secte éprouvait dans sa patrie, les accepta, rassembla deux mille quakers, et

partit avec eux pour le nord de la Virginie où étaient situées les concessions qu'on lui avait faites. Ils y arrivèrent en 1682 ; mais malgré le traité fait avec la cour britannique, Penn ne se croyait point encore légitime possesseur de son territoire ; il appela les sauvages des environs qu'il regardait comme les véritables propriétaires, il leur acheta le terrein où il voulait s'établir, il fit alliance avec eux, et bâtit une ville qui est restée la capitale de toutes ces provinces. Il la nomma Philadelphie, c'est-à-dire l'union des frères, et les quakers donnèrent à ce canton, à cause de lui, le nom de Pensylvanie.

Théophile. Oh ! maman, j'aime et j'estime beaucoup Williams Penn ! mais ce n'est pas à Philadelphie, c'est à Boston que vous avez été ?

M.me de Jonchère. Il est vrai. Cette *ville avait été* fondée avant même que

l'on habitât la Pensylvanie. Une troupe de presbytériens persécutés l'avaient bâtie dans cette partie septentrionale qu'on appelle généralement Nouvelle Angleterre, et qui contient plusieurs provinces dont le Massachusset est la principale ; mais à l'époque où j'y suis arrivée, toutes ces belles colonies n'appartenaient plus à l'Angleterre : quand elles étaient devenues florissantes, la métropole avait voulu y établir des impôts considérables pour l'aider à supporter les frais du gouvernement.

Théophile. Qu'est-ce que veut dire métropole ?

M.me de Joncheère. On appelle métropole ou mère-patrie, l'état dont une colonie tire son origine. Les habitans de l'Amérique qui regardaient les affaires du gouvernement d'Angleterre comme assez indifférentes et presque étrangères pour eux, se révoltèrent contre

ce décret. On envoya des troupes pour les réduire ; ils se défendirent, et avec tant de succès que l'Angleterre fut obligée, après de longues années de guerre, non pas seulement de renoncer [illegible] impôts mais de reconnaître ces colo[illegible] pour une puissance indépendante [illegible] le titre d'Etats-Unis. Ces états formèrent une république régie par un sénat général nommé congrès, et composé de députés de toutes les provinces. Le congrès a pour chef un président qui reste en place durant quatre années ; mais chaque province a un sénat particulier qui n'est composé que de personnes choisies parmi les habitans de son territoire, et, en outre des lois générales, elles ont chacune des lois relatives à leurs usages, à leurs besoins particuliers, à leurs dispositions locales. Parmi les grands hommes qui se distinguèrent aux Etats-Unis pendant leur révolution, les plus célèbres furent Was-

hington, leur général en chef, et Franklin, qui fut en quelque sorte leur législateur. Ce dernier fut député en France pour solliciter des secours qu'il obtint, et qui ont contribué d'une manière efficace à l'Indépendance des Etats-Unis. Washington fut le premier nommé président du congrès. Il fut continué dans cette place, la plus importante de la république, jusqu'à ce qu'enfin il insista pour qu'on le laissât se livrer au repos nécessaire à son âge, et M. John Adams était président des Etats-Unis, lorsque j'y arrivai; il était né à Boston, et il résidait à la campagne, dans les environs de cette ville.

Théophile. Ah! ça, maman, y êtes-vous bien arrivée pour cette fois?

M.me de Jonchère. Oh! oui, mon ami, tout à fait.

Il y avait trois mois que j'étais en mer, *et quoique nous* fussions un grand nom-

bre de passagers fort unis, et parmi lesquels ils en avait d'infiniment aimables, quoique l'habitude de m'occuper m'eût préservée d'un véritable ennui, le mal aise continuel que me cause le mouvement d'un vaisseau et les dangers de la guerre menaçaient de toutes parts notre fortune et notre liberté, me faisaient partager le désir qu'éprouvaient tout l'équipage et toute la société d'arriver au port. Le moment où l'on cria terre, produisit un délire universel. Les vents défavorables nous forcèrent à dépasser le cap Anne qui couvre l'entrée de Boston; mais nous prolongions la côte à peu de distance, de manière à apercevoir les clochers, la verdure; plus de cent bâtimens pêcheurs croisaient autour de nous, et le soir, chacun d'eux ayant allumé son fanal, nous voyions ces feux courir sur les flots et varier la scène. Enfin nous virâmes de bord avant

le jour...

Caroline. Qu'est-ce que c'est donc que de virer de bord, ma tante?

M. de Jonchère. C'est attacher les voiles de l'autre côté du vaisseau et le faire tourner ainsi sur lui-même, en sorte que la droite du navire se trouve où était la gauche. De cette manière, nous repassâmes devant le cap Anne, et entrâmes de grand matin dans le hâvre de Boston. Assise dans la chambre, devant mon sabord, je considérais comme dans une lanterne magique les aspects successifs de ces beaux rivages. Le navire avançait lentement, et les objets, en s'approchant, en s'éloignant, changeaient à chaque moment de figure. Il faut avoir été rassasié aussi longtems de cette vaste et monotone étendue de ciel et d'eau, il faut aimer comme moi les paysages, pour concevoir tous les charmes de ce tableau mouvant;. je passais doucement au milieu de douze petites îles, tapissées d'un

gazon auquel le printems venait de rendre alors toute sa fraîcheur : on y voyait des maisons riantes, des forts, des tours, des rochers, des troupaux... et les rochers, les troupeaux, la verdure, m'inspiraient le même ravissement que si je les avais vus pour la première fois de ma vie. Enfin, la ville de Boston se découvrit dans le lointain ; je montai alors sur le pont, j'admirai ces édifices élevés devant nous en amphithéâtre, et dominés par le bâtiment des états, c'est-à-dire l'hôtel de ville où se rassemble le sénat, et qui se déployait avec autant d'élégance que de majesté. Cette masse grossissait et se développait peu à peu ; nous mouillâmes enfin à quelque distance, et dès que nous le pûmes nous descendîmes à terre.

J'étais avec l'amie au nez postiche, dont je vous ai déjà parlé. Elle partageait tout le plaisir que j'éprouvais, et

nous allâmes ce jour même faire une promenade aux environs. C'était pour elle une chose toute nouvelle de monter en carrosse, et une très-amusante pour moi de m'y trouver après tant d'années; je vous ai déjà dit que dans les Indes on ne voyage qu'en palanquin. On nous mena sur la route de Dorchester, jolie bourgade près de Boston; c'est le côté de la ville le plus riant et le plus habité. On cultive peu de bled dans cette partie du Massachusset; nous ne vîmes que des prairies immenses, plantées d'arbres fruitiers alors tout couverts de fleurs; de distance en distance, au milieu de ces prairies, des maisons de plaisance ornées de balustrades, de pilastres, de bas-reliefs en stuc blanc, et surmontées d'un pavillon chinois qu'on appelle la chambre à thé. Jugez de ce que nous devions éprouver, nous, accoutumées à des tableaux agrestes, à une population

noire et demi-nue, à des maisons basses, peu décorées à l'extérieur ! Le peuple qui circulait autour de nous, le mouvement d'une voiture roulante, tout contribuait à nous faire trouver que Boston ressemblait à un pays de fées.

CAROLINE. Mais, ma tante, parmi toutes ces jolies maisons il y avait aussi des chaumières, et parmi ce peuple il y avait des mendians tout couverts de haillons?

M.me DE JONCHÈRE. Rien de tout cela, mon enfant, les artisans, les villageois, ont tous plus ou moins d'aisance; leurs maisons, moins élégantes, ont cependant un propreté, une architecture qui ne les rends pas choquantes au milieu des autres. Leur costume ne diffère de celui des premières personnes de l'état que par un peu plus de simplicité; encore, cela n'est-il guère remarquable les

jours de fête : ces jours-là, les servantes, les paysannes prennent leur robe et leur chapeau orné de plumes.

CAROLINE. Oh! des plumes!

M.me DE JONCHÈRE. Oui, elles étaient fort à la mode à cette époque; la cuisinière de la maison où nous logeâmes, qui était une grosse et vieille négresse, avait le sien tout comme une autre. Il figurait dans sa cuisine à côté des casseroles, et la propreté que l'on pratique dans ce pays est si parfaite que cet ornement de plus n'y paraissait pas déplacé. Cette bonne fille mettait un corset lacé tous les dimanches, et comme elle n'avait personne pour l'aider à faire sa toilette, elle avait une manière très-singulière d'ajuster son corset à la taille. Elle commençait par le lacer très-lâche et y passait la tête et les bras; *ensuite*, elle montait sur une table de-

vant laquelle était une chaise ; elle accrochait le lacet par derrière à un clou planté dans la muraille, elle descendait de la table sur la chaise et de la chaise à terre, traversait la cuisine et le vestibule, et se trouvait ordinairement très-bien serrée dans son corset, en arrivant à la porte de la rue.

Caroline. Ah! ma tante, quelle histoire!

Alphonse. Mais cette promenade est bien imaginée! Caroline, souviens-toi de cette méthode si jamais ta femme de chambre était absente.

Caroline. Tais-toi donc ; mais ma tante, il y a donc des noirs aux Etats-Unis?

Mme. de Jonchère. Oui, dans l'origine on en avait transporté dans ses colonies, et le voisinage des Antilles en amène encore quelques-uns, mais il

n'y sont pas esclaves, ils travaillent, ils servent moyennant un salaire, et ils sont d'une assez grande ressource dans ce pays où l'on trouve difficilement des manœuvres et des domestiques. L'aisance qui y règne généralement dégoûte des fonctions serviles. On payait alors jusqu'à une piastre, c'est-à-dire cinq livres huit sous la journée d'un simple manœuvre.

Je vous ai dit que toutes les maisons présentent un aspect plus ou moins agréable. Elles sont bâties ou en briques ou en bois, et ces dernières sont peintes de nouveau tous les ans, en sorte qu'elles sont toujours d'une grande fraîcheur. J'en ai vu qui étaient peintes en vert tendre, d'autres en lilas, ce qui, avec les moulures blanches, produisait un effet charmant.

CAROLINE. Une maison lilas et blanc ! *mais vous aviez* bien raison de dire que *c'était le pays* des fées.

M.me DE JONCIÈRE. L'intérieur répond à des dehors aussi rians. Celles des personnes opulentes sont ornées de tapis superbes, de glaces, de gravures, et chez les autres l'excessive propreté, le goût et l'arrangement, donnent encore un air d'élégance qui n'existe pas parmi nous dans les classes inférieures de la société; mais on n'a pas toujours un jugement bien net dans le choix de l'ameublement, et j'ai vu dans la chambre d'un vieillard de quatre-vingts ans, une toilette ornée de guirlandes de fleurs artificielles, dont il aurait été assez ridicule qu'il se servît. La distribution des maisons est toujours à peu près la même; au rez-de-chaussée un vestibule, et dans le fond l'escalier et la cuisine. L'ornement ordinaire de ce vestibule est la collection des seaux à incendie. Comme ces accidens sont très-fréquens à Boston, *chaque propriétaire* ou locataire est

obligé d'avoir des seaux tous prêts pour distribuer à ceux qui viennent porter des secours quand la maison brûle Ce ne sont pas de vilains seaux de bois brut, avec des cercles de fer; ils sont vernis, ornés de peintures, et portent tous une devise qui sert à faire reconnaître à quel maître ils appartiennent, lorsqu'on les a prêtés dans quelque occasion funeste : ces devises sont en anglais, en latin, en français, comme on veut. Ceux de la maison que nous habitâmes portaient une inscription latine qui signifiait : « Les vrais amis dans le malheur. » D'un côté l'on entre dans la salle à manger dont les armoires toutes ouvertes, laissent voir les porcelaines et l'argenterie; si les armoires sont fermées, c'est un signe que le propriétaire est pauvre; de l'autre côté est le salon. Toutes les chambres à coucher sont aux différens étages.

mais de tous les édifices de Boston, le plus remarquable est la maison des états. Il n'a pas l'aspect imposant des palais d'Europe, et en général il règne dans l'architecture américaine plus d'élégance et de recherche que de noblesse et de magnificence. Il est bâti en briques, décoré de reliefs, les colonnades, et surmonté d'un dôme très-élevé. Il est placé lui-même dans la partie la plus haute de l'amphithéâtre, près d'un monticule où les Bostoniens qui, les premiers, donnèrent le signal de l'insurrection contre l'Angleterre, élevèrent un fanal qui devait avertir tous les habitans de la campagne de venir se joindre à eux. Dans cet endroit, déjà si précieux à leur souvenir, ils ont bâti un obélisque et l'ont consacré à la mémoire du général Warren, l'un des héros de leur révolution. Le rez-de-chaussée de la maison des états n'est qu'une pièce immense, entrecoupée d'une infinité de pilliers. Au pre-

mier étage sont les salles du sénat. La principale est peinte en bleu pâle, toujours avec des reliefs en stuc blanc, et les vitres des fenêtres sont divisées par une multitude de moulures qui, de près, produisent un effet curieux, mais qui, de loin, forment des compartimens ridicules. Cette salle, le jour où je la vis, me parut d'autant plus belle que le sénat s'y trouvait rassemblé pour l'élection d'un gouverneur. En attendant l'ouverture de la séance on aurait entendu une mouche voler. Simples dans leur costume, dans leur maintien, ils n'empruntaient leur grandeur d'aucun ornement étranger, et cette vue des représentans d'un grand peuple, siégeant aux mêmes lieux jadis ignorés, jadis incultes et sauvages, et que des cannibales avaient habités, émut fortement mon âme. Il fallut monter au donjon ; c'était comme la tour de Babel, mais on me vantait

excessivement la beauté de la vue dont je jouirais lorsque j'y serais parvenue. Elle s'étend, à ce que l'on assure, à cinquante milles à la ronde, c'est-à-dire près de dix-sept lieues, mais ce genre de vue ne put me plaire; on y distingue trop peu les objets. Le hâvre de Boston et ces îles délicieuses qui m'avaient charmée de près, me parurent alors comme une grande assiette où l'on aurait rangé des petits pâtés.

ALPHONSE. Ah ! maman, quelle comparaison ! n'imaginez pas que je l'oublie.

M.me DE JONCHÈRE. Après la maison des états, les plus beaux édifices sont la banque ou trésor public, et les deux salles de comédie.

CAROLINE. Ah ! il y a comédie à Boston ?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute. La *salle d'été est* peinte en gris et n'est au-

cenement décorée. Tout son mérite est d'être placée au bout de la grande promenade, nommée le Mail, qui borde d'un côté la vaste prairie au-dessus de laquelle la maison des états est bâtie ; ensorte qu'en se rendant au spectacle on jouit tout à la fois de plusieurs points de vue. Celle d'hiver est au milieu de la ville, dans la place Franklin. C'est à Boston que ce grand homme a pris naissance, et cette place qui porte son nom renferme un monument en son honneur.* Cette salle a été brûlée une fois, et le rideau du théâtre actuel représente cet incendie ; l'une et l'autre sont toujours fort mal éclairées, parce que les Américains prétendent qu'il ne faut pas faire ressortir les spectateurs aux dépens du théâtre. A Boston, ce sont les acteurs qui font la police du spectacle, en sorte que s'il se fait quelque rumeur, le *héros de la* pièce, le casque en tête, s'a-

vance sur le bord de la scène, prie les personnes turbulentes de vouloir bien sortir ou d'être plus réservées; ensuite il revient à sa princesse, ou à son confident, et se remettant au ton tragique, il reprend sa fureur, sa surprise, ou son attendrissement, précisément où il les avait laissés.

Cette prairie dont je vous ai parlé sert de pâturage aux vaches de la ville; car beaucoup de particuliers ont des vaches. Elles ne leur donnent pas beaucoup de peine à soigner; le matin, on met l'animal dehors, il se rend tout seul à la prairie; au soleil couchant il revient de même, frappe à la porte avec ses cornes et rentre paisiblement.

CAROLINE. Cela est fort commode.

M.me DE JONCHÈRE. Dans la campagne, on dit que les habitans, pour épargner le nombre de serviteurs, mettent ainsi *à profit l'instinct* des animaux, beaucoup

moins connu, beaucoup moins employé partout ailleurs. Là c'est un bœuf de confiance qui sert de berger au reste du troupeau ; il le conduit au loin, dans les clairières des forêts, et le ramène un certain jour de la semaine sans se tromper ; on dirait qu'il possède une boussole et un almanach.

Une chose fort choquante aux yeux des Français, et qui existe, dit-on, en Europe chez les Anglais, les Hollandais et les Suisses, c'est la manière d'être, la manière de vivre des jeunes personnes. A peine ont-elles quatorze ou quinze ans, qu'elles vont partout sans leur mère, parlent avec assurance, ont une société particulière, composée non seulement d'autres jeunes filles, mais de jeunes gens qui sont à peine connus de leurs parens. Elles vont seules en voiture, à la campagne, avec eux, et se permettent enfin ce qu'une jeune femme en France

aurait même tort de se permettre. Elles ne gagnent pas à ce ton d'indépendance, elles y perdent, au contraire, toutes les grâces de leur âge, tout l'intérêt qu'inspirent la docilité, la timidité, mais cet usage général n'est pas sans quelques exceptions. Vous étiez de ce petit nombre, aimables habitantes du désert!

Caroline. Mon dieu, ma tante, à qui donc parlez-vous?

M.me de Jonchère. A une famille intéressante, que son inclination naturelle pour les Français porta à nous rechercher avec une grâce, une bienveillance que je n'oublierai jamais. Vous n'imaginez point, mes enfans, combien, en parcourant les pays étrangers, on tient à sa patrie, combien on est flatté ou blessé de l'opinion que la nation inspire, et cette opinion, par malheur, est assez souvent fondée sur la bonne ou mauvaise conduite des premiers individus qui ont paru

dans la contrée. On juge quelquefois du peuple entier sur de mauvais échantillons: l'homme estimable est souvent mal accueilli à cause des extravagans qui l'ont précédé. Cette observation devrait rendre les voyageurs plus circonspects. M. de Chatelux qui a fait partie des Français qui ont servi aux Etats-Unis pendant leur révolution, a écrit une relation intéressante de son voyage dans ce pays-là. Il y parle de M. et M.me T*, il qualifie cette dernière d'aimable et de sensible ; quinze ans plus tard, elle méritait encore ce titre, mais elle le partageait avec ses deux filles, que leur air de décence, leur éducation soignée, auraient fait distinguer partout. Elle-même leur avait appris le français; elles ne parlaient point d'autre langue entre elles, et l'aînée était remarquable par la pureté de sa prononciation, entièrement dépourvue de *tout accent étranger*. Nous apprîmes avec

plaisir que cette famille se proposait de quitter l'Amérique un jour pour se transporter en France. En attendant, M. et M.me T* élevaient leurs enfans dans une demeure assez isolée où l'étude, le jardinage, les soins domestiques occupaient leurs beaux jours, comme ils charment les vôtres au vieux Château. Cette maison était entourée de collines couvertes de cyprès et de thuyas. L'hiver, lorsque la neige relevait encore leur âpre verdure, ce coup-d'œil devait avoir quelque chose de triste et de sauvage, mais il était embelli pour M. et M.me T* par l'affection de leurs enfans, et pour les jeunes personnes par l'engouement de leur âge, par les goûts simples et la raison qu'on leur avait inspirés, qui font trouver des plaisirs dans toutes les saisons et dans tous les climats.

Alphonse. Maman, on dit que les Anglais prennent beaucoup de thé; j'ima-

ainsi que les Américains ont la même habitude.

Mlle. de Lowendal. Oui, mon enfant, ils prennent du thé avec les amis, avec de la crème et seulement des tartines de beurre lorsqu'ils ne sont que leur famille; mais dans un thé prié on fait un peu plus de frais. Il est rare que l'on invite du monde à dîner ou à souper, c'est presque toujours à prendre du thé entre six et sept heures. On se met en cercle; la conversation, la musique animent l'assemblée. Le thé ne se prépare point devant vous comme en Angleterre, on l'apporte tout versé dans des tasses sur de grands plateaux, entremêlé de café au lait, de pâtisseries, de vin de Madère, de petites soucoupes remplies de fraises, de framboises, de petits fruits sauvages du pays qui s'appellent camberie, et tout cela recouvert de crème, car on en met partout, même avec des

pommes cuites. Ces plateaux se renouvellent pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que chacun, en replaçant sa tasse ou sa soucoupe, ait remis dedans sa cuiller, au lieu de la mettre à côté, ce qui veut dire qu'on ne prendra plus rien.

ALPHONSE. Ah ! maman, que tout cela est joli !

M.[me] DE JONCHÈRE. Les visites de cérémonie se font le matin depuis onze heures jusqu'à deux, parce qu'en les faisant dans l'après-dînée on aurait l'air de s'inviter au thé. Mais à telle heure que ce soit, à peine êtes-vous assis, qu'on vous présente des biscuits et du vin de Madère. Il serait très-malhonnête de ne pas accepter.

ALPHONSE. Assurément : voilà un excellent ton et de très-beaux usages ; ils *sont*, dans ce pays-là, mille fois plus *aimables* qu'en France ; vous y faites

bien cent visites sans attraper seulement une gimblette, et si l'on vous offre la moindre chose, il est du savoir vivre de refuser d'abord, de n'avoir besoin de rien. Oh! si je n'aimais pas tant le vieux Château, je voudrais vivre à Boston.

M.me DE JONCHÈRE. Pour moi, qui ai la bonne habitude de ne rien manger entre mes repas et qui bois fort peu de vin, cet usage que tu trouves admirable me paraissais fort à charge. J'ai plus d'une fois pensé m'étouffer avec ces gros biscuits; je m'arrangeais mieux des friandises de l'après-dînée qui me tenaient lieu d'un souper.

Il y a deux choses très-remarquables à Boston, ce sont deux ponts bâtis sur la rivière de Saint-Charles qui est prodigieusement large à son embouchure. Le moins considérable a quinze cents *pieds de longueur* et joint Boston à la

petite ville de Charlestown; l'autre a près d'une demi-lieue de longueur et conduit à Cambridge, autre petite ville où est située une université, la première qui ait été fondée dans l'Amérique septentrionale.

Alphonse. Un pont d'une demi-lieue ! mais c'est incroyable.

M.me de Jonchère. Ce qu'ils ont de plus curieux encore l'un et l'autre, c'est qu'ils s'ouvrent dans le milieu pour donner passage aux vaisseaux qui remontent la rivière.

Caroline. Mais comment cela est-il possible ?

M.me de Jonchère. Ces ponts sont bâtis en bois; par le moyen d'une espèce de charnière qui joue de gauche à droite, les deux parties du pont se séparent, tournent et se rangent de côté, et lorsque le navire est passé les deux portions du pont se rapprochent

et se rejoignent. Quand je dis les deux parties du pont, cela ne signifie pas précisément celle qui tient à Boston et celle qui tient à Cambridge, mais seulement le deux parties qui remplissent ordinairement l'intervalle de deux piles, entre lesquelles passent les vaisseaux.

Cependant, mes enfans, Boston n'était pas le but de notre voyage; et après y avoir passé quelques mois, nous nous occupâmes des moyens de parvenir en Europe. On nous assura que ces moyens se trouveraient plus facilement à New-York qu'à Boston, et nous résolûmes de nous rendre dans cette ville. Elle est située au sud de la Nouvelle-Angleterre et est la capitale d'une province du même nom. C'est une ville très-peuplée, très-commerçante et dont les relations avec l'Europe sont plus fréquentes que celles des contrées du nord. Nous avions trois routes à choisir pour nous

y rendre ; par mer, en prolongeant la côte, ce qui était assurément la manière la moins agréable ; par les voitures publiques, qui sont à la vérité plus commodes et plus élégantes que les nôtres ; enfin, en descendant la belle rivière d'Hudson, ce qui offrait tous les agrémens, tous les avantages réunis. Pour gagner la rivière nous avions à traverser tout le Massachuset jusqu'à la ville d'Albany, où nous nous serions embarqués. Nous aurions ainsi voyagé dans l'intérieur des terres, nous aurions vu ces grandes forêts, ces grands tableaux pittoresques dont les bords du fleuve sont ornés. Que de jouissances je me promettais d'un pareil voyage ! que de détails curieux j'aurais à vous faire si je l'avais accompli !... Mais il ne devait en rester dans ma mémoire que d'inutiles regrets. Au moment où nous *allions* partir, nous apprîmes que la

fièvre jaune venait de se déclarer à New-York.

Alphonse. Qu'est-ce donc que la fièvre jaune ?

M.me de Jonchère. Une maladie épidémique qui se renouvelle presque tous les ans, à la fin de l'été, dans les ports de mer des Etats-Unis et qui y fait d'affreux ravages. A cette époque, tous ceux qui en ont la possibilité se retirent à la campagne, où la contagion ne parvient jamais ; ce qui fait présumer qu'elle est produite par les vases qui s'amoncèlent sur le rivage, qui fermentent pendant les chaleurs de l'été et répandent dans l'air des exhalaisons funestes. Mais beaucoup de négocians, d'artisans, de gens d'affaires, sont obligés de rester à la ville, et il périssait à New-York jusqu'à quarante personnes dans un jour. Le nom de fièvre jaune *est donné* à cette terrible maladie, par-

ce qu'après la mort tout le corps devient de cette couleur.

CAROLINE. Ah! mon Dieu, ma tante, vous avez bien fait de renoncer à votre voyage, si intéressant qu'il pût être.

M.me DE JONCHÈRE. Il y aurait eu de l'absurdité à persister dans un pareil projet, mais il n'est pas sans exemple que les côtes du Massachuset elles-mêmes soient atteintes de la fièvre jaune; et, dans ce cas, nous nous serions retirés à la campagne. Cependant la fraîcheur du climat en préserve ordinairement cette province, elle n'y parvint pas cette année. Il fallut donc, en renonçant au charmant voyage d'Albany, s'occuper des moyens de partir de Boston même pour l'Europe. Tous les passagers français se réunirent; nous frétâmes un petit navire sous pavillon parlementaire (car à cette époque il y avait *une espèce de* rupture entre la France

et les Etats-Unis), et nous nous embarquâmes à la fin d'octobre.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que veut dire parlementaire ?

M.me DE JONQUIÈRE. On appelle ainsi les navires envoyés chez l'ennemi pour faire quelque proposition ou pour transporter des prisonniers. Afin de se faire reconnaître ils arborent à la fois le pavillon des deux nations, et il n'est permis de leur faire aucun mal.

La saison était très-défavorable pour franchir le banc de Terre-Neuve, que nous devions passer pour arriver sur les côtes de France, et elle était faite pour produire un parfait contraste entre les impressions que nous avions ressenties à notre arrivée à Boston et celles que nous éprouvions à notre départ. Nous repassâmes à travers ces petites îles qui n'avaient plus leur parure printanière, et ressemblaient alors à des monceaux

de sable stérile. La ville reculait peu à peu, et son aspect perdait à chaque instant quelque chose de sa beauté. Le mal de mer qui nous gagnait insensiblement ajoutait encore à ces apparences mélancoliques; et à peine fûmes-nous au-delà du cap Anne que le vaisseau, roulant avec la dernière violence, nous obligea de nous renfermer dans nos chambres. Elles n'avaient point de sabords, et quand elles en auraient eu ils nous auraient été fort inutiles. Le roulis du vaisseau et l'agitation de la mer furent tels durant toute cette traversée, qu'on fut obligé de tenir presque toujours les écoutilles du pont fermées, parce que les vagues en bondissant l'inondaient à chaque minute. L'entrepont était si bas qu'on ne pouvait s'y tenir debout, et le défaut d'air y devint si grand que les lampes n'y pouvaient rester allumées. *Jugez* de ce que nos poumons avaient à

souffrir : car il est reconnu, par des principes physiques que je vous expliquerai une autre fois, qu'un individu ne peut long-tems vivre dans un endroit où une lampe ou une bougie ne peuvent se consumer. Durant trente jours que je suis restée dans cette prison funeste, il m'a été impossible de dormir pendant la nuit, par la difficulté de respirer. Au point du jour je faisais brûler dans ma chambre, sur un fer rouge, une grande quantité de sucre; je m'enfermais au milieu de cette fumée épaisse, mais bienfaisante, et le sommeil venait clore mes paupières jusqu'à ce qu'elle se fût entièrement évaporée par les fentes de la cloison.

Alphonse. Oh! ma pauvre maman!

M.me de Joncière. Il n'y avait encore que huit jours que nous étions en butte à ces souffrances lorsqu'un de nos passagers, ancien marin, fit observer au

capitaine américain que le grand mât était fêlé; il l'exhorta à prendre des précautions à cet égard, mais il n'en tint aucun compte jusqu'au lendemain. La mer devenant alors plus orageuse, le roulis du navire occasionnait au mât des secousses terribles. Le mât de perroquet était calé; mais il voulut faire dégréer le mât de hune au lieu de le faire couper. . . . .

AGLAONICE. Ah! mon Dieu, maman, qu'est-ce que tout cela veut dire?

M.me DE JONCHÈRE. Les mâts ne sont pas d'une seule pièce dans toute leur hauteur : ils sont composés de trois morceaux de bois mis au bout l'un de l'autre. Le premier, ou grand mât, est enfoncé dans le vaisseau; le second s'appelle mât de hune, et le troisième mât de perroquet. Dans les mauvais tems ce dernier mât est toujours calé, *c'est-à-dire* qu'on le fait glisser le long

du mât de hune, et le capitaine voulait les faire dégréer tous deux, c'est-à-dire défaire les cordages qui les retenaient au grand mât, parce qu'il n'avait plus la force de les soutenir. Mais à peine eut-on enlevé quelques-uns de ces cordages que l'effort du vent brisa tous les mâts avec fracas; et ces débris, restant suspendus à quelques agrès, faisaient craindre à chaque roulis qu'ils n'entraînassent le navire par leur poids.

Caroline. Oh! ma pauvre tante, que faisiez-vous pendant ce tems-là?

M.me de Jonchère. Tous les passagers étaient rassemblés dans la grande chambre; les pauvres mères serraient leurs enfans dans leurs bras et tenaient leurs lèvres attachées sur eux, comme si elles eussent craint de les priver d'un dernier baiser. Les saccades effroyables du navire, le fracas qui se faisait sur nos têtes, le bruit des vents et des flots

justifiaient notre terreur. Enfin on réussit à dégager le mât, et l'on vint nous annoncer notre délivrance. Mais nous commencions à peine à rouvrir nos cœurs à la sécurité, lorsqu'un bouleversement subit troubla le silence qui régnait depuis quelques momens sur le pont. Un matelot, en achevant son ouvrage, venait d'être emporté par les vagues; on se hâtait de manœuvrer de manière à lui donner du secours; mais le vent soufflait de l'arrière, en sorte qu'il nous poussait avec violence; et avant qu'il eût été possible de changer la direction du navire, les vagues l'avaient probablement englouti, car il fut impossible de le découvrir.

Caroline. Oh! mon Dieu, ce malheureux!

M.me de Jonchère. Quelle position effroyable pour cet infortuné, qui nageait, dit-on, à merveille, et qui, sou-

tenu sur les eaux, voyait fuir devant lui le navire son unique espérance... Cette image fait frémir jusqu'au fond du cœur; et dans cet instant, où notre sensibilité était déjà si fort émue, nous pleurâmes cet homme que nous avions à peine entrevu, et nous passâmes deux jours sans pouvoir manger.

Alphonse. Eh bien! tenez, j'en aurais fait autant.

M.me de Joncheré. Ce fut à travers tant d'orages que nous fûmes portés sur les côtes de l'Espagne, et nous les découvrîmes le dix-huitième jour du voyage. Les vents, qui jusqu'alors, malgré leur furie, avaient favorisé notre marche, nous devinrent dans ce moment très-contraires. Il s'agissait de doubler le cap Ortegal, et nous redoutions, en nous voyant poussés si près du rivage, de rencontrer quelque corsaire anglais ou *barbaresque* qui ne respectât pas notre

pavillon parlementaire. Nous aperçûmes en effet un petit bâtiment qui disparut ensuite à nos yeux à la faveur des ombres de la terre, et qui, vers le soir, se retrouva tout près de nous. Il manœuvra de manière à nous aborder. A son approche toutes les narrations des pirates algériens, marocains, tunisiens, nous revinrent à la pensée; toutes les jeunes femmes se croyaient déjà vendues aux rois maures qui voulaient les forcer à partager leur grandeur après avoir réduit leurs premiers maris à l'esclavage. Nous nous figurions ces forbans armés de pied en cap, coiffés d'un énorme turban, portant d'horribles moustaches, et surtout un air rébarbatif qui, sur notre seul récit, faisait déjà crier les petits enfans. Enfin deux des corsaires sautèrent sur notre bord et descendirent dans la grande chambre où nous les attendions en

tremblent. Ils nous firent voir des physionomies douces, adolescentes. C'étaient des aventuriers de Guernesey, parlant français à merveille et qui ne demandèrent autre chose que de boire à la santé des passagères. Ils nous quittèrent le soir même et le lendemain, au point du jour, nous nous trouvâmes entre plusieurs frégates espagnoles qui naviguaient vers la Corogne, port de mer d'Espagne dont nous n'étions pas fort éloignés. Les vents s'établissant absolument contre nous et la triste situation de la mâture ne nous permettant pas de résister à leurs efforts, le capitaine nous proposa de relâcher à la Corogne. Il fallut bien y consentir.

En prolongeant les côtes de la Galice nous vîmes des montagnes très-élevées, entrecoupées de vallées profondes dont la verdure et la fraîcheur nous causèrent une admiration d'autant plus vive,

que Boston, lorsque nous l'avions quitté, offrait déjà toutes les rigueurs de l'hiver. Nous passâmes devant l'entrée du Férol, autre grand port d'Espagne, si bien masqué par les pointes qui le resserrent que, si on ne nous l'avait pas dit, nous n'aurions jamais soupçonné qu'il y eût là ni ville ni port. Nous entrâmes enfin à la Corogne. Le port est immense; la ville s'étend en demi-cercle, elle est surmontée d'une tour octogone et pavée en pierres de taille comme toutes les grandes villes d'Espagne, à ce que l'on m'a dit. Je ne puis en juger que par celle-ci et celle de Burgos; mais de l'intérieur du port elle ne nous parut pas, à beaucoup près, aussi agréable que Boston. Les maisons bâties en pierres noircies par le tems, et couvertes en tuiles creuses, présentaient un aspect bien triste en comparaison de ces *jolis édifices* lilas et blanc, de ces co-

lonnades légères dont je vous ai fait la description.

Nous fîmes commander un grand dîner à la meilleure auberge de la Corogne, pour nous dédommager de l'espèce d'abstinence que nous avions faite à bord; car la difficulté de manger à travers les plats, les assiettes, les verres qui culbutaient de toutes parts dans les secousses du vaisseau, et le malaise que ces mêmes secousses et le défaut d'air nous occasionnaient, nous avaient fait vivre à peu près comme des anachorètes. Mais au moment de descendre à la ville, plusieurs personnes se trouvèrent mal et furent obligées de rester à bord. L'oppression dont nous avions souffert, la révolution qu'un air plus pur produisait, à notre insu, dans nos organes, en étaient probablement la cause. Cependant nous n'avions pas encore l'idée *que cette révolution* dût être générale;

nous descendîmes au nombre de quinze et nous allâmes chercher ce festin, auquel nous ne fîmes pas beaucoup d'honneur, non seulement parce qu'il était composé de quelques mets ou mal accommodés ou qui nous étaient étrangers, mais parce qu'insensiblement le mal faisait en nous des progrès, et chaque convive sortit successivement de table pour aller se mettre au lit. Il n'y eut que trois personnes qui furent épargnées, en comptant même tous nos domestiques. Votre père fut heureusement de ce petit nombre, ainsi que mon valet de chambre, jeune noir de vingt ans, nommé Atys; celui de M. de Jonchère était resté à bord, atteint l'un des premiers de la maladie contagieuse.

ALPHONSE. Oh ! maman, pardonnez si je vous interromps, mais c'est pour une question bien importante. Quels étaient donc, s'il vous plaît, ces mets que vous *ne connaissiez* pas ?

M.me de Jonchère. C'était, entre autre la *ollia podrida*, composée d'une réunion de choux, de racines, de saucisses et de boudins gros comme le bras. dans la simple *ollia* il n'y a ni boudin ni saucisses, mais une pièce de viande bouillie que les cuisiniers ont en général la sincérité d'appeler de la *vaccha*.

Caroline. Ma tante, vous fûtes donc du nombre des malades?

M.me de Jonchère. Oui, mon enfant, aussi bien que mon amie; nos poitrines étaient sérieusement affectées. Cependant au bout de quinze jours nous nous trouvâmes en convalescence. Nous pûmes nous occuper alors de notre départ pour la France. Il n'était plus question que de savoir par quel moyen nous pourrions y parvenir. Depuis notre arrivée à Boston la famille de mon amie et la mienne n'en composaient plus qu'une; *nous avions juré* de ne nous séparer que

le plus tard qu'il nous serait possible, nous voulions servir l'une à l'autre d'escorte et de consolation jusqu'en France.

Depuis que notre navire était à la Corogne on travaillait à réparer sa mâture, mais cela pouvait être encore bien long, et puis il semblait à mon amie et à moi que nous commencions à peine à respirer librement, que si nous rentrions dans cet esquif il deviendrait notre tombeau ; enfin j'avais besoin de me dédommager du voyage d'Albany. J'étais plus riche alors, je pouvais faire quelques sacrifices à ma santé, à ma tranquillité, à mes plaisirs ; j'insistai avec tant d'éloquence que le voyage par terre fut résolu.

Caroline. Ah ! voilà ce que j'attendais avec impatience.

M.me de Jonchère. Le reste des passagers préféra le trajet par mer. Nous *partîmes* enfin, mon amie, sa famille et

la mienne, au nombre de quinze personnes.

ALPHONSE. Quinze personnes!

M.me DE JONCHÈRE. Oui, en comptant les enfans et les domestiques. Nous avions de plus sept cochers pour trois berlines attelées chacune de six mules, et pour une caromate, espèce de tombereau couvert qui portait notre bagage.

THÉOPHILE. Maman, pourquoi donc des mules au lieu de chevaux?

M.me DE JONCHÈRE. Parce qu'en Espagne il n'est permis qu'aux grands seigneurs d'avoir des chevaux à leurs voitures. Au reste les mules, bien caparaçonnées avec des plumets, des houpes, des clochettes, forment un attelage qui n'est pas désagréable. Mais ces clochettes, au nombre de quinze au moins par mulet, font un bruit si aigre, si continuel, si discordant, que j'en avais la tête bien fatiguée. Nous partîmes donc,

emportant des lits de plumes et des provisions pour subvenir au dénuement des hôtelleries, dont on nous avait fait la plus triste peinture; nous reconnûmes qu'elle n'avait rien du tout d'exagéré. De la Corogne nous allâmes coucher à Betanços, où la défiance qu'on nous avait inspirée de la moralité des aubergistes fut encore renforcée de la mauvaise physionomie des gens qui habitaient celle de Betanços et le délabrement des serrures. Nous prîmes dès-lors la résolution de passer toutes les nuits rassemblés dans la même chambre, ce qui s'exécuta en mettant des matelas à terre, et de tenir toujours en bon état une provision d'épées et de pistolets, dont nos maris s'armaient jusqu'aux dents.

Me voilà partie, mes amis, comme vous voyez, mais je n'irai pas plus loin *pour* aujourd'hui; nous parviendrons

avec le tems, et après quelques traverses, au lieu de notre destination.

ALPHONSE. Quelques traverses ! ah ! maman, racontez-les donc, je vous prie.

M.me DE JONCHÈRE. Non, il est tard; je vous l'ai dit, ce sera pour une autre fois.

CHAPITRE III.

Lucius Tarquin agrandit et embellit la ville de Rome. Il environna de portiques le forum ou place publique où se tenaient les comices, c'est-à-dire les assemblées du peuple. C'étaient les comices qui établissaient les impôts, rejetaient ou approuvaient les décrets, décidaient de la guerre ou de la paix, et nommaient les magistrats et les rois. Lucius Tarquin, surnommé Tarquin l'Ancien, fit construire aussi des égoûts ou conduits souterrains, de seize pieds de large, qui portaient dans le Tibre toutes les immondices de la ville, et fit bâtir plusieurs temples sur le mont Tarpéïen. Comme on creusait la terre pour établir les fondations, on y trouva une *tête d'homme*, en latin nommée *caput*.

Les augures déclarèrent que c'était un présage assuré de la grande puissance des Romains, et ce mont fut depuis ce tems appelé le Capitole.

Lucius donna sa fille en mariage à un jeune homme nommé Servius Tullius, qui était né dans sa maison, d'une dame qui avait été faite prisonnière. Les fils d'Ancus Martius qui avaient aspiré à succéder à leur père, virent avec peine qu'on pourrait bien, après la mort de Lucius Tarquin, élire Servius de préférence à eux, parce qu'il se faisait estimer et aimer dans les emplois que lui confiait son beau-père. Pour se venger, ils gagnèrent un paysan qui, sous prétexte de demander justice, s'approcha du roi et le poignarda. Tanaquil, sa femme, le fit porter dans son lit, publia qu'il n'était pas mort, et pendant plusieurs jours envoya son gendre tenir sa *place au sénat*. Lorsqu'il crut son auto-

rité affermie, il avoua le mont de. ....
et fut en effet élu à sa place.

Servius remporta de grandes victoires et fit une nouvelle distribution du peuple, dans laquelle il comprit les Albains et les affranchis, c'est-à-dire les esclaves qui avaient obtenu leur liberté. Tarquin, son gendre, petit-fils de Lucius Tarquin, par sa mère, aspirant à la couronne, assembla un jour le sénat et entreprit de prouver dans une harangue qu'il en était plus digne que le fils d'une esclave. Servius, instruit de sa hardiesse, accourut au sénat et voulut se placer sur son trône, mais Tarquin l'arrêta, le précipita du haut des degrés, et comme on l'emporta tout froissé de sa chûte, Tarquin envoya des émissaires qui l'assassinèrent et jetèrent son corps dans la rue. Tullie, sa fille, d'accord avec son mari, et instruite de ce qui *se passait* alors, monta sur son char et

traversa cette même rue pour se rendre au sénat, où elle fut la première à saluer Tarquin comme roi de Rome. Le sénat et le peuple, épouvantés de la férocité de ces deux monstres, n'osèrent s'opposer à leur ambition; mais la rue où Tullie avait passé sur le corps de son père, s'appela depuis lors la rue Scélérate, et Tarquin fut surnommé le Superbe, c'est-à-dire le tyran ou l'orgueilleux.

Son règne répondit à des commencement si affreux; il supposait des conspirations contre sa personne pour condamner à mort tous ceux qui lui étaient suspects, et il s'emparait de leurs biens qu'il partageait avec ses partisans. Enfin, après vingt-quatre ans de souffrances, les Romains étaient déjà bien las de sa tyrannie, lorsque Lucrèce, dame très-vertueuse et très-estimée, reçut un outrage de Sextus, fils de Tarquin, dont

son mari était parent. Elle en demanda vengeance à ses amis, et se perça le cœur d'un poignard, ne voulant pas survivre à cet affront. Parmi les spectateurs se trouvait Junius, cousin des Tarquins par sa mère Tarquinie, fille de Lucius Tarquin, et on l'avait surnommé Brutus, c'est-à-dire brute ou bête, parce qu'il feignit d'être imbécille pour ne pas donner d'ombrage au tyran ; il retira ce poignard tout sanglant, jura de chasser Tarquin, et le fit jurer aux autres assistans. On se répandit dans la ville, on fit soulever le peuple. Tarquin qui faisait la guerre aux Volsques accourut à cette nouvelle, mais on lui ferma les portes; on proscrivit la royauté et on prononça peine de mort contre quiconque tenterait de la rétablir *. On

510

* République Romaine, 508 ans av. J.-C., 244 ans de Rome.

rendit au peuple et au sénat les privi-léges dont Tarquin les avait dépouillés: on élut deux Magistrats nommés consuls pour commander les armées et rendre la justice comme faisaient les premiers rois, mais on devait changer de consuls tous les ans. Les premiers qui furent nommés par le peuple furent Junius Brutus et Collatin mari de Lucrèce, tous deux auteurs de la révolution. Elle eut lieu deux ans après l'expulsion d'Hippias de la ville d'Athènes, et dans le tems où Darius fils d'Hystaspe régnait encore en Asie.

Il faut observer que la république romaine ne fut point démocratique comme celle de la Grèce, mais tous les emplois distingués appartenant d'abord exclusivement aux praticiens, ce fut une république aristocratique, et ce fut de la rivalité produite entre les deux classes que naquirent tous les troubles, les guerres *civiles, et enfin* la ruine de cet empire.

Si vous voulez, mes enfans, dit M.me de Jonchère, je vais vous parler aujourd'hui des Arabes. Plusieurs califes s'étaient succédés depuis Iésid, fils de Moavias. Un autre Iésid, troisième du nom, s'était emparé du trône sur Valid second, son cousin, auquel il avait fait ôter la vie. Quelques sujets de cet infortuné aspirèrent à le venger, et mirent à leur tête Mervan, descendant d'un précédent calife, qui avait plus de droit de succéder à Valid que son assassin. Mervan était connu par ses grandes qualités et ses exploits qui lui avaient fait donner le surnom pompeux de l'âne de l'Orient.

Alphonse. Ah ! maman, quelle plaisanterie !

M.me de Jonchère. Je ne plaisante pas *du tout.* Vous saurez qu'en Arabie dans

la province de Mascate, on élève une grande quantité d'ânes d'une espèce un peu différente de la nôtre. Leur taille est plus haute et leur couleur en général plus foncée. Ils sont actifs, robustes, infatigables : on les vend très-cher, et on les transporte souvent dans des régions fort éloignées. Il s'en est vendu jusqu'à dix-sept cents francs de notre monnaie. Le titre d'âne dans cette contrée n'est donc jamais pris en mauvaise part.

ALPHONSE. Je ne l'aurais pas imaginé, mais, Théophile, si ce mot m'échappe jamais à ton sujet, persuade-toi d'avance que j'aurai voulu faire ton éloge en style oriental.

THÉOPHILE. Oh ! nous sommes en Europe, dans le vieux Château, ainsi point d'épithètes.

M.me DE JONCHÈRE. Iésid III, inquiet des succès que Mervan pouvait obtenir, *se hâta de* faire un arrangement avec

lui, il lui donna le gouvernement de la Mésopotamie avec une autorité presque royale. Iésid mourut et son frère Ibrahim lui succéda, mais alors Mervan déclara que c'était à Iésid seul qu'il avait entendu céder ses droits. Il marcha vers Damas, se faisant reconnaître pour calife partout sur sa route, et sa réputation lui attirant de nombreux suffrages, il fut rarement dans le cas d'employer les armes. La capitale elle-même lui ouvrit ses portes et lui livra Ibrahim que Mervan fit publiquement déposer, mais auquel il laissa la vie.

Mervan trouva un concurrent plus redoutable dans la personne de Soliman, descendant d'un autre calife. Il le battit, le fit même prisonnier, mais il employa vainement les promesses les plus séduisantes pour l'engager à reconnaître son pouvoir. Soliman s'évada, et concevant *bien qu'*après une défaite aussi complète

il était hors d'état de soutenir ses prétentions, il résolut de se venger du moins de son ennemi en les sacrifiant à un autre qu'à lui, à une famille puissante qui plus d'une fois déjà s'était fait redouter des califes. Cette famille descendait d'Abbas, cousin germain de Mahomet, et la vénération des musulmans pour Abbas avait été si grande que les premiers successeurs du prophète, Abubekre et Omar lui-même, quand ils le rencontraient, s'arrêtaient pour le saluer. L'élévation des Ommiades sur le trône avait passé pour une usurpation aux yeux des Abbassides, parce qu'ils étaient plus proches parens qu'eux du prophète. Ils avaient essayé déjà de faire valoir leurs droits, et il en avait coûté successivement la vie à plusieurs d'entre eux. A cette époque, les richesses et la considération de cette famille s'étaient encore augmentées; Ibrahim, leur chef,

jouissait dans le Korassan d'une autorité presque souveraine. Soliman fut le trouver, l'engagea à prendre le titre de calife, et lui promit l'assistance de tous ses partisans. Les Alides eux-mêmes, par animosité contre la race des Ommiades, se réunirent aux Abbasides, et Ibrahim fut publiquement proclamé. Malheureusement pour lui, plus empressé de jouir de sa grandeur que soigneux de l'affermir, au lieu de lever des troupes, de marcher contre Mervan, il imagina d'entreprendre pompeusement le pèlerinage de la Mecque. Mervan envoya des troupes l'attendre sur son passage; son cortége, quoique nombreux, n'était pas de nature à résister à une armée, il prit la fuite, et l'Abbasside fut fait prisonnier.

Ibrahim ayant été conduit à Damas, sentit bien que ses jours n'étaient pas *en sûreté*; il voulut assurer l'élévation

de sa famille, et relever le courage de son parti en lui donnant un chef moins malheureux; en conséquence, il mit tous ses soins à faire parvenir à son frère Aboul Abbas, une lettre dans laquelle il abdiquait en sa faveur, et de cette manière Mervan ne se trouva plus tenir en son pouvoir qu'un prisonnier ordinaire. De dépit il le fit mettre à mort et se chargea d'un crime inutile. Aboul Abbas fut couronné à Coufah et Mervan se mit dans l'impossibilité d'y mettre obstacle, car un autre compétiteur, nommé Zulcimin, venait de s'élever en Perse où il prêchait une nouvelle doctrine. Il déclarait que l'homme étant né libre de sa nature on devait abolir partout l'esclavage, et que les esclaves avaient le droit d'égorger leurs maîtres quand ils refusaient de les affranchir. L'esclavage est bien assurément un *attentat envers l'humanité*, mais l'état

actuel de la société ne permettait pas de l'abolir d'une manière aussi brusque, aussi violente, et les meurtres que cette proclamation occasionna étaient plus affreux encore que l'esclavage. Une multitude d'esclaves passa sous les étendards de Zulcimin. Mervan envoya contre lui cent mille hommes qui furent défaits à trois reprises différentes. Il résolut de marcher lui-même, et il espérait que sa présence ranimerait le courage de ses soldats; il se trompait, ils furent mis en déroute, Mervan fut réduit à fuir, et Zulcimin, s'il avait voulu le poursuivre se serait peut-être emparé de sa personne et des débris de son armée; mais instruit qu'Abdallah, oncle d'Aboul Abbas, venait d'arriver dans la Mésopotamie, il ne se souciait point d'entrer en concurrence avec lui, et pensa que la querelle des deux califes, *au contraire*, assurerait sa tranquillité.

Il se retira donc en Perse, où Mervan en effet ne songea plus à troubler sa domination. Abdallah commettait dans la Mésopotamie de si terribles ravages que Mervan tourna toute son attention de ce côté. Les troupes d'Aboul Abbas étaient divisées en deux corps, l'un commandé par son oncle, l'autre par Abou-Moslem. Mervan marcha contre ce dernier. Les deux armées étaient en présence, il monta presque seul sur une hauteur pour observer la situation des ennemis. En descendant de cheval, son sabre sortit du fourreau, fit en tombant un bruit dont l'animal fut épouvanté; il partit au galop et revint au milieu des soldats de Mervan, qui, le voyant arriver ainsi tout effarouché, supposèrent que leur maître avait été tué dans une embuscade, et ils commencèrent à se disperser. Le calife accourut et chercha à les rallier par ses cris,

mais saisis d'une terreur panique, ils le prirent pour un fantôme, et Mervan lui-même ne vit plus d'autre ressource que de fuir précipitamment vers Damas. La fortune lui réservait là un nouveau coup. Les habitans, le voyant revenir en fugitif, calculèrent qu'ils ne pourraient résister aux armées réunies d'Abou Moslem et d'Abdallah qui viendraient indubitablement fondre sur eux; ils fermèrent donc leurs portes à leur malheureux souverain : seulement, par pitié, ils lui rendirent ses trésors, et suivi d'un petit nombre d'amis fidèles, il s'éloigna sans laisser échapper un reproche ni un murmure. Il passa en Egypte où il reçut un accueil capable de le consoler; mais Abdallah envoya son frère Saleh l'y poursuivre. Mervan vint lui présenter la bataille. Il fondait une grande espérance dans l'inexpérience de Saleh et le zèle des Egyptiens, mais ni leur

dévouement, ni la bravoure du calife ne purent l'emporter sur son mauvais destin. Il fut vaincu et se réfugia dans une petite ville dont les remparts furent renversés. Il se retrancha dans la mosquée et s'y défendit encore pendant six jours, n'ayant avec lui que deux cents hommes; enfin un coup de lance qui lui perça le cœur termina sa carrière à l'âge de soixante-dix ans, et 752 ans après la naissance de J. C.

Alphonse. Ah! que je suis touché de ses malheurs! Tant de courage et de résignation!

Mme. de Jonchère. Pour dissiper cette juste tristesse par un trait plus comique qu'intéressant, je te dirai qu'il avait un goût particulier pour les rognons et qu'il en avait mangé plus de dix mille dans sa vie.

Alphonse. Ah! je lui en sais bien *bon gré!*

CAROLINE. Oui, cela est admirable, assurément.

M.me DE JONCHÈRE. Tu admireras plus volontiers sa devise. Chaque calife en adoptait une qu'il faisait graver autour de son sceau. Celle de Mervan était : « Tu règnes, mais souviens-toi de la mort. » Ce rapprochement des grandeurs humaines et du néant annonçait qu'il n'était pas ébloui, énivré de son pouvoir. Il laissa deux fils, dont l'aîné fut tué en Ethiopie, et l'autre, fait prisonnier, fut confiné dans un cachot.

Abdallah voyant son neveu sans rival pour le moment, songea aux moyens d'empêcher qu'il ne s'en élevât dans la suite. Il fit publier une amnistie pour tous les Ommiades qui viendraient prêter serment à Aboul Abbas entre ses mains. Consternés par la chûte de Mervan, et désirant au moins assurer l'existence et le repos de leurs femmes et de

leurs enfans, les Ommiades se déterminèrent à se soumettre et se rendirent de toutes parts auprès d'Abdallah. Celui-ci désigna un jour pour la prestation du serment. Les Ommiades furent introduits dans une enceinte formée par les soldats d'Abdallah. A un certain signal les soldats tombèrent sur eux et les massacrèrent. Le perfide, non content de cette exécution, fit ranger leurs corps l'un auprès de l'autre, les fit couvrir de planches et de tapis, et, sur cet horrible parquet, donna un splendide festin aux officiers de son armée. Leurs chants et leurs cris féroces étaient interrompus par les derniers soupirs de quelques-uns de ces infortunés qui, n'ayant pas succombé sous les coups des soldats, expiraient alors sous le faix des convives.

Caroline. Ah! ma tante, tant de *cruautés n'est* pas possible.

M.me de Jonchère. Il est difficile de croire que tous ceux qui étaient du repas eussent une âme aussi atroce que leur chef; la crainte qu'il leur inspirait étouffait sans doute en eux l'horreur qu'ils ne pouvaient manquer d'éprouver.

Alphonse. Oh! la crainte n'aurait pas étouffé la mienne.

Caroline. Moi, je serais morte en mettant le pied sur ce parquet.

Théophile. Je frissonne seulement d'y penser.

M.me de Jonchère. Aboul Abbas ne jouit pas long-tems du fruit des crimes de son oncle; il mourut deux ans après, et laissa le trône à son frère Abou Giafar, surnommé depuis Almanzor, c'est-à-dire le victorieux, lorsqu'il eut triomphé de son oncle Abdallah; car il trouva un compétiteur dans ce même homme, qui avait déployé tant de zèle en *faveur de* son frère et qui s'attira bien

tôt un grand nombre de partisans. Heureusement pour Abou Giaffar il conserva parmi les siens Abou Moslem, autrefois collègue d'Abdallah. Il le mit à la tête de ses troupes, et Moslem, qui connaissait toute l'habileté d'Abdallah, évita soigneusement la bataille, se contenta de le harceler et de lui enlever tous ses convois. Abdallah manqua bientôt de vivres et d'argent. Ses troupes commencèrent à déserter, et quand Abou Moslem le vit ainsi affaibli, il vint tomber inopinément sur son camp et tailla ses soldats en pièces. Abdallah ne réussit à s'échapper qu'à la faveur d'un déguisement sous lequel il gagna Bassora, dont son frère était gouverneur. Mais sa défaite ne suffisait pas à Almanzor; tant qu'il existait il pensait avoir tout à craindre de son ambition, de ses talens et de son influence. Pour *mettre fin* à son inquiétude, il employa

des moyens dignes d'Abdallah lui-même. Il accorda une amnistie générale à ses partisans et envoya conjurer son oncle de venir se réconcilier avec lui. Les amis d'Abdallah, touchés de tant d'indulgence, exhortèrent ce prince à profiter de l'affection du calife pour reprendre à la cour le rang qu'il occupait sous son prédécesseur. Abdallah, moins confiant, hésita long-tems à sortir de sa retraite ; mais vaincu par leurs instances et par celles d'Almanzor, il crut que celui-ci regrettait son appui, et il se rendit à Haschemia où il faisait sa résidence. Il y fut reçu avec les plus grands honneurs. Almanzor le logea dans son propre palais, mais il avait fait scier en secret les poutres du plancher de cet appartement, en sorte qu'elles ne tenaient presque plus à rien. Abdallah ayant un jour rassemblé ses amis qui venaient le féliciter de sa ré-

conciliation avec le calife, le plancher trop faible s'écroula; ils furent presque tous écrasés ou mutilés dans leur chûte, et Abdallah périt d'un supplice presque semblable à celui qu'il avait fait souffrir aux Ommiades.

CAROLINE. Je n'estime pas son neveu plus que lui, mais je ne puis être touchée de son sort.

ALPHONSE. Oh! pour moi, je suis bien aise qu'il soit puni.

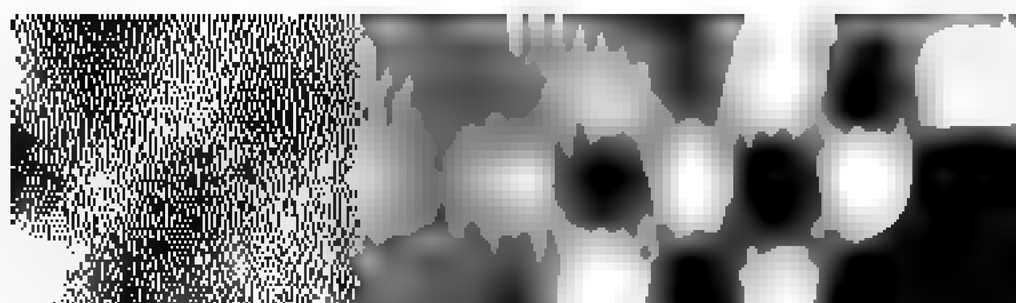
Mme DE JONCIÈRE. Abou Moslem, qui avait servi si utilement Almanzor, n'éprouva pas de sa part un traitement plus doux que son ennemi. Ses richesses, sa magnificence, qui surpassaient celles du calife lui-même, excitèrent la haine d'un prince envieux et avare. Moslem s'aperçut des sentimens qu'il lui inspirait et se retira loin de la cour. Le calife feignit de déplorer son éloignement, de vouloir lui rendre toute sa

confiance, et Moslem eut l'imprudence de revenir à Haschemia, où il fut poignardé par les ordres et sous les yeux mêmes de l'ingrat Almanzor.

Caroline. C'est toujours de plus en plus affreux !

M.me de Joncières. Et nous ne sommes pas au bout. S'il s'agissait de fictions, mes enfans, je ne mettrais pas sous vos yeux des détails aussi atroces; mais ils font malheureusement partie de l'histoire, et, quoiqu'ils soient révoltans, il est utile de ne pas les ignorer.

Quelques émeutes qui eurent lieu dans Haschemia ayant inspiré du dégoût au calife pour ses habitans, il résolut de fonder une autre ville sur les bords du Tigre. En visitant les ruines de Séleucie, capitale des successeurs d'Alexandre, il avait admiré la situation heureuse de cette ville et la beauté des campagnes qui l'environnaient. Un ermite, nommé



Dad, habitait sur l'autre rive, en face de ces imposans débris : ce fut là qu'Almanzor, en 763, jeta les fondemens de sa nouvelle résidence qu'il nomma Dar-Salem, c'est-à-dire ville de salut ou de paix ; mais le nom de Bagdad, c'est-à-dire jardin de Dad, prévalut après sa mort. Elle fut causée par l'apparition d'un météore ; il se persuada que ce phénomène était le présage de sa fin, et la terreur qu'il en conçut termina effectivement ses jours.

Mahadi succéda à son père Almanzor ; ce fut un prince d'une humeur douce, d'un esprit cultivé. Prévoyant avec peine qu'Hadi, son fils aîné, ne ferait pas le bonheur de ses peuples, il voulait de son vivant faire couronner Haroun ou Aaron son fils cadet, qui s'était déjà rendu célèbre par son grand caractère et ses exploits contre les empereurs de Constantinople qu'il avait assujettis à un tribut

considérable. Haroun s'y refusa positivement : l'équité semblait exiger de lui qu'il ne régnât pas avant son frère. On doit admirer cette délicatesse, dans un tems où la succession au trône n'était encore réglée par aucune loi, et elle lui valut le surnom d'al Raschild, c'est-à-dire ami de la justice.

Hadi, monté sur le trône, ne se montra pas fort reconnaissant du scrupule qui en avait écarté son frère ; il se rappelait toujours avec dépit la préférence qu'il avait obtenue dans l'opinion de Mahadi, et probablement dans celle de tous ses sujets. Il résolut de faire assassiner Haroun, et confia son projet à Jahia, leur ancien gouverneur, qui était alors son grand visir. Celui-ci n'épargna rien pour le détourner de ce crime, et Hadi en conclut qu'il lui préférait aussi son frère. Il manda l'un de ses courtisans, nommé Hartamat, et faisant valoir *à ses* yeux la confiance dont il l'hono-

roit, il lui ordonna d'aller poignarder Haroun et Jahia. Hartemet, pénétré d'horreur, dissimula et accepta cette commission dans la crainte qu'il n'en chargeât bien vite un autre ; mais il alla se jeter aux pieds d'Alkézaram, mère du calife et d'Haroun, et lui confia sa situation. Elle était affreuse, car il devait s'attendre à périr s'il n'obéissait pas. La princesse se livra au désespoir en voyant la perte inévitable d'un fils adoré, d'un vieillard vertueux, d'un sujet fidèle, mais la scène changea bientôt de face. Hadi, le lendemain matin, fut trouvé mort dans son lit. On n'a jamais bien connu l'auteur de cette mort, en supposant qu'elle n'ait pas été naturelle.

Haroun succéda donc à son frère en 786, au grand contentement de tout l'empire. Je n'ai pas besoin de vous dire que Jahia fut confirmé dans la place

de grand visir ; mais en raison de son grand âge il la transmit à Giaffar, son fils aîné, qui la céda peu après à Fadhel, son frère. Le goût de Giaffar pour les arts et pour la littérature, l'amitié du calife, avec lequel il avait passé son enfance et qui voulut qu'il fût de tous ses plaisirs, ne lui laissaient pas assez de tems à donner aux affaires. Vous savez déjà que son père était le chef des Barmécides. Ils descendaient d'un roi de Perse, nommé Cosroës ou Kosrou Nourchivan, c'est-à-dire l'accompli. Son petit-fils Isdegerde avait été dépossédé par les Arabes qui s'étaient emparés de la Perse, sous le règne du calife Omar, comme je vous l'ai déjà dit. Un des descendans d'Isdegerde, appelé Giaffar Barmeki, était venu, trente ou quarante ans avant la chûte des Ommiades, s'établir à la cour de Soliman qui régnait alors. Ses lumières lui avaient acquis la confian-

ce de Soliman qui l'avait comblé de bienfaits; ses enfants, surnommés à cause de lui les Barmécides, avaient continué à jouir d'une grande fortune et d'une grande considération, à travers toutes les révolutions auxquelles l'empire avait été en proie. Sous le règne de Mahadi elles avaient acquis encore un nouvel accroissement. Les Barmécides cependant touchaient à leur ruine, et elle a été pour Haroun une tâche ineffaçable.

Le calife avait une sœur nommée Abassah qu'il aimait si passionnément et d'une manière si déraisonnable qu'il ne pouvait supporter l'idée de se séparer d'elle en la mariant. Pour s'épargner toute inquiétude à cet égard il imagina de lui faire contracter un engagement qui la laissât tout entière à sa tendresse. Il ordonna donc à Giaffar d'épouser Abassah, et lui fit promettre qu'il ne *l'emmènerait* jamais dans sa maison,

qu'il ne la verrait point en particulier et ne chercherait point à s'en faire aimer; mais le calife aurait dû choisir un homme qui fût moins digne de lui plaire et qu'Abassah ne fût pas dans le cas de voir continuellement dans la société de son frère. Elle se livra sans résistance à son penchant pour son mari, qui nous est dépeint comme l'homme le plus aimable de son siècle. Sous le règne des Ommiades, les Sarrasins étaient réputés ignorans et farouches; mais depuis quelque tems le goût des sciences, des arts, de la poésie, commençait à se répandre, et à cette époque on n'eût pas fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie ni mutiler tant de chefs-d'œuvre. Enfin Giaffar, de son côté, ne put voir Abassah avec indifférence. Comme ils ne pouvaient se rencontrer qu'en présence du calife, ils s'écrivirent; et ces *épîtres*, quelquefois écrites en vers,

peignaient sans détour un sentiment aussi malheureux qu'il était légitime. Le calife surprit les lettres d'Abassah. Ne pouvant lui pardonner d'éprouver pour un autre une affection plus vive que pour lui-même, il la fit jeter, suivant les uns, au fond d'un puits, et, suivant les autres, la fit transporter dans un pays éloigné, où elle fut livrée à toutes les rigueurs de la misère, n'ayant qu'une peau de mouton pour se vêtir et que des aumônes pour subsister.

THÉOPHILE. Oh! le méchant frère!

CAROLINE. Ah! je la plains surtout d'avoir perdu son mari.

ALPHONSE. Si la jalousie avait perverti Hadi, il me semble qu'elle a bien produit le même effet sur Haroun.

M.me DE JONCHÈRE. Ce sentiment funeste conduit, comme vous le voyez aux plus affreux excès. Mais vous ne connaissez *pas* encore tous ceux aux-

quels le calife se livra. Non seulement il fit trancher la tête à Giaffar, à cet ami de sa jeunesse, pour le punir de ce qu'il appelait sa trahison, mais il fit arrêter et jeter en prison tous les autres Barmécides. Le vénérable Jahia supporta cette violence avec une dignité, une résignation qui poussèrent jusqu'à l'enthousiasme l'intérêt que cette famille inspirait. Les Barmécides avaient toujours fait un digne usage de leurs richesses et de leur crédit ; ils avaient été dans tous les tems l'appui des malheureux, des sciences et des arts, en sorte que toutes les classes de l'empire ressentirent leur disgrace. Cette disposition générale ne fit qu'ajouter à la fureur du calife : il fit traîner à la mort celui qui avait élevé son enfance, l'ami de son père, le ministre qui avait servi si long-tems ses états. Après son supplice on trouva dans son sein des ta-

blettes que l'on porta au calife, sur lesquelles étaient écrits ces mots : « L'accusé passe le premier, l'accusateur le suivra, et tous deux paraîtront alors devant un juge incorruptible. » A cette lecture la conscience d'Haroun fut émue malgré lui ; il fit mettre hors de prison Fadhel et le reste des Barmécides, mais il les exila loin de Bagdad et confisqua tous leurs biens ; il fit défendre sous peine de mort que leur nom fût prononcé dans aucune partie de l'empire, car ce nom ne l'était jamais sans être accompagné d'éloges qui devenaient pour Haroun autant de reproches sanglans. Il éprouva qu'on n'impose pas aisément silence à des cœurs reconnaissans. Le peuple continua de les regretter, de les bénir, les poëtes mêmes osèrent encore les célébrer, et l'un d'eux s'exprima dans ces termes métaphoriques : « *La* terre, dit-il, était l'épouse

des Barmécides ; elle est [illegible] leur veuve. »

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'est que métaphorique ?

M.me DE JOSSELIN. Une métaphore est une comparaison outrée. Ainsi quand on dit Hercule rugit comme un lion, c'est une comparaison ; quand on dit Hercule est un lion rugissant, il y a métaphore, puisqu'on exagère la ressemblance jusqu'à dire qu'Hercule est le lion lui-même. Ceci appartient à la rhétorique, c'est-à-dire à la science de bien raisonner et de bien parler, dont je vous donnerai plus tard les notions principales.

GASPARD. Ma tante, et les historiens ont eu la bassesse de citer Haroun comme un grand homme ?

M.me DE JOSSELIN. Ce n'est point par bassesse, mon enfant, puisqu'ils n'ont pas dissimulé ses crimes ; mais en l'en-

visageant sous les rapports politiques, ils ont dû le citer comme un homme de génie, comme un grand capitaine, comme un prince qui fit fleurir les arts, la littérature, et qui ne manqua d'humanité, ne cessa de mériter le surnom si glorieux de juste qu'à l'égard des infortunés Barmécides.

Haroun régna vingt-trois ans; il fit avant de mourir une disposition dont l'expérience a fait reconnaître le danger, il partagea ses états entre ses trois enfans. Ces partages ont toujours produit des guerres, des contestations, et le soin que prit Haroun d'exiger que les deux cadets fussent subordonnés à l'aîné, qu'il avait nommé calife, n'en préserva pas sa famille. Il fit encore une autre faute, ce fut de décider que les trois frères succéderaient l'un à l'autre; c'était risquer d'armer les cadets contre l'aîné et livrer celui-ci à la

défiance envers eux. La subordination des deux princes envers le calife devait consister à lui faire hommage de leurs états, à faire bénir son nom au lieu du leur dans les prières publiques et à faire empreindre son image sur leurs monnaies. Ces réglemens servirent de modèle à ceux qui dans la suite se rendirent indépendans dans les pays dont on leur avait confié le gouvernement. Sous les descendans d'Haroun, non seulement plusieurs de ces gouverneurs s'érigèrent ainsi en souverains, mais plusieurs kans ou sultans tartares s'emparèrent des cantons situés dans leur voisinage et obligèrent les califes à se contenter des honneurs qui leur avaient été réservés par Haroun. Un tems viendra où vous verrez les califes restreints au seul territoire de Bagdad, et dans ce territoire même leur *autorité* balancée par celle de leurs mi-

nistres, qui leur firent souvent ôter la vie. Mais n'anticipons pas sur les événemens, et parlons seulement des enfans d'Haroun.

Amin, qui avait succédé au califat, commença par dépouiller Motassem, le plus jeune de ses frères, des Etats que leur père lui avait assignés. Il aurait bien voulu pouvoir en faire autant à l'égard d'Almamon; mais celui-ci, adoré de ses sujets, se tint en état de défense dans le Korassan; et lorsque le calife l'engagea à venir à la cour, il eut la prudence de n'en rien faire.

ALPHONSE. C'est une chose affreuse que cette défiance et cette inimitié entre des frères; il leur est, au contraire, si naturel de s'aimer!

THÉOPHILE. Oh! oui; nous ne sommes pas des Arabes.

M.me DE JONCHÈRE. Je suis si persuadée de la bonté de votre cœur que je ne

prends pas toujours la peine de vous faire remarquer ce que ces sentimens dénaturés ont d'horrible; je sais qu'ils ne peuvent manquer de vous indigner. Enfin Amin déclara ouvertemrnt qu'il nommait son fils, encore au berceau, pour son héritier, au mépris des décrets d'Haroun qui avaient conféré ce titre à Almamon, et il obligea les habitans de Bagdad à lui prêter serment de fidélité; mais ceux-ci envoyèrent secrètement vers Almamon pour lui représenter qu'il devait soutenir ses droits, et Almamon envoya contre son frère deux corps d'armée commandés par Thaer et par Harternath. Thaer défit l'armée d'Amin dans un premier combat. Quand on vint rendre compte à ce prince de la victoire de son frère et de la joie que le peuple de Bagdad en témoignait, il prenait le divertissement de la pêche avec son favori.

— Paix, dit-il, ne faites pas de bruit ; je n'ai pris encore aucun poisson.

Caroline. Ah! cela était bien intéressant.

M.me de Joncière. Quoiqu'il fût ambitieux et cruel, il était bien plus occupé de ses plaisirs que de ses affaires, dont il laissait le soin à ses visirs. Quelque tems après on vint lui dire que l'ennemi approchait ; il faisait cette fois une partie d'échecs : — Qu'on me donne quelques instans, répondit-il, je suis près de faire un grand coup. Cette insouciance, qui tenait en quelque sorte de l'imbécillité, acheva de révolter tous les esprits : le peuple s'ameuta, déposa le calife, et Thaer entra dans la ville, où il fit proclamer Almamon. Il comptait faire Amin prisonnier ; mais celui-ci s'était réfugié dans un fort, d'où il entame des négociations avec Hartemath, dont le *caractère*, moins farouche que celui

de Thaer, lui donnait lieu d'espérer des conditions plus favorables. Thaer, piqué de cette préférence, se mit en embuscade un jour qu'Amin se rendait à une conférence avec Hartemath, et le fit mettre à mort.

Almamon avait hérité du génie de son père et y joignait des vertus plus douces; ces vertus mêmes pensèrent causer sa perte. Il trouvait au fond de son âme que les droits des descendans du prophète au califat étaient plus directs encore que ceux des Abassides, et son visir, qui jouissait de toute sa confiance, saisit cette occasion de lui faire connaître un Alide de ses amis, qui s'appelait Ali Rizza. Il plut tellement au calife, qu'il lui donna sa fille en mariage, l'associa quelque temps après à l'empire, et poussa l'impolitique jusqu'à quitter *le turban* noir qui distinguait les Abas-

sides, pour prendre les couleurs de Rizza. L'exemple d'Omar Abdelazis aurait dû l'éclairer sur les dangers auxquels il s'exposait. Bientôt les Abbassides qui résidaient à Bagdad firent soulever le peuple contre lui, et ils proclamèrent à sa place un de ses parens nommé Ibrahim. Almamon était encore dans le Korassan, il en sortit pour marcher contre Bagdad, mais les ennemis de Rizza qui n'étaient pas tous ennemis d'Almamon, imaginèrent un affreux moyen de rétablir la tranquillité; ils empoisonnèrent Rizza, ils poignardèrent le visir, et, à la nouvelle de leur mort, le peuple de Bagdad mit bas les armes et déposa Ibrahim. Le peuple envoya vers Almamon pour l'assurer de son obéissance et solliciter le pardon de ce qui s'était passé. Almamon l'accorda généreusement, renferma dans son cœur le *regret que lui* causait la mort tragique

de ses amis et quitta le turban vert pour reprendre la couleur des Abbassides. Arrivé dans Bagdad, où lui amena Ibrahim qui s'était caché et même déguisé en femme. Almamon savait qu'il avait accepté le titre de calife avec répugnance, et loin de lui faire aucun mal, il lui fit présent de dix mille pièces d'or et l'admit dans sa société la plus intime.

Cependant le cœur d'Almamon était secrètement déchiré : Rizza avait été digne par ses rares qualités de l'affection qu'il lui avait inspirée. Le soin des affaires de l'état, l'exercice de ses devoirs et les charmes de l'étude, purent seuls adoucir pour Almamon les pertes de l'amitié. Il fit bâtir un observatoire, rassembla chez lui les savans dont il forma une espèce d'académie; il fit traduire en arabe tous les ouvrages des anciens qui avaient échappé à l'incendie de la

bibliothèque d'Alexandrie. Un esclave grec qui lui enseignait les mathématiques...

Théophile. Comment, maman, le calife apprenait les mathématiques à son âge ?

M. de Jonchère. Oui, mon fils ; quand on cultive constamment son intelligence et sa mémoire, on apprend sans beaucoup de peine même dans un âge avancé. Il y avait cette différence entre Almamon et les enfans, du moins pour la plupart, que ceux-ci apprennent par obéissance, par nécessité, et se gardent bien ordinairement d'outrepasser leur leçon de quelques lignes, tandis qu'Almamon étudiait pour son plaisir ; il y passait presque toutes ses récréations, et il était souvent obligé de se rappeler que les affaires de l'état exigeaient qu'il n'étudiât pas davantage.

Théophile. Enfin je verrai, quand je *serai grand.*

M.me de Joncière. Quoi! vous doutez que, lorsque vous serez grand, vous ne soyez assez raisonnable pour préférer des occupations utiles à des amusemens purement frivoles?

Alphonse. Ah! maman, permettez que je défende un peu mon frère. Vous et mon papa vous êtes sûrement bien raisonnables, et vous faites souvent de grandes lectures et de grandes dissertations bien sérieuses, mais avec cela, vous lisez quelquefois des livres qui sont seulement amusans.

M.me de Joncière. Oui, mon enfant, et je ne prétends pas dire qu'Almamon n'eut d'autre divertissement que celui d'étudier les mathématiques; je pense même qu'il aurait eu tort si, comme M.me de Florville dont nous parlions un jour, il n'avait pas varié ses occupations. Ainsi, lorsque j'ai lu ou écrit avec beaucoup d'application, j'ai besoin de délas-

ser mon esprit par une lecture qui ne demande qu'une attention légère ; qui me présente cependant des leçons utiles, des idées morales ; mais sous des couleurs plus riantes. C'est ainsi qu'après vous avoir parlé de sphère et d'histoire, je me mets à vous faire des contes ; c'est ainsi qu'après avoir composé votre repas de mets sains et solides, je finis par vous donner quelque fruit ou quelque sucrerie ; mais que diriez-vous d'une personne qui ne voudrait jamais manger que du dessert ?

Caroline. Oh ! je crois que cela pourra être d'abord fort agréable, mais, au fond, cela ne ferait pas une bonne nourriture.

M.me de Joncière. Non, mon enfant, cette profusion de friandises délabrerait l'estomac, et de même quelqu'un qui ne lirait jamais que des contes et autres *futilités de* cette espèce, nuirait beau-

coup au développement de son esprit et de sa raison.

Caroline. Ah ! je veux acquérir solidement les miennes, ma tante, et à tel âge que ce soit, je vous le promets.

Alphonse. Et moi aussi, madame, mais vous savez qu'à table je n'oublie jamais le dessert ; je n'oublierai pas non plus le dessert de mon esprit, je vous en préviens.

M.me de Jonville. Oh ! je m'en doute, mais je reviens à Almamon.

Un esclave grec qui lui enseignait les mathématiques lui cita comme l'homme de son siècle le plus célèbre dans cette science, Léon, ancien évêque de Thessalonique, qui n'ayant pas voulu adopter les opinions de l'empereur sur quelque matière religieuse, vivait à Constantinople, dans la misère. Almamon écrivit à l'empereur Théophile pour le prier de permettre à Léon de venir à sa

cour; mais Théophile qui détestait les Arabes à cause du mal qu'ils ne cessaient de faire à l'empire depuis près de deux siècles, et qui détestait aussi Léon, répondit au calife d'une manière très-insultante. En même tems, comme il présuma qu'Almamon pourrait bien s'en venger, il tomba à l'improviste sur quelques villes frontières dont il fit égorger toutes les garnisons. Le calife envoya aussitôt des troupes qui commirent de grands ravages sur les terres de Théophile.

Théophile. Je suis fâché que ce brutal porte mon nom.

M.me de Jonchère. Satisfait de ces représailles, Almamon ne jugea pas convenable de prolonger la guerre et de prodiguer le sang de ses sujets. Il s'était avancé lui-même dans l'Asie mineure. En revenant à Bagdad par la Cilicie, il *se baigna dans* ce même fleuve dont les

eaux avaient été si funestes à Alexandre; elles le furent bien plus encore à l'infortuné calife, il lui en coûta la vie. Se voyant près de sa fin, il recommanda à ceux qui l'entouraient de se rappeler que le vœu de son père Haroun appelait son frère Motassem au trône après lui, et il mourut ainsi avant l'âge de cinquante ans.

Motassem fut donc publiquement reconnu à Tarse où la cour et l'armée se trouvaient alors, mais quelques seigneurs et un certain nombre de soldats se déclarèrent pour Abbas, fils d'Almamon, et se réunissant autour de lui, le pressèrent de se mettre à leur tête. Abbas s'y mit en effet et marcha vers l'appartement de son oncle; on croyait que c'était pour l'arrêter, mais respectant les recommandations de son père il se jeta *aux pieds* de Motassem. — Amis, dit-*il, à* ceux qui l'accompagnaient, vous

voyez que je remets tous mes droits à Motassem; imitez mon exemple, ne songeons plus qu'à lui obéir. Une action si désintéressée aurait mérité une fin moins tragique. Motassem témoigna d'abord à son neveu assez d'amitié, mais les partisans d'Abbas ayant formé des conspirations pour accomplir leur premier dessein, le calife imagina que tôt ou tard Abbas finirait par se laisser séduire, et, pour assurer sa tranquillité, il le fit enfermer et mourir de soif.

Caroline. Ah! quelle ingratitude! pauvre Abbas!

M.me de Jonchère. Les révoltes des habitans de Bagdad contre Amin et contre Almamon avaient fortement prévenu le calife contre eux; il fit bâtir aux environs une petite ville, nommée Samarah, où il établit sa résidence et où il s'entoura d'une nouvelle milice composée d'*esclaves turcs* qui devinrent par la

suite bien plus remuans, bien plus redoutables que les habitans de Bagdad n'auraient pu l'être. Motamed, le septième calife depuis Motassem, imagina de les faire marcher contre un prétendu descendant du prophète, qui s'était avancé du fond de l'Afrique jusqu'à Coufah. Cette mesure en diminua le nombre, dérangea leurs habitudes, et Motamed profita de leur absence pour quitter Samarah et retourner à Bagdad, ce qui acheva de détruire leur influence.

ALPHONSE. Ainsi Motassem avait institué les gardes turcs pour le protéger contre les habitans de Bagdad, et Motamed vint chercher la protection de Bagdad contre les gardes turcs.

M.me DE J[illegible]. Mais il n'osa les abolir, ils reprirent avec le tems leur insolence; leur pouvoir s'accrut même considérablement sous le règne de Radhi

par l'élévation de leur chef à la charge d'émir al oméra.

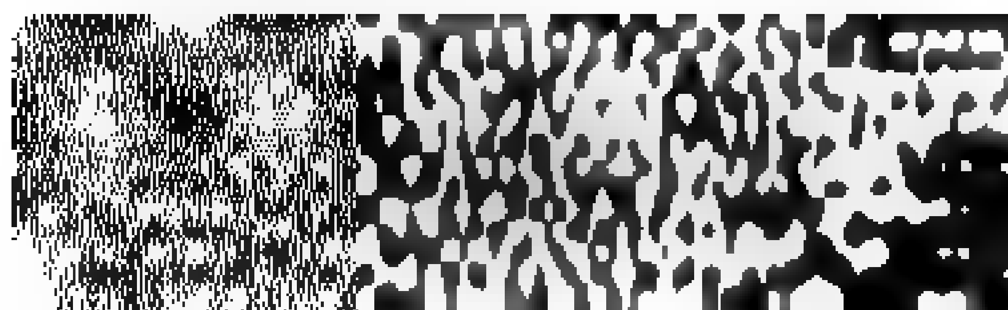
CAROLINE. Qu'est-ce que cela veut dire, ma tante?

M.me DE JONCHÈRE. Tu le sauras, quand je vous raconterai l'histoire de Radhi, mais pour terminer aujourd'hui celle de Motassem, je vous dirai que la mort de son médecin causa la sienne. Persuadé que le savoir de cet homme pouvait seul assurer son existence, il ne fit plus que languir après l'avoir perdu, et mourut lui-même six mois après.

THÉOPHILE. Maman, il ne resta donc pas un seul Ommiade?

M.me DE JONCHÈRE. Pardonne-moi; un prince de cette famille qui ne s'était pas rendu à l'invitation perfide d'Abdallah, eut le bonheur de quitter l'Asie et passa dans la Mauritanie dont vous savez *que les* Arabes s'étaient emparés.

Ils s'étaient aussi rendus maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, sous le règne de Valid second, 713 années après la naissance de J. C. Ceux qui habitaient cette contrée regardant les Abbassides comme des usurpateurs, députèrent vers cet Ommiade, nommé Abderame, pour l'engager à venir reprendre parmi eux le rang qu'avait occupé sa famille. Abderame, à son arrivée, fut proclamé calife, fixa le siége de son empire à Cordoue, et s'y défendit avec succès contre les Abassides que l'éloignement, les difficultés déterminèrent enfin à laisser Abderame en paix. Les Maures, sous ses successeurs, devinrent célèbres par leur courtoisie, leur goût pour la poésie, la musique et les arts, dans lesquels ils surpassèrent pendant long-tems les autres habitans de l'Europe. Je vous en parlerai plus longuement quelque jour.



THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'était donc que les Turcs?

M.me DE JONCHÈRE. Turcs ou Turcomans, signifie errans, vagabonds. On donna ce titre à des troupes de Huns ou Tartares qui venaient ravager les bords de la mer Caspienne, qui s'y établirent enfin et étendirent peu à peu leurs conquêtes. Leurs descendans sont actuellement en possession du trône de Constantinople, en Europe.

Eh bien ! maman ! dit Alphonse, que faisait cette pauvre Gradafilée dans le palais de cristal, pour se consoler ?

M.me de Jonquière. Elle y faisait du bien. La fée Résignation avait un emploi particulier dans le royaume des Vertus, c'était le gouvernement d'un hospice où toutes les personnes trahies par l'amitié venaient se faire traiter de leurs blessures. Ces blessures étaient profondes, bien cuisantes, quelquefois même incurables, mais quelques-unes guérissaient avec le tems. Gradafilée aidait la fée dans les soins qu'elle donnait à ces infortunés. Elle écoutait avec intérêt les longs récits, les plaintes renaissantes ; elle y répondait par de touchantes réflexions. — « L'adversité, leur disait-elle, ne nous fait perdre que de *faux amis* ; quelquefois elle nous en

donne de plus zélés, de plus fidèles. Ceux-là sont bien connus, bien éprouvés ; ils deviennent bien plus chers encore ! » Il y avait dans cet hospice un autre corps de logis dont la directrice était la fée Douceur. Là se trouvaient les vrais amis qu'une erreur passagère avait seulement désunis ; il ne s'agissait pour eux que de s'éclairer ou de pardonner. L'habitude de s'aimer subsistait encore, il fallait reprendre celle de se le dire. Dans cet agréable séjour tout respirait la paix, tout portait à la bienveillance. Un air pur, des eaux tranquilles, une riante verdure et le régime le plus doux dissipaient insensiblement l'âcreté des humeurs ; on n'y pouvait parler qu'à voix basse, ce qui n'est pas commode pour se fâcher ; on n'y pouvait pas marcher seul, on était obligé de se prêter mutuellement un appui ; *et qui vous* prêtait cet appui? celui

même que vous accusiez de froideur, d'ingratitude. On retrouvait ainsi l'habitude d'être utile l'un à l'autre, le besoin de vivre ensemble; la tendresse, la confiance renaissaient et, par un don particulier des fées, en sortant de cet heureux asyle on oubliait jusqu'aux motifs par lesquels on y avait été conduit.

Gradafilée ne passa que quelques mois dans le palais de cristal. Un jour la fée Sincérité la fit appeler dans son appartement. Gradafilée, en entrant, se trouva dans les bras d'Oriane. Cette entrevue fut bien touchante. — Ton exil est fini, lui dit la reine; ton départ de Rome n'a pas retardé le mien d'un moment et ta démarche, qui t'honore quoiqu'elle m'ait coûté bien des pleurs, n'a pu me résoudre à pardonner à une nièce dont le cœur est indigne du mien. Je retournais dans les Gaules, je te de-

mandais partout sur mon passage et les fées ont guidé mes pas ; tu n'as plus de raison pour me fuir, et je n'y consentirai de ma vie. Je n'ai pas besoin de vous dire que Gradafilée n'en avait pas plus d'envie que la reine des Gaules. Elle repartit avec elle. Elle demanda des nouvelles de Mabile, de Léonorine et même de Lisvard. La première était en Bohême, et Oriane avait laissé ses enfans auprès du bon empereur de Grèce. En se retrouvant à Lutèce, capitale de la Gaule, Gradafilée ne put s'empêcher de songer aux momens heureux qu'elle y avait passés avec Lisvard, il partageait alors ses études et ses amusemens. Elle repoussait ces idées pénibles et se livrait toute entière au soin de consoler ses protecteurs de l'absence de leurs enfans. Son aimable caractère, ses attentions touchantes, sa conversation tour à tour enjouée et intéressante,

faisaient effectivement leurs délices. La paix, la raison, le bonheur régnaient donc à la cour de Lutèce, lorsqu'une lettre d'Esplandian et de Léonorine vint y porter le trouble.

Ils mandaient à Amadis que Lisvard venait de leur demander leur consentement pour épouser Onolorie ; qu'ils le lui avaient refusé positivement, mais en adoucissant ce refus de tout ce que la sagesse et l'affection avaient pu leur inspirer. Ils lui avaient rappelé la scène révoltante que cette princesse avait faite à Oriane au sujet de Gradafilée. Lisvard ne l'approuvait pas ; il estimait toujours Gradafilée malgré les inculpations d'Onolorie, mais il se souvenait de l'état alarmant dans lequel il avait vu sa cousine ; il se rappelait le désespoir de Léonore, et ne doutait pas que, s'il manquait à sa promesse, elles n'en mourussent de douleur l'une et l'autre. Le

crédule Lisvard ne voulait pas avoir ce reproche à se faire ; il regardait les torts d'Onoloride, dans cette circonstance, comme un égarement passager, et se flattait, parce qu'il la croyait sensible, que la vanité à laquelle il attribuait toutes ses fautes ne serait pas incorrigible. Il était persuadé d'ailleurs de son repentir ; il croyait que Léonore n'aspirait qu'à se réconcilier avec sa sœur, et tout ce qu'Esplandian et Léonorine avaient pu lui dire à cet égard ne l'avait pas emporté sur les protestations que lui avaient faites les princesses, sur les regrets qu'elles lui avaient montrés. Amadis et Oriane apprirent avec peine les desseins de Lisvard, son aveuglement, sa prévention ; ils lui écrivirent et n'épargnèrent rien pour les détruire. Gradafilée, à laquelle ils avaient communiqué cette nouvelle et le chagrin qu'elle leur causait, le partagea

plus vivement encore qu'ils ne s'y attendaient. Jamais elle ne s'était permis un mot offensant pour Onolorie. Heureuse d'avoir retrouvé sa digne amie, elle ne parlait jamais de ce qui s'était passé à Rome; elle paraissait avoir aussi bien oublié la gloire dont elle y avait été comblée que les injures qu'elle y avait souffertes. Mais quand elle vit Lisvard, celui qu'elle regardait comme un frère, rechercher avec tant d'empressement, et contre le gré de sa famille, celle dont elle était détestée, celle qui avait employé, pour la flétrir, la plus atroce calomnie, son cœur se serra. — C'est donc pour elle que je l'ai sauvé au péril de ma vie.... ne put-elle s'empêcher de se dire à voix basse. Elle attendit impatiemment les réponses de Constantinople; elle espérait que les représentations d'Amadis auraient obtenu un grand empire sur Lisvard. Il serait mal-

heureux, il le serait tôt ou tard, se disait-elle ; Onolorie deviendrait une seconde Célestine. Mais quand la lettre de Lisvard fut arrivé, elle changea tout à coup de langage. Il implorait la pitié de ses parens ; il peignait d'une manière si énergique la douleur de se trouver en contradiction avec eux par l'effet d'une promesse imprudente, le repentir d'Onolorie, le désir qu'elle éprouvait de réparer ses torts et d'en effacer jusqu'au souvenir, que Gradafilée ne vit plus que la situation cruelle de Lisvard et commença à se persuader elle-même qu'Onolorie pouvait être sincère et qu'Oriane ne devait pas rester inflexible. — C'est moi, s'écria-t-elle, qui suis la première cause de cette inimitié. Lisvard pourrait m'accuser de ses peines...... c'est donc à moi de vaincre la résistance de ses parens. Lisvard, je *n'aurai point* sauvé vos jours pour les

empoisonner ; je veux les rendre heureux pour mieux jouir moi-même de ce bienfait. Elle tint parole. Elle fit si bien valoir les regrets d'Onolorie et l'attachement de cette princesse pour Lisvard, qu'elle triompha du ressentiment d'Oriane. Amadis fut plus difficile à gagner. — Je pardonne volontiers à ma nièce, disait-il, mais je ne puis m'abuser sur son caractère ; ne pouvant l'estimer, dois-je consentir à l'unir à mon fils ? N'est-ce pas pour veiller sur le bonheur de nos enfans, pour les préserver des malheurs et des fautes dans lesquels leur aveuglement, leur faiblesse, leur inexpérience peuvent les entraîner, que le ciel nous donna sur eux une si grande autorité ?

ALPHONSE. Amadis avait raison ; Lisvard ne pouvait être heureux avec Onolorie, et c'était lui rendre service que de résister à son entêtement.

M.me de Jonchère. Je suis véritablement enchantée de te trouver de cet avis ; tu ne peux cependant savoir encore à quel point il est douloureux pour des parens d'avoir à résister aux sollicitations, aux larmes de leur enfant. N'est-il pas affreux d'être obligé d'user de son pouvoir et de toute sa fermeté contre un fils que la tendresse, la confiance, devraient ramener sans effort à l'opinion de ses parens.

Alphonse. Oh ! je l'imagine bien, ma chère maman ; aussi je vous crois toujours sans effort.

M.me de Jonchère. Voilà pourquoi le mois dernier tu as persisté, malgré toutes mes observations, dans l'intention d'acheter un écureuil. Je t'avais assuré que c'était un animal malpropre, difficile à apprivoiser, et que le jeu roulant de sa cage, qui te semblait si divertissant, te paraîtrait bientôt monotone. *Tu n'as pas* voulu me croire, et je t'ai

laissé faire cette petite expérience. Dès le même jour, en voulant carasser l'écureuil malgré lui, tu lui as arraché la queue; le lendemain il t'a mordu les doigts et même égratigné le visage; le surlendemain tu l'as porté dans la tourelle, par ce que son mouvement perpétuel t'incommodait pendant tes études, et le quatrième jour il est mort pour avoir mangé des coquilles d'œufs que tu avais mêlées à sa nourriture afin de lui faire faire des grimaces. Tu conviendras que, si tu avais eu plus de confiance en moi, tu te serais épargné bien des regrets et une dépense absolument inutile.

Alphonse. Oh! maman, ne me parlez donc plus de ce pauvre animal.

Caroline. Il est certain que si tu n'avais pas employé, dans cette occasion, tout ton argent, tu n'aurais pas été *obligé* d'en emprunter ce matin à *Théophile*.

ALPHONSE. C'est une autre affaire entre lui et moi, cela ne te regarde pas.

THÉOPHILE. Oh! je ne suis pas pressé, Alphonse me le rendra quand il pourra.

M.me DE JONCHÈRE. Je suis fâchée que mon fils ait fait des dettes.

ALPHONSE. Oh! vis-à-vis de mon frère, cela est bien sans conséquence.

M.me DE JONCHÈRE. Je ne suis pas de cet avis-là. Il n'est jamais sans conséquence de faire une chose blâmable, parce qu'on en prend l'habitude. On doit s'abstenir, dès sa plus tendre enfance, des vices qui nous feraient rougir un jour. Il est plus sage et il est assurément plus noble de supporter une privation que de recourir aux emprunts.

ALPHONSE. Mais, maman, je voulais acheter du papier pour nos décorations; ce n'est pas une fantaisie déraisonnable?

M.me de Jonchère. Quoique ta pension ne soit pas fort considérable, si tu avais de l'ordre et de l'économie, tu pourrais encore économiser assez chaque mois pour te préserver du danger et de la honte de faire des dettes. On doit toujours supposer qu'il arrivera quelque jour une occasion de dépense extraordinaire et se prémunir à cet égard.

Alphonse.

» Seigneur, trop de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin. »

Mme. de Jonchère. Ainsi donc, d'après cette maxime, je pourrais dépenser chaque année tout le revenu de ma terre. Mais si l'une des grosses tours venait à tomber tout à coup et que sa chûte, en ébralant toutes les murailles du vieux Château, m'obligeât à faire faire des réparations considérables, où prendrais-je l'argent qui me deviendrait nécessaire? Je me trouverais plongée

dans le plus cruel embarras. Au lieu qu'en économisant, comme je le fais chaque année, aucun événement ne peut me réduire à recourir à des expédiens fâcheux, à supporter des privations rigoureuses, ni à rougir de mon imprévoyance.

Alphonse. Oh! maman, vous imaginez bien que j'ai toujours le projet de faire des économies, mais tous les dimanches, en sortant de la grand'messe, il faut passer devant une marchande de gâteaux et de pains d'épice. La maudite femme! elle emporte toutes mes résolutions et tout mon argent.

M.me de Jonchère. Crois-tu, mon enfant, que je voye avec indifférence de bons livres, de belles gravures et autres choses du même genre qui se rapportent aussi bien à mes goûts que le pain d'épice peut se rapporter aux tiens? Convaincue de l'imprudence que je

commettraissi je succombais à la tentation, je trouve en moi toute la force nécessaire pour y résister, et bientôt le plaisir secret qui y succède aux sacrifices faits à la raison, comme il succède à toutes les bonnes actions, devient ma consolation ou plutôt ma récompense.

Alphonse. Eh bien! voilà qui est décidé, je deviens invulnérable. Dimanche prochain je veux faire à la raison le sacrifice de douze croquignoles et de trois croquets; mais aussi que mes efforts ne soient pas perdus! Regardez-moi tous quand je passerai devant la marchande, la tête haute, le corps tout d'une pièce, les jambes roides, enfin l'air d'un héros.

Caroline. Oh! je te vois d'ici quelle fière contenance!

Théophile. Oui, oui; mais Lisvard?

Mme. DE JONCHÈRE. Lisvard, moins docile que son frère, ne se rendit pas, comme lui, aux représentations de ses parens. Amadis, vaincu par l'exemple d'Oriane, par les instances de Gradafilée, écrivit enfin à Esplandian qu'il consentait au mariage de Lisvard et souhaitait de n'avoir pas un jour à se reprocher sa faiblesse. Oriane écrivit en particulier à Léonorine; elle lui apprenait que c'était aux sollicitations de Gradafilée que Lisvard devait leur aveu. Léonorine fit lire cette lettre à son fils. Il en fut profondément touché, il lui demanda la permission de garder cette lettre, il voulait la faire voir à Onolorie. Le rapprochement de ces deux princesses était l'objet de ces vœux secrets; l'amitié, la société de Gradafilée étaient nécessaires à son bonheur et il espérait en jouir encore, il espérait réunir un jour sa femme et sa sœur adoptive.

CAROLINE. Je crois qu'il avait tort. Onolorie était trop méchante pour sentir le prix de la générosité de Gradafilée, je parierais même qu'elle aura été fâchée de lui devoir quelque chose.

M.me DE JONCOURT. Enfin, la main d'Onolorie fut demandée pour Lisvard avec toutes les formalités ordinaires. Amadis et Oriane se dispensèrent d'assister au mariage, mais Esplandian et Léonorine se rendirent à Rome où ils furent reçus par la mère et par la fille avec de grandes démonstrations de tendresse et de regrets de ce qui s'était passé. Léonorine ne pouvait s'empêcher de trouver dans Onolorie les indices d'une joie maligne, c'était en effet pour elle un grand triomphe d'avoir forcé l'aveu de toute la famille, d'obliger Léonorine à recevoir ses caresses, *à lui sourire*, et Léonorine attribuait,

avec raison, à cette espèce de jouissance les soins qu'elle lui prodiguait.

Le jour du mariage arriva enfin. Léonorine se fit attendre. Ses inquiétudes sur les suites de cet événement, sur le bonheur de son fils, lui avaient arraché des larmes. La trace en était encore visible quand elle arriva. — Eh bien ! madame, lui dit Onolorie en allant à sa rencontre, vous n'étiez pas pressée de confirmer mon bonheur? Mais vous avez pleuré, ajouta-t-elle; ah ! vous vous occupiez sans doute des absens; peut-être écriviez-vous à l'aimable Gradafilée? Lui avez-vous bien dit que j'espère la revoir, l'embrasser un jour? Blessée de cette ironie, Léonorine la regarda fixement. — Vous le devez, lui répondit-elle, vous lui écrirez sûrement vous-même. Vous ne pouvez ignorer, madame, quelle a beaucoup contribué au nœud qui va nous unir. — Oui, *je le* sais, répondit Onolorie avec un

mouvement de fureur concentré, j'espère qu'elle en a déjà reçu la récompense. — Que dites-vous, s'écria Léonorine....... Onolorie sentit à l'instant même l'indiscrétion que le dépit lui avait fait commettre; elle se troubla, et se remettant à la tête du cortége, — Le pontife nous attend, dit-elle à l'impératrice. Celle-ci voulait, en conséquence, que l'on se mît en marche, mais la princesse de Grèce, qui attachait à ses mots échappés de la bouche d'Onolorie une grande importance, déclara qu'elle ne sortirait pas de la salle qu'Onolorie n'eût expliqué ce qu'elle avait voulu dire. Léonore qui ne concevait pas d'où pouvait provenir l'embarras de sa fille, la pressa elle-même de satisfaire Léonorine. Lisvard, désolé de cette scène, insistait pour qu'on laissât tomber une discussion qui lui paraissait frivole; ses instances rendirent quelque

courage à la princesse et elle cherchait en elle-même une réponse qui pût satisfaire sa belle-mère et laisser continuer la cérémonie, lorsqu'un chevalier couvert d'écume et de poussière entre précipitamment dans la salle, se fait jour à travers la foule et remet un billet à Lisvard. Il jette les yeux sur l'écriture : — Dieu! s'écrie-t-il, c'est d'Amadis... Onolorie pâlit. Le silence le plus profond règne dans l'assemblée. Lisvard parcourt le billet, frémit et tombe entre les bras de son père qui se saisit du billet et lit ces mots à voix haute.

« Lisvard, c'est à vous-même que je m'adresse. S'il en est tems encore, connaissez celle à qui vous vouliez vous unir. Instruite que la princesse de Ténédos a seule déterminé mon aveu et celui d'Oriane, elle a envoyé dans les Gaules un scélérat qui, sous l'habit de page, est entré au service de la princesse *pour l'empoisonner*. . »

CAROLINE. Oh! est-il possible? Notre bonne Gradafilée!

M.me DE JONCHÈRE. L'horreur que cette action vous inspire se peignit sur tous les visages. Onolorie, d'abord interdite, reprit toute son arrogance; elle fit un pas vers Lisvard qui s'écria : — Laissez-moi! vous ne pouvez plus m'abuser, et l'attachement que vous aviez pour moi ne peut jamais justifier votre barbarie. — Du moins, lui répondit-elle, ne te glorifie pas de cet attachement qui n'exista jamais. Notre rupture peut affliger mon ambition, Lisvard, mais elle n'afflige pas mon cœur. Sans l'empire des Gaules et celui de Constantinople dont tu dois hériter un jour, je n'aurais jamais songé à toi. Clismar est bien plus aimable à mes yeux, il me consolera de la perte de ta couronne : tu m'échappes, mais mon orgueil et ma vengeance sont néanmoins satisfaits; tu

tais enfin que je te méprise, et la femme odieuse que tu me préférais au fond du cœur n'existe plus. — Vous vous trompez, dit Esplandian, écoutez la fin de cette lettre. « Mais cet homme n'a pu se rapprocher de Gradafilée sans rendre hommage à ses vertus : le remord est entré dans son âme, et au lieu d'accomplir le crime il en a fait l'aveu... » A ces mots une sorte d'égarement affreux se peignit dans les yeux d'Onolorie ; elle tomba dans des convulsions tellement violentes qu'elles renversèrent entièrement ces traits qui l'avaient rendue si fière. Sa mère, sa sœur s'empressèrent de l'entraîner dans l'intérieur du palais. Arquisil, au désespoir, serra la main d'Esplandian sans pouvoir proférer une parole et se retira. Les princes de Grèce ne tardèrent pas à en faire autant, emmenant avec eux le chevalier *porteur* de cet intéressant message et

qui se fit reconnaître pour Urgiel. Il était venu à la cour des Gaules avec sa femme, l'aimable Elisène, à l'époque où le complot du page avait éclaté. Amadis n'avait pu confier qu'à lui le soin de se rendre à Rome, et il n'avait pas perdu un moment.

Caroline. Oh! combien je suis soulagée de savoir qu'elle n'était pas morte!

Mme de Jonchère. En sortant du palais de Léonore, Esplandian fit préparer son départ. Urgiel était chargé de lui dire d'amener Lisvard dans les Gaules. Celui-ci éprouvait une extrême répugnance à reparaître aux yeux d'Amadis, après avoir résisté d'une manière si déplacée aux représentations qu'il lui avait faites. Il redoutait jusqu'à la présence de Gradafilée et se persuadait qu'elle ne le reverrait elle-même qu'avec horreur. Ces sentimens confus firent en lui de si grands ravages que l'on fut

obligé de s'arrêter sur les frontières de l'Italie ; une fièvre ardente l'avait saisi et il en fut consumé pendant long-tems.

Il n'était pas encore bien rétabli lorsqu'il arriva à Lutèce. Amadis, en le voyant pâle, faible et souffrant, n'eût pas le courage de lui adresser un reproche, et sa grand'mère fondit en larmes. L'émotion de Lisvard fut si vive qu'il fallut le faire mettre au lit sur-le-champ. Il y passa plusieurs jours, en sorte qu'il ne revit pas Gradafilée ; elle était dans son appartement lors de son arrivée à Lutèce. Aussitôt qu'il eut recouvré des forces il descendit chez la reine des Gaules et ne la trouva pas. En cherchant toujours il ouvrit la porte d'un cabinet qu'il ne connaissait pas encore, c'était la retraite chérie de Gradafilée. Elle était nouvellement décorée et entièrement par ses ouvrages ; les *tentures, les franges*, les draperies, les

tableaux avaient été faits par elle. Ses livres, ses papiers, sa musique, son chevalet, meublaient ce petit réduit où le roi et la reine des Gaules venaient, dans leurs loisirs, écouter et admirer leur aimable pupille. Elle y était alors, penchée sur son métier, dans une rêverie profonde ; elle tressaillit en apercevant Lisvard qui, de son côté, n'osait avancer. Cette vue lui rappelait ses plus beaux jours ; cette vue lui rappelait le crime de celle qu'il avait été au moment de nommer sa femme ; il lui semblait qu'il partageait la honte dont elle s'était couverte. Cependant il s'approcha d'un pas lent. — Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, je ne vous importunerai pas long-tems ; je sens que vous ne pouvez plus me voir avec plaisir, avec intérêt. Mon aveuglement, ma désobéissance, les dangers affreux que je vous ai fait courir, ne vous permettent plus de re-

connaître en moi le Lievard que vous traitiez autrefois comme votre ami ; mais lorsque les années auront un peu affaibli le sentiment de mes torts envers mes parens, envers vous, daignez, madame, accorder un regret à ma mémoire et croire qu'au milieu de mon égarement je ne vous oubliais jamais. — Que voulez-vous dire ? demanda Gradafilée d'un ton ému. — Que je suis coupable, répondit-il, et que je veux consacrer le reste de mes jours à la pénitence. Je veux aller à la Roche-Pauvre, remplacer l'ermite qui donna jadis l'hospitalité à mon grand-père. — Eh quoi ! s'écria-t-elle, vous vous trouvez coupable envers vos parens, et c'est en les abandonnant que vous croyez expier vos fautes ? Ah ! redoublez envers eux de soins, de soumission, de tendresse, voilà comment il faut réparer vos torts. — Vous consolerez ma famille, répon-

dit Lisvard. Soyez toujours leur fille; vous seule méritez ce titre si doux que j'ai pensé les forcer de donner à un monstre. Ce souvenir me rend le monde insupportable, je veux m'en éloigner; je veux cacher ma honte et le regret même qui m'accable. Dans cette retraite austère j'emporte un gage qui me deviendra chaque jour plus cher.... En même tems il tira de son sein une rose sèche qu'il fit voir à Gradafilée; puis il se leva en silence. Pénétrée de la sombre douleur qu'il lui avait montrée et du désespoir où cette résolution allait plonger toute la famille, elle ne put retenir ses larmes. Elle en versait encore lorsqu'Oriane arriva. Interrogée par elle, elle lui confia tout ce que Lisvard lui avait dit. La reine en fut aussi affectée qu'elle, et vit avec peine que Lisvard n'était pas corrigé de son opiniâtreté naturelle.

Alphonse. Oh ! c'était bien mal de sa part.

M.me de Joncheère. Oriane, avant d'en parler à personne, voulut en raisonner avec Urgiel qui, depuis son arrivée à Rome, s'était lié très-étroitement avec Lisvard et paraissait jouir de toute sa confiance. Urgiel lui dit qu'en effet le prince lui avait fait part de ce projet de pénitence, mais qu'il l'avait assuré qu'il ne partirait qu'après avoir fini un troisième tableau qu'il voulait joindre aux deux premiers qu'il avait faits à l'île Ferme, et qu'il l'avait commencé le jour même où il lui avait été possible de sortir de son lit. Sous prétexte de sa mauvaise santé et, dans le fait, pour s'épargner l'embarras de revoir Gradafilée, et pour travailler plus assidûment à son dessin, le prince ne sortait presque point de sa chambre.

Théophile. Mais, maman, que signi-

fiait donc cette vieille rose sèche qu'il voulait emporter si précieusement ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est ce que Gradafilée, Oriane et Urgiel ne pouvaient pas concevoir plus que toi. Ils imaginaient seulement que c'étaient les restes de quelque bouquet que lui avait donné Onelorie dans le tems où il la croyait innocente.

CAROLINE. Il était bien coupable d'attacher un si grand prix au présent d'une méchante femme.

M.me DE JONCHÈRE. Cette rose et ce tableau étaient autant d'énigmes pour la famille de Lisvard. Afin de les éclaircir, Oriane convint avec Urgiel qu'il ferait en sorte d'entraîner son ami à la promenade, qu'Oriane entrerait dans sa chambre à l'aide d'un passe-partout et qu'elle examinerait ce dessin dont le sujet pourrait lui faire enfin connaître les sentiments secrets de son fils.

Alphonse. Urgiel ne connaissait donc point le sujet du tableau?

M.me de Jonchère. Non, pas plus que les autres. Lisvard s'enfermait pour y travailler et ne le laissait voir à personne. Tout s'effectua comme la reine l'avait médité. Le prince ne put se refuser aux instances de son ami. Il descendit dans le jardin après avoir bien fermé la porte de son cabinet. Oriane y pénétra, visita son porte-feuille, puis elle vint trouver Gradafilée.

Caroline. Oh! ma tante, que vit-elle dans ce porte-feuille?

M.me de Jonchère. C'est ce qu'elle refusa d'apprendre à Gradafilée, ainsi je ne puis, moi me permettre de t'en instruire. — Si tu veux le savoir, dit-elle à la princesse, viens avec moi visiter le porte-feuille. Gradafilée recula de surprise à cette proposition. Il était *naturel que* la reine entrât chez son fils

et que pour son propre avantage, elle cherchât à pénétrer les secrets qu'il aurait dû lui-même confier à sa tendresse; mais que Gradafilée allât chez Lisvard et visitât ses papiers, c'est ce qui lui semblait avec raison, contraire à la bienséance et à la discrétion. Cependant Oriane insista, et voyant qu'elle ne pouvait l'y résoudre, elle imagina d'aller lui chercher le porte-feuille, voulant absolument, disait-elle, avoir son avis sur le plan singulier de cet ouvrage. Quand Oriane le lui présenta, Gradafilée ne put s'empêcher d'y jeter les yeux. Qu'elle est sa surprise! c'est encore elle qu'elle retrouve dans ce troisième tableau; elle se voit dans la grande cour de Rome, auprès de Renold et de Miraminie: les chevaliers Romains venaient de lui décerner leurs couronnes; Lisvard réparait le désordre de sa coiffure, et, d'une main replaçant

les guirlandes sur la tête de Gradafilée de l'autre il dérobait une rose et la cachait dans son sein.

CAROLINE. Quoi ! la rose venait de Gradafilée ?

M.me DE JONCHÈRE. Que vois-je ! s'écria la princesse. Que vois-je ! répéta Lisvard qui ennuyé de la promenade que son ami lui fesait faire, venait de rentrer à l'instant sous prétexte de rendre visite à la reine. — Quelle trahison ! s'écria Urgiel en partant d'un éclat de rire. — Mon fils, dit Oriane, fallait-il donc que je vous dérobasse votre secret ? Après l'expérience que vous avez faite des malheurs où peut entraîner le défaut de confiance envers ses parens, comment pouvez-vous n'être pas corrigé encore ? Que signifient vos projets d'exil à la Roche-Pauvre et cet adieu romanesque que vous destiniez à Gradafilée ? vivez pour son bonheur et pour le nôtre.

Quand on éprouve un repentir sincère, on compte ordinairement davantage sur l'indulgence de ses amis. En même tems elle prit les mains de Lisvard et de Gradafilée et les unit. L'un et l'autre croyaient rêver. La princesse cependant ne fit aucune résistance, mais elle rappela à Oriane qu'elle ne pouvait disposer d'elle-même sans le consentement de son père. Oriane avait quelques raisons pour y compter : la main de l'héritier de tant de couronnes n'était pas à dédaigner, et le roi de Ténédos, dont il aurait été si facile à l'illustre famille de se venger si son affection pour Gradafilée n'avait retenu sa colère, devait s'estimer heureux de se délivrer de ses craintes en contractant une alliance si inespérée. On convint qu'on lui écrirait le jour même, et Lisvard fit éclater toute sa joie. Urgiel lui demandait en plaisantant s'il ne voulait pas se battre avec

lui pour le mauvais tour qu'on lui avait joué et dont il avait été complice.

CAROLINE. Allons, je me raccommode avec Lisvard.

M.me DE JONCHÈRE. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Oriane, en arrangeant ainsi ce mariage, était sûre de l'approbation d'Amadis, d'Esplandian et de Léonorine il y avait long-tems qu'ils en avaient parlé pour la première fois. Ce projet, qui assurait à Lisvard une femme digne de lui, avait été nourri par eux dans l'origine et jusqu'à l'époque de leur arrivée à Rome. Le grand Amadis écrivit donc lui-même au roi de Ténédos, s'expliqua avec ménagement sur ses liaisons avec Mélye, sur l'emprisonnement de Lisvard et sur la manière dont il avait exilé sa fille. Il l'engageait à pardonner et à approuver cette union. Vous imaginez bien qu'il n'hésita pas.

Il y avait long-tems qu'il déplorait l'absence de Gradafilée : les lettres que cette princesse lui avait écrites ne lui étaient pas parvenues, en sorte qu'il la croyait engloutie dans les flots, et cette idée empoisonnait sa vieillesse. Il se hâta de répondre au roi des Gaules ainsi qu'à sa fille à laquelle cette lettre fit répandre des larmes. Elle conjura Oriane de lui permettre de partir à l'instant même pour aller reprendre sa place près de son père. Oriane l'approuva et Lisvard fut obligé d'y souscrire, quoiqu'il lui en coûtât de voir interrompre encore la douce habitude qu'il avait reprise de partager les occupations et les délassemens de Gradafilée ; aussi ne tarda-t-il pas à se mettre en route sur ses traces avec toute sa famille. Quand ils furent arrivés à Constantinople, Lisvard s'embarqua pour cette île où il avait éprouvé un traite-

ment si injurieux et où il fut reçu alors à bras ouverts. Le roi, heureux d'avoir retrouvé sa fille et de revenir lui-même à la vertu en abjurant la cause qu'il avait servie, conduisit Gradafilée à Constantinople, afin que le bon empereur de Grèce eût le plaisir d'assister à la cérémonie. Les noces furent célébrées avec magnificence. Au moment où Gradafilée sortait de la chapelle, elle se trouva au milieu d'un groupe bien intéressant, c'étaient les Vertus. Ces aimables fées qui l'avaient autrefois consolée dans ses disgrâces, venaient partager son bonheur; la blanche colombe voltigeait sur leurs têtes. Gradafilée leur présenta Lisvard qu'elles accueillirent avec affabilité; cependant la fée Sincéritée ne put s'empêcher de commencer une phrase un peu sèche relative à ses préventions, à son opi*niâtreté*, à sa désobéissance envers ses

parens; mais la fée Indulgence l'interrompit par une petite toux et fit compliment à Lisvard de ce qu'il n'avait jamais cessé de rendre justice à Gradafilée. Urgande, qui n'avait pas paru pendant tout le tems où Lisvard s'était montré coupable, vint aussi le féliciter sur son nouveau choix. Après les fêtes de leur mariage, Lisvard, et Gradafilée se rendirent en Bohême, en Gascogne, à Sobradise. Ils retournèrent ensuite à Constantinople, d'où ils passaient fréquemment à Ténédos, partageant ainsi leur tems et leurs soins entre les deux vieillards. Ils eurent le bonheur de les conserver long-tems ainsi que leurs autres parens qui étaient beaucoup plus jeunes, et auxquels ils se réunissaient aussi souvent que le soin de leur empire le permettait.

Caroline. Ma tante, et que devint *Onolorie* ?

[illegible] père intrépide ! des Romains qui seraient devenus tributaires de ses sujets ; rempli d'ailleurs du souvenir de son crime dont elle témoignait si peu de repentir, le déshérita formellement et laissa la couronne à Glicérie. Onolorie furieuse n'eut d'autre ressource que de se jeter dans un couvent où elle mourut d'un accès de colère.

ALPHONSE. Oh! ce dénouement me délivre d'une grande inquiétude.

M.me DE JONCHÈRE. Vous saurez que Glicerie s'était rendue digne personnellement de la préférence que son père lui avait donnée. Le caractère de sa sœur, la honte dont elle s'était couverte lui avaient fait faire des réflexions salutaires; elle n'avait à se corriger que de son étourderie pour mériter l'estime, et elle s'en corrigea. Elle devint raisonnable, appliquée et, dans la suite, se lia même fort étroitement avec Gradafilée. Pour Périon...

THÉOPHILE. Ah! Périon! depuis longtems vous n'en parliez plus.

M.me DE JONCHÈRE. C'est qu'il était au fond de la Gascogne sous les yeux de ses parens. Leurs leçons, leurs observations qu'il n'osait pas traiter avec autant de négligence et d'inattention que celles de ses tuteurs, fructifièrent

enfin dans son esprit. Il sentit tous ses ridicules, il convint de tous ses torts, il s'en corrigea peu à peu et mérita la main de Glicerie qui l'aurait méprisé alors s'il avait conservé le ton, les travers, les prétentions qu'il avait autrefois. Tous les deux corrigés se trouvèrent encore en bonne intelligence, et Périon abjurant les gasconnades devint empereur romain.

Caroline. Ah! ma tante, je vous remercie de les avoir rendus tous heureux et tous raisonnables, j'aurais regretté que Périon ne le devînt pas à son tour.

Alphonse. Moi, je remercierais encore plus maman si elle voulait me faire un grand plaisir.

M.me de Joncheré. Lequel donc, mon enfant?

Alphonse. Ce serait de nous faire un conte qui ne fût pas un conte, là,

ce qu'on appelle un roman où il n'y eût pas de féerie mais cependant des héros, car je suis toujours pour l'héroïque, quelque histoire de l'ancienne mais véritable chevalerie, par exemple.

THÉOPHILE. Quoi! mon frère, plus de féerie! ce serait bien dommage. Moi, j'aime singulièrement les fées.

CAROLINE. Et moi, je ne suis de l'avis ni de l'un ni de l'autre. Je voudrais des histoires simples et touchantes, des histoires pastorales.

M.me DE JONCHÈRE. Mon dieu, mes enfans, tout cela peut s'arranger ! Je veux vous satisfaire tous les trois et composer une histoire où je mettrai un peu de chevalerie afin de contenter Alphonse, du merveilleux pour Théophile et de la pastorale pour Caroline.

CAROLINE. Quoi! en vérité, ma tante, vous auriez cette complaisance?

Alphonse. Et tout cela pourrait se trouver ensemble?

M.me de Jonchère. Nous essayerons, mes amis; si je ne réussis pas à vous amuser, au moins me saurez-vous gré de l'intention.

Caroline. Ma tante, avez-vous déjà quelque idée du titre, du sujet?

Alphonse. Ah! oui, le titre! cela fait beaucoup. J'y tiens infiniment.

M.me de Jonchère. Mais la scène pourrait être transportée à l'époque des croisades.

Alphonse. Oui, c'est déjà quelque chose; *Histoire tirée des croisades.* Cela promet, je vous assure.

M.me de Jonchère. Oh! prodigieusement; mais donne-moi du tems pour faire le reste, et d'ici là, je vous raconterai encore quelques féeries pour faire ma cour à Théophile.

Caroline. Oh! nous les écouterons bien volontiers, ma tante.

qui fait surtout que je me rappelle de tous ces objets, c'est qu'étant tracés sur ma carte sans que leurs noms y soient écrits, il m'a fallu les examiner avec une grande attention, afin d'être en état de vous dire, ce fleuve est la Seine, cette ville est Paris, et ainsi du reste.

M.me DE JONCHÈRE. Je le sais bien, allons, place-toi devant ta carte, une grande épingle à la main pour faire ta démonstration. Tiens-toi droite, je te prie, et prononce bien *.

CAROLINE. La France est bornée au nord par la mer d'Allemagne et par le canal de la Manche qui la sépare de l'Angleterre; au midi, par l'Espagne et la mer Méditerranée; à l'orient par l'I-

* Les leçons de Géographie récitées par Caroline seraient bonnes à apprendre par cœur. La carte, dessinée sans noms, est *réellement* très-utile, l'auteur en a fait l'*expérience*.

talie, la Suisse et l'Allemagne, et à l'occident par l'Océan. On la divisait autrefois par provinces ou gouvernemens, et on la divise aujourd'hui par départemens. Sa population ne s'élève qu'à 25 millions d'âmes. Ce pays, habité originairement par les Gaulois et qui de leur nom était alors appelé les Gaules, fut conquis d'abord par les Romains et ensuite par les Francs, peuple de Germanie, c'est-à-dire d'Allemagne, qui lui donnèrent le nom de France qu'elle porte encore aujourd'hui. Il abonde en grains, en vins, en fruits, en mines de différentes espèces. Les campagnes y sont bien cultivées, la plupart des villes bien bâties; il y a beaucoup de rivières navigables, des canaux qui favorisent le commerce, et de très-beaux ports, tant sur l'Océan que sur la mer Méditerranée.

M.me de Jonchère. Fort bien, et

quelles sont les principales rivières de la France ?

CAROLINE. La Seine, qui prend sa source dans un petit village nommé St.-Seine, dans le département de la Côte-d'Or qui fait partie de l'ancienne province de Bourgogne. Elle passe à Melun, à Paris, à Rouen, et se jette dans la Manche au Hâvre-de-Grâce.

La Loire, qui prend sa source dans les montagnes du département de l'Ardêche, autrefois le Vivarais, elle passe à Roanne, Nevers, Orléans, Tours, et se jette à Nantes dans l'Océan.

Le Rhône, qui prend sa source au mont St.-Gothard en Suisse ; il traverse le lac de Genève, passe à Lyon, Vienne, Avignon, Beaucaire et Arles, au-dessous de laquelle il se jette dans la mer Méditerranée.

La Garonne, qui prend sa source dans

les montagnes des Pyrénées, sur les frontières de l'Espagne; elle passe à Toulouse, à Agen, Bordeaux, où elle prend le nom de la Gironde, et se jette dans l'Océan au-dessous de cette ville.

Le Rhin, qui prend aussi sa source au mont Saint-Gothard; il passe à Strasbourg, à Mayence, à Cologne, à Utrecht, à Leyde, et se jette au-dessous de cette ville dans l'Océan.

L'Escaut, qui prend sa source dans le département de la Somme, autrefois la Picardie. Il passe à Valenciennes, à Anvers, et se jette dans l'Océan entre Flessingue et Middelbourg.

M.me de Joncière. Quelles sont les principales montagnes de la France?

Caroline. Les Pyrénées et les Cévennes dans le midi, les Alpes et les Vosges à l'Orient.

M.me de Jonchère. Quels sont les principaux canaux?

Caroline. Le canal du Languedoc, qui joint la mer Méditerranée à la Garonne. Il commence au port de Cette, et se termine près de Toulouse, après avoir parcouru une étendue de quarante-cinq lieues; il a trente pieds de largeur, et dans un endroit il passe à travers un rocher qu'on a percé de part en part.

Le canal de Briare, qui joint la Saône à la Loire.

M.me de Jonchère. Quelles sont les forêts principales?

Caroline. La forêt des Ardennes, dans le département du même nom, autrefois la Champagne.

La forêt de Fontainebleau, à peu de distance de Paris.

La forêt de Saint-Germain, qui en est encore plus rapprochée; celles de

Compiègne, de Senlis et de Rambouillet.

M.me de Jonchère. Quelles sont les principales villes du département du Nord?

Caroline. Douai en est la capitale ; elle est à quarante-neuf lieues de Paris, et est située sur une rivière nommée la Scarpe.

Lille remarquable par ses édifices, ses promenades et ses fortications. Cambrai, Valenciennes et Dunkerque, port de mer, sont les autres principales villes de ce département qui composait autrefois la Flandre française, dont Lille était la capitale.

Mme. de Jonchère. Dans le département du Pas-de-Calais?

Caroline. Arras, capitale, sur la Scarpe, à quarante-quatre lieues de Paris avec une très-belle citadelle et une très-belle Eglise Cathédrale.

Calais, le port le plus voisin de l'Angleterre, puisque la Manche dans cet endroit n'a pas plus de sept lieues de largeur.

Boulogne et St.-Omer, ports de mer, sont les autres villes principales de ce département qui composait autrefois l'Artois, dont Arras était également la capitale.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Somme?

Amiens, capitale, sur la Somme, à trente-une lieues de Paris, avec une belle Cathédrale et des promenades charmantes.

Abbeville, Péronne et Saint-Valery, petit port de mer, sont les autres villes remarquables de ce département, autrefois la Picardie dont la capitale était également Amiens. De toutes ces provinces, cette dernière est la moins fertile; les autres abondent en grains, en

pâturages, et font un grand commerce de fil et de dentelle, mais aucune des trois ne produit de vin, et la boisson ordinaire du peuple est du cidre.

M.me de Jommaïs. A merveille, mon enfant. Théophile, actuellement va nous réciter un chapitre d'histoire romaine.

CHAPITRE IV.

Tarquin se retira en Etrurie chez le roi Porsenna, d'où il envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre et redemander ses trésors qui lui furent d'abord généreusement accordés. Mais ces ambassadeurs profitèrent de leur séjour dans la ville pour y former une conspiration en sa faveur, dans laquelle ils entraînèrent les neveux de Collatin et les fils même de Brutus. Cette conspiration fut découverte et les coupables condamnés à mort. Brutus eut la force de prononcer lui-même cette sentence, quoiqu'elle concernât ses propres enfans. Cet effort de Brutus sur lui-même eut l'effet qu'il en attendait; il porta jusqu'au fanatisme l'amour des Romains pour le nom de république, et leur hor-

geur pour celui de roi. Brutus fut peu après tué dans un combat par Aruns, fils de Tarquin qu'il perça en même tems d'un coup mortel. On lui rendit de grands honneurs funèbres, il est considéré comme le fondateur de la république romaine. Lucretius, père de Lucrèce, et Valerius Publicola, furent les seconds consuls de Rome.

Porsenna livra une seconde bataille aux Romains où il les mit en déroute et les contraignit à repasser le Tibre. Horatius Coclès, se plaçant à la tête du pont, soutint seul l'effort des ennemis jusqu'à ce que les Romains eussent tous gagné l'autre bord et eussent brisé le pont derrière lui; alors il se jeta à la nage et se sauva heureusement au travers des javelots que l'on faisait pleuvoir sur lui. Il fut couronné dans la ville, on lui éleva des statues, et chaque

citoyen lui fit présent de ce que son propre revenu pouvait lui valoir par jour.

Porsenna vint camper devant Rome et la bloqua, c'est-à-dire qu'il empêcha qu'on n'y fît entrer des vivres, ce qui réduisit les Romains à de cruelles extrémités. Mutius, indigné qu'il eût pris le parti d'un aussi méchant homme que Tarquin, s'introduisit dans la tente de Porsenna dans l'intention de l'en punir. Il voulut le frapper de son javelot, mais comme il ne le connaissait pas, au lieu de lui il tua son secrétaire. Porsenna le fit arrêter et le menaça des plus affreux supplices. Mutius, sans s'émouvoir, étendit sa main sur un brâsier et l'y laissa consumer sans donner le moindre signe de douleur; il dit ensuite à Porsenna qu'ils étaient plus de trois cents *à Rome* aussi intrépides que lui, et qui *avaient* fait serment de délivrer leur pa-

trie des maux qu'il lui faisait souffrir. Porsenna, frappé de son courage et de l'avertissement qu'il lui donnait, calcula combien ses jours étaient en danger, et envoya à Rome proposer la paix. Mutius fut surnommé Scævola, qui veut dire gaucher, parce qu'il s'était brûlé la main droite, et comme il ne pouvait plus travailler, on lui donna des terres en dédommagement; mais, malgré l'utilité dont cette action fut à la ville de Rome et malgré l'héroïsme qui l'accompagna, elle ne peut jamais être considérée que comme un assassinat, et n'aurait pas dû être récompensée comme celle d'Horatius Coclès.

On envoya dans le camp de Porsenna dix jeunes filles en ôtages, pour gage des préliminaires de la paix. Clélie, l'une d'elles, ne trouvant pas convenable que de jeunes personnes restassent ainsi par-

mi les soldats, engagea ses compagnes à prendre la fuite avec elle, et revint à Rome; mais les Romains, rigides observateurs de leur parole, la renvoyèrent à Porsenna. Celui-ci lui rendit la liberté, et les Romains, pour consacrer l'intrépidité de Clélie et sa modestie, lui élevèrent un statue, la seule qu'ils aient décernée à une femme. Tout le monde ne sent pas bien d'ailleurs le mérite de cette action qui était, au fond, une désobéissance, et qui mettait Porsenna dans le cas de suspecter la bonne foi des Romains.

Tarquin, abandonné de Porsenna, trouva bien d'autres protecteurs, et la nouvelle république fut attaquée par trente peuples à la fois. Les plébéïens, obligés de contribuer sans cesse aux frais de la guerre, se livrèrent au désespoir et refusèrent de servir dans les armées si on n'allégeait les impôts. Les

malheureux qui contractaient quelque dette, devenaient, suivant les lois romaines, esclaves de leur créancier, et la misère était d'autant plus à redouter pour les Romains qu'elle leur présageait aussi la perte de la liberté. Dans cette circonstance, où le pouvoir des consuls devenait insuffisant, on résolut de nommer un dictateur pour six mois *. On était embarrassé sur la manière de procéder à son élection. Le peuple s'en rapporta au sénat, et le sénat aux consuls à qui ce soin fut toujours remis dans la suite. Pour cette fois, chacun des consuls ayant donné sa voix à l'autre, le sénat fut obligé de choisir entre eux et prononça en faveur de Lartius.

* Premier dictateur 96 av. J. C.; 256 an de Rome.

Fin du onzième volume.

TABLE

DU TOME ONZIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'Ancelle fils et réimprimé par Louis Tavernier et Cie.

1846.

LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR,

QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

GASTON DE SÉMUR, 2 vol. in-12.

Prix : 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION

ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,

Par M.me Emilie Millon-Journel.

I.re ANNÉE.

TOME DOUZIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.me V.e Renard, Libraire, rue Caumartin, N.o 12.

1823.

ongles crochus qui les terminent, il y a une petite éponge humide qui sert à faire grimper les araignées avec plus de sûreté le long des miroirs et des cloisons les mieux polies. L'humeur gluante qui imbibe ces éponges, colle leurs pattes contre les remparts qu'elles escaladent, mais seulement pour les empêcher de glisser. Plus près de la tête, vous voyez ces serres ou tenailles qui leur servent à saisir leur proie, à la porter à la bouche. Elles ont huit yeux placés en ovale sur le front, et à l'extrémité du ventre six mamelons ou filières par où suinte la matière qui devient du fil en se desséchant à l'air. La place de ces filières, comme vous voyez, est absolument opposée à celle de la filière des chenilles. Leur fil est beaucoup plus fin et ne peut s'employer à rien. Leurs toiles ne sont pas moins curieuses que les cocons de ces dernières; la manière régulière dont les

fils sont disposés et le petit palais qu'elles se réservent au centre, méritent beaucoup d'attention ; c'est là qu'elles emportent les moucherons qui se sont laissés prendre dans leurs filets. L'espèce d'araignées que l'on appelle des *faucheurs*, qui ont de si grandes jambes et qui vivent dans les champs, filent des toiles encore plus légères que les autres et qui souvent sont emportées et voltigent au gré des vents. Elles filent toutes une toile plus serrée, arrondie en forme de coque, grosse comme un petit pois pour y déposer leurs œufs. Dès que les petites araignées sont écloses, elles commencent à filer. On dit qu'elles grossissent à vue d'œil.

Théophile. Maman, ne touchez donc pas ainsi cette vilaine bête ! elle est venimeuse, je vous assure.

M.me de Jonchère. Beaucoup moins encore qu'une chenille. On la redoute

davantage parce qu'elle paraît plus laide.

THÉOPHILE. Mais elle mord quand elle est vivante.

M.me DE JONCHÈRE. Il n'y a que l'araignée *tarentule*, ainsi nommée de la ville de Tarente, en Italie, aux environs de laquelle elle est commune, qui fasse réellement une morsure.

CAROLINE. Et puis l'effet du venin est de vous faire danser continuellement, n'est-ce pas, ma tante? On dit que ce n'est qu'avec le secours de la musique, à force de jouer des contredanses, qu'on parvient à guérir ceux qu'elle a mordus.

M.me DE JONCHÈRE. C'est une fable accréditée parmi le peuple. L'inquiétude que cause cette morsure peut bien produire une espèce d'agitation qu'on a prise pour une fureur de danse. Ce que les tarentules ont de plus particulier, ce sont leurs yeux qui brillent dans l'obscurité comme ceux des chats, et leur affection

pour leurs petits ; elles collent leurs œufs sur leur poitrine, et quand ils sont éclos elles gardent encore les jeunes araignées ainsi à l'abri dans le sein maternel, jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour courir le monde sans danger.

Celle-ci, qui ressemble absolument à l'araignée commune, n'est cependant pas de la même espèce. Elle vit dans l'eau, sur laquelle vous devez quelquefois l'avoir vu nager. Imaginez-vous que cet animal bâtit à sec au milieu des ondes.

Caroline. Mais comment donc ?

M.me de Jonchère. Son ventre, par sa forme et par la grande quantité d'huile dont il est enduit, repousse l'eau, et il se forme dessous un petit vide rempli d'air. Quand elle a filé sa toile en forme de cloche qu'elle attache à des brins d'herbe au-dessous des eaux, elle y fait entrer à plusieurs reprises cet air qui se trouve sous son ventre. La cloche se

Il y a encore une espèce de ces animaux, nommée *araignée maçonne*, qui ne tend point de filets et qui habite un terrier comme un lapin. Elle choisit un terrain facile à remuer et s'y enfonce à deux pieds de profondeur. Elle construit une petite grotte, la tapisse d'une toile épaisse ; mais ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est la porte battante qu'elle adapte à l'entrée de ce souterrain. Cette porte est composée d'un peu de terre enveloppée dans des fils croisés, et d'autres *fils flexibles* la suspendent à la grotte,

comme si elle était attachée par des lanières. C'est par en haut qu'elle est suspendue, en sorte que lorsque la maîtresse de la maison est sortie ou rentrée, la porte retombe d'elle-même derrière elle. Quand elle la voit ébranlée et qu'elle croit avoir à redouter quelque visite indiscrète, elle tire à elle les rebords de la toile dont la porte est en partie composée, et oppose aux assaillans une résistance qui a quelquefois étonné ceux qui cherchaient à la forcer dans son terrier.

J'ai vu des araignées qui auraient fait à Théophile une impression bien plus terrible que toutes celles de ce pays-ci. Elles sont plus grosses que mes deux pouces ; la tête et le corselet sont noirs, le reste du corps est jaune comme du safran, leurs pattes sont de la grosseur d'une épingle, enfin l'animal entier est plus grand que toute ma main.

THÉOTIME. Ah! mon dieu! l'on trouve de ces araignées dans les [illegible]?

M.me DE JONCIÈRES. Non, ce sont des nymphes qui habitent les bosquets solitaires; elles y construisent des toiles si fortes, si épaisses, que les plus gros insectes, les kakerlaques, s'y trouvent pris continuellement, et qu'un petit oiseau aurait lui-même bien de la peine à s'en débarrasser. Elles tendent leurs filets d'un arbre à l'autre. Pour les attacher, elles s'abandonnent au gré des airs et s'élancent en devidant, jusqu'à ce que sur l'aile des vents elles aient gagné l'endroit qui doit leur servir de support. Alors elles reviennent en s'étayant de ce premier fil et le renforcent dans de nouveaux voyages; quelquefois elles s'aventurent témérairement, et si le doux zéphyr leur fait faux bond, ou bien si l'humeur vient à tarir, le fil se brise, l'in-

secte tombe, mais il remonte et recommence avec une patience infatigable. Dans les allées peu fréquentées, on voit aussi des toiles qui les traversent en forme de draperies ; elles y sont quelquefois en si grand nombre qu'elles interceptent le passage, et qu'il faut envoyer de tems en tems réhabiliter la promenade.

Théophile. Maman, ne pourriez-vous pas nous parler d'un autre animal ?

M.me de Jonchère. Volontiers. Voici le *cloporte* dont la propriété la plus singulière est de se rouler sur lui-même dès qu'on le touche, de devenir si semblable à une petite boule qu'on n'aperçoit plus ni queue ni tête, et que l'on douterait volontiers que ce fut un animal. On l'emploie beaucoup dans la médecine.

Voici la *puce*. Regardez-la au microscope, voyez sa tête qui ressemble un

peu à celle d'une sauterelle ou d'un cheval, ornée de deux longues cornes, et armée d'une trompe terrible avec laquelle elle suce le sang dont elle est si avide. Ses yeux sont noirs, ses jambes, hérissées d'épines, se terminent par deux crochets ; celles de derrière sont très-grandes et lui servent à s'élancer pour sauter ; son corps est recouvert d'écailles également hérissées d'épines ; enfin toute sa figure est hideuse, si toutefois, comme nous l'avons dit, ce qui est aussi digne de curiosité peut être hideux.

THÉOPHILE. Oh ! oui, oui, maman !

M.me DE JONCHÈRE. Les puces sont sujettes à la métamorphose ; elles tirent leur origine de petites larves presque imperceptibles qui, quinze jours environ après leur naissance, filent un petit cocon où elles se transforment en nymphes, et d'où elles sortent ensuite en

sautillant sous la figure d'une puce; c'est le seul exemple d'une métamorphose parmi les aptères.

ALPHONSE. Elles me font quelquefois bien impatienter ces vilaines petites bêtes, surtout quand je ne puis les attraper.

M.me DE JONCHÈRE. Je le crois bien, car elles parcourent en sautant un espace plus grand en hauteur et en longueur que deux cents fois la grandeur de leur corps. Je te dirai pour te consoler de leurs morsures, qu'elles n'attaquent jamais les personnes dont le sang est corrompu. Tout le monde a entendu parler d'un petit canon, d'un petit charriot traîné par des puces, ainsi je ne vous en ferai pas la description; cette merveille vous est déjà connue.

Je vous ai parlé des punaises de bois, elles ont des ailes et celle-ci n'en a pas. *C'est la punaise* commune, l'animal le

plus incommode et le plus infect ; il est de la grosseur, de la couleur et de la forme à peu près d'une lentille ; il est armé d'une trompe qu'il enfonce dans la chair.

Théophile. Ah ! voici la bête à mille pattes.

M.me de Jonchère. C'est une *scolopendre ;* elle n'a point de corselet, sa tête seule se distingue du reste de son corps. Elle ressemble un peu au cloporte, si ce n'est qu'elle est plus allongée, plus aplatie, et qu'au lieu de quatorze pattes seulement comme le cloporte, elle en a un bien plus grand nombre ; chez quelques espèces ce nombre passe la centaine, mais vous sentez bien que celui de mille est exagéré. Son corps est composé d'anneaux, et chacun de ces anneaux donne ordinairement naissance à quatre pattes. Bien des gens confondent *les scolo*pendres avec les perce-oreilles,

qui sont des animaux bien plus dangereux, parce qu'ils se glissent volontiers dans les oreilles des personnes étendues sur l'herbe, ainsi que leur nom vous l'indique. Dans quelques pays cependant il y a des scolopendres monstrueuses qui font des morsures très-douloureuses.

Les *vers de terre* que vous connaissez bien sont les seuls vers qui ne changent point de figure, ainsi que je vous l'ai dit. Ils sont humectés d'une humeur gluante qui facilite leurs mouvemens quand ils se glissent dans la terre. Les sucs qu'elle contient paraissent être leur unique nourriture ; ils ne mangent aucune espèce d'herbe et l'on trouve dans leurs intestins un peu de terre impalpable qu'ils ont pompée. Aussi, c'est toujours dans le terreau, dans le fumier, qu'ils se tiennent de préférence, parce qu'ils *y sucent* les graisses nécessaires à leur

subsistance. La fraîcheur ne leur est pas moins agréable, et ils sortent de leurs tanières lorsqu'il va pleuvoir pour goûter les délices du bain. Quand on les coupe en tronçons, ces morceaux séparés conservent long-tems l'existence; on prétend même qu'ils ne meurent point, que la queue et la tête repoussent avec le tems.

ALPHONSE. Le croyez-vous, maman? c'est bien extraordinaire.

M.me DE JONCHÈRE. Je ne puis le nier, n'ayant fait à cet égard aucune expérience; il est certain qu'il existe un autre animal, le polype, dont je vous parlerai un jour, chez lequel on a observé ce phénomène, mais pour les vers de terre, je ne vous en répondrai pas.

Il y a, mes enfans, une multitude d'autres insectes, bien dignes peut-être encore de votre attention, mais je n'ai pas entrepris de vous faire faire un

cours général d'entomologie (c'est ainsi qu'on appelle la connaissance des insectes); je vous en ai dit assez pour développer votre curiosité, et même à quelques égards pour la satisfaire. Voilà tout ce que je vous ai promis, tout ce que j'ai pu vous promettre; quelqu'autres fois je vous parlerai des cailloux, des métaux, et je vous ferai revoir mon coquillier.

Caroline. Ah! ma tante, je vous remercie, mais comment ferons-nous pour examiner les insectes? vous nous prêterez donc votre microscope?

M.me de Jonchère. Non, mes amis; mais en voici un autre d'une moindre valeur, moins embarrassant et moins lourd, que j'ai acheté un peu d'avance pour vos étrennes à tous trois, et dont vous pouvez entièrement disposer.

M.me de Jonchère fut bien tendrement embrassée, on s'empara *sur-le-champ* du microscope; il paraissait bien

préférable à l'autre quoiqu'il grossît beaucoup moins les objets, mais on en avait la propriété. Les deux aînés furent plusieurs jours sans pouvoir se rassasier de cette nouvelle jouissance, et Théophile, lui-même surmonta insensiblement son dégoût, car enfin il voulait user aussi de ses droits sur le microscope. M.me de Jonchère souriait en leur voyant examiner tous trois, avec plaisir, des insectes qui auraient inspiré peut-être quelque répugnance à des personnes plus âgées et plus raisonnables. Elle s'applaudissait d'avoir trouvé un moyen si simple, si doux, et doublement utile, de les familiariser avec eux, de les garantir de ces antipathies, de ces terreurs qui ressemblent à l'affectation, qui attirent le ridicule, et dénotent au moins une faiblesse d'esprit et d'organes dont il est fort heureux de se préserver ou de se guérir dès l'enfance.



dont l'extérieur nous frappa par ses antiques fortifications. Des arcades, des tours, que le temps avait séparées du reste, la verdure sombre du lierre qui les couronnait, donnaient à ce tableau un air imposant, bien nouveau, bien curieux pour nous; avant mon départ d'Europe je n'avais guère vu que Paris, et mon ami n'avait jamais quitté l'Ile de France.

Deux jours après, nous arrivâmes au pied des montagnes que nous apercevions dans le lointain depuis le commencement du voyage; elles étaient couvertes de neige, et nos noirs se persuadaient que c'étaient des rochers de marbre blanc. Quand ils virent de près la neige, il fallut absolument leur permettre de la toucher et d'en manger; ils ne pouvaient revenir de leur surprise, de leur admiration. La grêle qui était tombée à bord lorsque nous navi-

cipices ressemblaient à un nuage orageux au-dessus duquel nous nous élevions par degrés et comme par enchantement. Le chemin, tracé avec art, conduit jusque sur la montagne la plus

borne, sans difficulté, sans effort, et avec des détours si bien ménagés qu'on est tout surpris de s'y trouver rendu. Là, nos muletiers s'arrêtèrent d'eux-mêmes pour nous laisser dominer le reste de la terre : rien ne bornait notre horizon, mais vous savez que ces grandes vues confuses ne sont pas celles que je préfère, et de cette élévation notre œil ne pouvait plus atteindre la profondeur des vallées. Leur aspect m'avait charmée sur la route ; la verdure de leurs prés, de leurs arbrisseaux, les ruisseaux nombreux dont elles étaient arrosées, les cabanes couvertes de mousse formaient un contraste piquant avec les glaçons, les frimas et la solitude qui régnaient sur les hauteurs. Je me représentais au printems ces gazons, ces buissons, ces toits même émaillés de fleurs, car la plupart de ces chaumières, adossées à la

montagne et semées d'un peu de terre par de légers éboulemens, donnaient naissance à des plantes parasites. Ces plantes formaient des berceaux naturels et retombaient en festons autour de la cabanne ou du rocher, avec toute la grâce qu'un crayon habile leur aurait donnée dans un tableau. Enfin nous commençâmes à descendre et ce ne fut pas sans quelques inquiétudes de ma part; le chemin me paraissait plus rapide que lorsque nous avions monté; mon amie était destinée à des terreurs encore plus vives.

Une troupe de mulets, chargés de ballots, vint à débusquer au moment où la voiture de M.me C. tournait elle-même un angle de la montagne. Un des conducteurs de cette troupe demanda que le carrosse se rangeât du côté du précipice, ce que l'orgueil de nos cochers leur fit rejeter avec hauteur et ce

qui n'était peut-être pas bien juste. Alors le conducteur irrité saisit les rènes des dernières mules de la voiture et les poussa dans la rampe où elles auraient entraîné les autres si celles-ci, en s'efforçant de reculer, ne les eussent aidées à reprendre terre malgré leur effroi. A cette violence atroce, M.me C., sa femme de chambre et deux enfans qui étaient dans la voiture avec son mari et un jeune homme de leurs amis, poussèrent des cris affreux. Le jeune homme sortit de la voiture l'épée à la main, pour s'opposer à quelque nouvelle tentative, et ce fut dans ce moment qu'arrivant à notre tour à l'angle de la querelle. Mon mari se jeta au milieu de la foule, armé d'un fusil et de deux pistolets. Atys y courut lui-même avec un bâton; nous croyions être attaqués par des brigands, nous pensions que les mulets n'avaient été

amenés là que pour obstruer le passage. Les cochers tombèrent sur les ennemis à coups de fouet et à coups de poing. Ils se pelotèrent avec eux dans la neige et sur le bord de ces abimes où je croyais les voir rouler à chaque instant. Le reste des mulets arrivant à la file augmentait encore la confusion. Ceux des muletiers qui n'étaient pas de la bande des premiers, se jetaient à genoux au milieu de la route, demandaient le passage et quartier pour eux et pour leurs animaux. Il n'était plus question de croire aux brigands alors, et ces messieurs auraient bien voulu n'avoir pas apporté leurs armes, car les cochers, dans leur ressentiment, s'efforçaient de les arracher de leurs mains pour ensanglanter la scène. Les cris, les menaces, les imprécations proférées dans un idiôme étranger rendaient pour nous ce débat semblable au chaos; enfin on vint

à bout d'arracher les cochers au plaisir de la vengeance, on remit les voitures en route et alors ils abandonnèrent la place, la laissant embarrassée de mulets, de ballots renversés, sans compter ceux qui avaient été culbutés dans le précipice. Ce ne sont pas des hommes disaient les vaincus en nous voyant partir, ce sont les grands diables de la montagne.

Nous allâmes coucher le même soir au village de Castro. Nous souffrîmes le froid le plus cuisant. Il n'y a point de cheminées dans cette partie de la Galice, et elles y seraient à peu près inutiles, car le sol est dépourvu de grands arbres; il ne produit que du jonc marin et autres broussailles qui servent à chauffer la cuisine. Aussi presque toute espèce de nourriture se prépare dans la poêle, ustensile qui convient le mieux à ce genre de chauffage et dans lequel

se font tous les ragoûts. On ramasse des cendres chaudes dans un bassin de cuivre appelé *brasiero* que l'on porte dans les chambres et autour duquel on se presse comme autour d'un poêle; mais ce moyen, auquel nous étions accoutumés depuis la Corogne, était alors bien insuffisant pour nous. Il n'y avait point de croisées à notre auberge, et, faute de vitres, il fallait tenir les contrevents fermés ou transir de froid. J'allai m'établir à la cuisine, au coin du foyer. La fumée, la vapeur désagréable des mets, la compagnie des muletiers et des villageois ne purent me faire abandonner mon poste. L'un me heurtait en passant, l'autre s'appuyait sur moi pour observer si son plat était cuit; mais en quittant nos régions asiatiques, le froid est l'inconvénient le plus difficile à supporter.

A la fin du jour et au détour de la

dernière colline, nous découvrîmes, le lendemain, une petite ville appelée Villa-Franca. Elle est dominée par un vieux château fort, vis-à-vis duquel était situé l'auberge où l'on nous mena loger. La ville est mal bâtie, les rues ne sont point pavées et les seuls édifices qui fussent dignes d'attention étaient quelques couvens et ce château, jadis l'auguste résidence des marquis de Villa-Franca. Leur descendant, alors à Madrid, y faisait faire des réparations considérables, projetant, par pénitence ou par philosophie, de venir y passer l'été suivant. Cette masse antique n'avait qu'une porte sur chaque façade, et cette porte ne se trouvait même pas au centre du bâtiment. Les tours portaient à chaque étage des pierriers qui menaçaient tous les points de la vallée, les murailles étaient toutes criblées par la quantité des meurtrières qu'on y avait pratiquées.

Ce sont des trous par lesquels, en cas d'attaque, on passe le canon d'un fusil pour tirer sur les assaillans. Les fenêtres étaient étroites, voûtés et grillées. Jugez du contraste que devait produire l'appartement que l'on faisait arranger pour le marquis actuel, dans un goût plus moderne! Les fenêtres agrandies, vitrées, recrépies à neuf présentaient l'aspect le plus baroque. J'aurais bien désiré visiter l'intérieur de ce château, mais il n'y avait pas moyen, pour des femmes, de franchir une place aussi bourbeuse que celle qui nous en séparait. M. de Jonchère, qui alla le parcourir, me dit à son retour qu'il y avait trouvé des pièces immenses entièrement nues, obscures, et pour toute chose remarquable les armures des ancêtres du marquis suspendues aux voûtes de la chapelle. Le lendemain, à notre départ, *nous fîmes* le tour du château et nou

vîmes alors les jardins qui s'étendaient, par une pente douce, jusque sur les bords d'une jolie rivière. Quelques bouquets d'arbres et un gazon bien vert, bien touffu, en faisaient tout l'ornement.

De Villa-Franca au beau village de Mainbrivé, nous remarquâmes sur la route un couvent bâti dans une situation magnifique. Il était placé sur le sommet aplati d'une montagne dont la base bien cultivée inclinait vers la rivière qui passait à peu de distance sous un pont. Ce pont, cette eau, cette verdure et les tours du couvent qui s'élevaient dans les airs, formaient un tableau fort pittoresque. Nous trouvâmes à Mainbrivé une auberge nouvellement bâtie. Le village tout entier l'était beaucoup mieux, beaucoup plus proprement que la ville que nous avions quittée. *Notre* gaîté prit un nouvel essor en nous

voyant dans un lieu si agréable. Assis autour du *brasciro*, nous riions, nous jasions, nous oubliions les frimas de Castro et les boues de Villa-Franca. Insensée! nous devions les regretter bientôt. Tout à coup un personnage se présente. Sa figure âgée, un peu pâle et son uniforme d'officier de cavalerie réclamèrent notre attention. Il nous adressa la parole, mais c'était en espagnol, et quoique M. de Jonchère eut appris le portugais dans l'Inde, ces deux langues diffèrent encore assez entre elles pour qu'il ne pût entièrement le comprendre. Quant à mon amie et moi, qui n'y comprenions rien du tout, ses gestes multipliés, son air touché, quand il tournait les yeux de notre côté, composaient pour nous une pantomime vraiment singulière, et qui nous paraissait d'autant plus plaisante que nous étions en train de rire. Mais au mot

d'*escopettas* (escopettes ou fusils), qui n'était pas difficile à entendre et qu'il répéta en se mettant dans l'attitude de quelqu'un qui nous aurait couchées en joue, les jeux et les ris s'envolèrent, et nous nous écriâmes : — Ah! bon dieu, nous allons être assassinées! Le capitaine, voyant qu'il ne pouvait être assez clairement entendu, emmena nos maris et nous laissa dans l'inquiétude la plus cruelle. M. C. avait avec lui un homme de confiance, un blanc, ancien domestique en France, qui les suivit en nous promettant de venir nous rendre compte de ce qu'il aurait pu savoir. Voyant, au bout de quelques minutes, qu'il ne revenait point, nous envoyâmes un de nos noirs et puis l'autre. Ne les voyant pas revenir à leur tour, nous étions tentées d'imaginer que la charmante auberge n'était qu'un coupe-gorge et les craintes les plus romanesques venaient nous

pas atteint ; les autres, plus humains, les avaient prévenus que leurs efforts seraient superflus, qu'ils étaient au nombre de trente-deux, ayant chacun cinq coups à tirer. Ils avaient détaché leurs malles remplies d'effets précieux qu'ils rapportaient des Philippines, et leur avaient laissé une piastre à chacun pour payer leur souper. Le corrégidor, c'est-à-dire l'un des principaux magistrats du canton, avait déjà reçu leur déposition. Ils avaient conseillé à nos maris de s'adresser à lui pour réclamer une escorte, composée des plus honnêtes gens du village. Le corrégidor l'accorda, donna les noms de dix habitans les plus braves et les mieux famés, et l'on convint d'une récompense s'ils voulaient nous suivre jusqu'à Astòrga. C'est une assez grande ville où il y avait garnison, et où le commandant, sur une semblable requête, ne pouvait manquer de nous donner

quelques soldats pour nous accompagner plus loin. Nous remerciâmes beaucoup nos nouveaux amis ; nous plaignîmes sincèrement leur malheur ; nous passâmes une nuit affreuse et nous montâmes en voiture aussi tremblantes que si nous avions déjà vu les voleurs. Il fallut alors réveiller l'escorte ; et sur dix hommes il n'y en eut que six, malgré la forte rétribution qui leur avait été promise, qui purent se décider à se lever si matin. Vous noterez qu'il était déjà huit heures. Nous partîmes donc avec ces héros, qu'à leur mine, à leur équipage nous aurions pu prendre en chemin pour les bandits eux-mêmes.

Caroline. Ma tante, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Trente-deux voleurs ! des escopettes ! et ce bon capitaine, comme il craignait pour vous ! comme il était obligeant de venir vous avertir et vous donner des conseils !

ALPHONSE. Allons, maman, allons au combat.

M.me DE JONCHÈRE. Vous n'avez pas encore lu un roman nommé Gil Blas, qui est traduit en partie de l'espagnol; vous le lirez lorsque vous aurez l'âge de le comprendre. Dans cet ouvrage l'auteur fait une grande histoire de voleurs établis dans un souterrain, et, par un hasard assez plaisant, il a placé le lieu de la scène précisément au même endroit où nous rencontrâmes les nôtres.

THÉOPHILE. Ma pauvre maman, s'ils vous ont fait du mal, ne le dites pas, je vous en prie!

M.me DE JONCHÈRE. Non, mon enfant, nous en fûmes quittes pour la peur; mais elle nous empêcha de jouir des beautés de la route jusqu'à la ville d'Astorga. Un léger accident arrivé à l'une de nos voitures obligea nos cochers de s'arrêter un jour dans cet endroit. Nos

maris en profitèrent pour aller trouver le gouverneur, qui voulut bien leur accorder l'escorte de six soldats jusquà Léon. Ils allèrent ensuite voir la cathédrale, et revinrent avec un jeune Français, employé chez un négociant pour lequel ils avaient une lettre de recommandation. Nous parlâmes fort en détail des usages de l'Espagne. Nous savions déjà qu'ils diffèrent moins qu'on ne l'imagine en général de ceux des Français, et il nous confirma dans cette opinion. Les femmes sont obligées, à la vérité, d'être vêtues de noir jusqu'au dernier *angelus*, c'est-à-dire jusqu'à six heures du soir; il leur est permis alors de prendre les modes françaises. Elles portent dans les rues une mante ou voile, soit d'étamine, soit de dentelle noire, dont la garniture accompagne le visage, mais sans le découvrir; *la mante tombe* en pointe fort bas par

derrière et se croise sur la poitrine. Les femmes du peuple n'ont point de mante et sont toutes coiffées avec un mouchoir de couleur qui se noue sous le menton. Les hommes sont habillés absolument à la française; mais dès qu'ils sortent de leurs maisons, tel tems qu'il fasse, l'été comme l'hiver, ils s'enveloppent d'un grand manteau de drap.

Astorga est grande, bien bâtie; mais toutes les rues ne sont point pavées et la saison ne leur était pas favorable. Les habitans n'auraient guère de communication entre eux pendant l'hiver sans l'invention de leurs sabots à deux talons. Celui de devant, plus élevé encore que celui de derrière, les empêche de glisser. Ils y mettent leurs pieds tout chaussés, les quittent à la porte et les reprennent en sortant. Nous achetâmes de ces sabots, mais il nous fut impossible de nous en servir : nous ne pouvions faire un

pas; nous nous croyions montées sur des échasses, et nous fûmes obligées de rester à l'auberge, malgré notre regret de pas voir la cathédrale.

ALPHONSE. Et pourquoi n'y alliez-vous pas en voiture?

M.me DE JONCIÈRE. Il n'y avait point de voitures de place dans cette ville, et nos cochers étaient bien aises de faire reposer leurs mules.

Nous partîmes le lendemain pour nous rendre à Léon. Nous crûmes voir au loin les brigands dans la plaine, montés sur des chevaux noirs, ainsi qu'ils nous avaient été désignés. Un paysan que nous rencontrâmes nous apprit qu'ils étaient effectivement en grand nombre, échappés depuis peu des prisons de Madrid. Ils mettaient les hameaux à contribution et désolaient toute la contrée. La police était si mal faite, qu'il n'y avait aucune mesure prise pour

les réprimer, et que les malheureux villageois, accoutumés à l'inertie de leur gouvernement, n'attendaient que de la Providence le terme de leurs désastres. Tandis que nos maris étaient allés demander une nouvelle escorte, nous voulûmes faire disposer notre appartement. Je vous ai déjà dit que nous passions les nuits dans la même chambre et que nous faisions mettre des matelas à terre pour nos gens et pour les enfans; mais notre hôtesse, qui était grande, sèche, noire et méchante, s'emporta contre nous, refusa de laisser préparer les lits et s'obstinait à nous assigner une chambre séparée pour chacun. Elle entra dans une colère si violente, sa voix était si clapissante, ses gestes si menaçans, que, sans pouvoir précisément la comprendre, il nous était aisé de concevoir qu'elle nous débitait un torrent d'invectives. Comme elle s'avança vers moi, dans l'in-

tention apparente de me donner un soufflet, je courus à la table où nos maris avaient déposé leurs armes. A cette vue la méchante femme recula tout effarée, et je profitai de ce moment de silence pour ordonner à nos Maures (c'est ainsi qu'on les appelait en Espagne) de reporter tous nos effets dans nos voitures. Alors elle ne calcula plus que la perte qu'elle allait faire : elle sourit comme Tisiphone aurait pu sourire, étendit elle-même les matelas sur le plancher et sortit en me faisant la révérence. Nos maris revinrent avec un négociant de la ville. Nous leur racontâmes ce qui s'était passé, et le négociant se chargea de réprimander l'hôtesse, mais aucun d'eux ne calcula combien cette scène avait dû nous étonner et nous effrayer. — Rien de plus commun, disaient-ils, que d'avoir querelle dans les auberges. — Mais nous n'avions aucune notion de ce qui s'appelle peuple en Europe. Au reste,

ces messieurs s'étaient présentés au marquis de Villa-Raoun, gouverneur de Léon, qui leur avait fait un accueil flatteur, les avait conduits auprès des dames de sa famille et leur avait délivré un ordre pour que quatre cavaliers du régiment de la Reine, alors en garnison à Léon, nous accompagnassent jusqu'à Burgos. La totalité de ces escortes nous a coûté vingt-cinq louis dans l'espace de cinquante lieues.

Nous quittâmes Léon sans savoir quel jour nous arriverions à Burgos : nous avions, depuis Astorga, abandonné le chemin royal pour prendre des routes de traverse excessivement dégradées. L'Espagne est arrosée d'une multitude de ruisseaux, dont les eaux, réunies et bien dirigées, pourraient fertiliser les terres ou grossir les fleuves et peut-être les rendre navigables, avantage dont ce pays est à peu près privé. Ces ruisseaux, débordés, formaient de vas-

tes étangs dans la campagne. Nous voyagions presque toujours à gué et nos voitures faisaient souvent des bonds d'autant plus effrayans pour nous, que dans nos palanquins nous n'avions pu en contracter l'habitude. Ce fut à travers ces marais et ces ornières que nous gagnâmes Reneillos, petit village dont les murailles étaient en terre battue, ce que nous n'avions jamais vu, mon amie et moi. Nous logeâmes dans la chaumière d'une pauvre femme, qui nous reçut du moins avec bienveillance. Nous trouvâmes à Reneillos beaucoup de volailles et de lapins domestiques, ce qui nous mit dans l'abondance. Nous fîmes des provisions pour quelques jours. Dans les villes mêmes où nous avions passé nous n'avions presque jamais pu nous procurer de la viande ; on nous donnait seulement, et avec peine, des œufs durs et des noix, ce qui n'était pas merveilleux pour des convalescens ; mais le mouve-

ment de la voiture et le bon air des montagnes rétablissaient notre santé, en dépit de la mauvaise nourriture. Il y avait bien quelques autres provisions dans les auberges, mais elles étaient réservées à nos cochers, et nous arrivions communément assez tard pour qu'on ne voulût pas se donner la peine d'en aller chercher d'autres. Les muletiers sont comptés pour tout dans les hôtelleries; le voyageur n'est qu'une espèce de ballot pour lequel on professe une parfaite indifférence, jusqu'au lendemain matin qu'on lui fait payer sa table et son lit comme s'il avait été magnifiquement traité. Si nous avions été en plus petit nombre nous aurions moins senti la disette. Mais quinze personnes, quinze convalescens à la fois! c'était une petite armée. Un jour que nous n'avions presque rien mangé.....

Alphonse. Presque rien mangé! Ah! la pauvre mère!

M.me de Jonchère. Je vis apporter à nos cochers une large gamelle où ils avaient fait préparer, avec du riz, un mouton tout entier. Malgré moi mes regards se tournèrent sur cet énorme plat, digne des festins des héros de l'antiquité, et qui probablement m'aurait dégoûtée quelques mois plus tôt ou plus tard. Mes yeux parlèrent alors un langage dont je rougis quand j'y pense.

Alphonse. Ah! vraiment vous êtes bien bonne; eh bien! c'était le langage de la faim, c'est tout naturel. J'aurais fait bien pire que de parler des yeux!

M.me de Jonchère. Ce langage fut entendu des muletiers: l'un d'eux m'offrit de prendre part au festin.

Alphonse. Je n'y aurais pas manqué.

M.me de Jonchère. Mais ils étaient tous autour de la gamelle, ils y puisaient avec les doigts.... Le mets le plus grossier aurait pu ne pas révolter mon appétit, mais chez une personne bien élevée le besoin

de propreté peut l'emporter long-tems sur les autres, et je refusai cette proposition, dont je leur sus cependant fort bon gré. Reneillos n'est pas un lieu fréquenté par les voyageurs. Je vous ai dit que nous n'étions plus sur la grande route; aussi notre arrivée causa-t-elle un mouvement général dans le village, et notre costume, nos physionomies étrangères ajoutaient encore à la curiosité. Hommes, femmes, enfans, tous se pressaient pour nous voir; nous n'échappions même pas à leurs caresses. Nous étions enveloppées par la foule; ils voulaient bien nous trouver charmantes, ils nous le répétaient, et nous les comprenions à merveille sans avoir jamais appris l'espagnol. Nous leur disions des douceurs à notre tour; nous donnions nos mains aux femmes, qui s'extasiaient de les trouver si blanches, parce qu'en effet les leurs ne l'étaient guère, et nous em-

brassions les enfans quoiqu'ils nous fissent mal au cœur. Je vous ai dit tout à l'heure que le goût de la propreté pouvait l'emporter sur bien des besoins, mais ce ne pouvait être sur celui de reconnaître l'accueil de ces bonnes gens. Dans ce village je fus très-édifiée de voir les hommes ayant tous un tricot pendu au cou; les femmes avaient la quenouille au côté, et, de cette manière, en allant, venant, les deux sexes étaient également occupés, pas un moment n'était perdu. Je voudrais que cet excellent usage fût universellement répandu.

De Renejllos à Billada nous eûmes encore des chemins affreux. La ville était petite, bâtie en terre. Ce qui m'étonna beaucoup en Espagne, ce fut d'y trouver tant de petites villes, tant de hameaux et point de maisons éparses dans la campagne. Je ne me consolais pas de voir tant de situations pittores-

ques, dont partout ailleurs on aurait si avidement profité, embellir inutilement des déserts. — Eh quoi! disais-je aux rochers, aux prairies, suis-je donc la première qui vous admire, suis-je donc la première qui voudrais habiter parmi vous!..... — L'on ne croira pas sans doute que dans un pays si beau aucun être n'ait été sensible aux charmes de la campagne et n'ait fondé comme nous, mes enfans, le bonheur de sa vie au sein de la retraite et de la douce simplicité; mais on est obligé de penser, quoi qu'il en coûte, que de tems immémorial la police de ce pays a été si défectueuse, le gouvernement si faible ou si indifférent, que ces lieux enchanteurs à nos yeux n'ont été constamment à ceux des Espagnols que des repaires où le crime aurait menacé de toutes parts l'ami de la nature. Les tems sont venus où la scène pourra changer : ces belles

solitudes vont se peupler, et la culture, languissante jusqu'à cette époque, viendra donner un nouvel éclat à ces rochers, à ces vallons sauvages qu'un gouvernement nouveau aura rendus à l'industrie, à l'homme de goût, à l'humanité. De Billada à Besida del Campos les chemins étaient encore plus mauvais que les précédens, et les aspects devenaient moins variés. Depuis Léon, nous nous écartions des montagnes et nous traversions des champs couverts de bleds précédemment, et métamorphosés, dans cette saison, en pâturages où les moutons affluaient de toutes les parties du royaume. La Vieille-Castille, où nous nous trouvions alors, est le pays le plus propre de toute l'Espagne à la culture des grains, en raison de la facilité du labour. Ces vastes champs étaient heureusement entrecoupés de noyers, de chataigniers et d'oliviers.

En voyageant vers Torquemada, nous vîmes plusieurs villages souterrains.

Caroline. Comment donc, des villages souterrains?

Mme de Jonchère. Ils sont creusés dans l'épaisseur d'une colline, en sorte que l'entrée donne sur la partie basse du sol, avec laquelle elle est à peu près de niveau. Les fenêtres sont nécessairement pratiquées du même côté que la porte, et les appartemens se prolongent à droite et à gauche. La terre est dure naturellement, on la bat pour consolider et polir les parois de chaque excavation; en sorte qu'il est bien rare, à ce que l'on assure, qu'il se fasse des éboulemens dans l'intérieur. Ce genre de construction est économique, il convient à un peuple dépourvu d'aisance, comme celui-là l'était alors. Nous passâmes à Palencia; nous couchâmes à Torquemada, où nous vîmes un pont de

été prodigue ; on y trouvait tous les genres, tous les effets, toutes les beau-

tés qu'elle dissémine ailleurs. Burgos est elle-même digne de remarque par ses bâtimens, ses quais, ses rues bien pavées et sa jolie rivière, appelée l'Arlençon. Ses fortifications, en partie écroulées, inutiles peut-être pour sa défense, ne le sont pas pour l'ornement de ses dehors. La cathédrale a la réputation d'être une des plus belles de l'Espagne; et, ne pouvant les visiter toutes, nous nous étions réservées pour celle qui le méritait davantage. Nous nous y rendîmes en habit de voyage; mais cet habillement nous fit remarquer par sa nouveauté. En peu d'instans le bruit circula que nous étions de la famille de l'ambassadeur de France, et l'église se remplit de curieux. Parmi les ecclésiastiques qui étaient alors au chœur se trouvait un prêtre français infiniment aimable, qui nous fit voi[r] l'église dans tous ses détails. Elle e[st]

dure soutenue par des rangées d'arbres en guise de colonnades, et par des branches entrelacées de l'une à l'autre. Eh bien! ces arbres, ces rameaux, ces enlacements, ils les imitèrent, lorsqu'ils eurent quitté leurs forêts et qu'ils bâtirent des églises magnifiques, dont un grand nombre subsistent encore, quoique beaucoup d'entre elles aient été bâties peu de siècles après la naissance de Jésus-Christ.

Théophile. Quoi! maman, ces églises ressemblent à des salles de verdure?

M.me de Jonchère. Autant que des masses de pierres peuvent y ressembler; mais on observe dans la quantité de festons et d'arceaux qu'on voit au dehors et au dedans de ces églises quelque chose qui rappelle des berceaux, des grottes, des allées. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien au monde ne diffère davantage de l'architecture grecque que

l'architecture gothique; et cette dernière, quoique excessivement bizarre, mérite encore d'exciter notre admiration. Dans la cathédrale de Burgos le grand autel est placé au centre de l'église; il est éclatant de dorure. Des chapelles, non moins ornées, sont pratiquées à l'entour et forment des enfoncemens comme ces grottes dont je vous parlais tout à l'heure. Dans une d'elles est un superbe monument élevé à un connétable de Castille, dans une autre pierre tombale destinée à celui qui voudra payer assez cher le triste honneur d'en décorer sa dépouille terrestre. Elle est en jaspe rouge, d'un seul bloc, et pèse soixante-quinze milliers. C'est une offrande faite à l'église. Les stalles, les piliers, les plafonds, les murailles sont recouverts en bois sculpté, dont les sujets, variés à l'infini, demanderaient des siècles d'attention. Ces sculptures

ont le défaut d'être trop en miniature, et il devient presque impossible d'en saisir les détails. A la suite sont des bâtimens qui joignent le palais de l'archevêque à la cathédrale. Dans les salles de ces bâtimens on voit des tableaux, de riches ornements d'église, un tabernacle enrichi de pierres précieuses; et enfin sans ornemens, sans pierreries, mais antique, délabré, à demi rongée de la rouille et des vers, et belle seulement du titre qu'elle porte, la malle du Cid, la malle de don Rodrigue et de Bivàr accrochée à la muraille.

Alphonse. Quoi! Rodrigue qui avait du cœur!

Théophile. Qu'est-ce que c'est donc que ce Rodrigue?

M. de Jonchère. Un des héros de la Castille, qui vécut mille ans après Jésus-Christ. Il conquit tout le royaume de Valence, combattit victorieusement

. colique ; c'était la dernière que mon amie et moi eussions à passer ensemble.

La dernière!..... Une fois encore dans notre vie nous avons couché sous le même toit; et à présent l'immensité des mers nous sépare!

ALPHONSE. Et pourquoi donc vous sépariez-vous déjà, puisque vous deviez tous aller en France?

M.me DE JONCHÈRE. M. C. voulait aller passer l'hiver à Bilbao, capitale de la Biscaye; et le chemin se divisait à Pancorbo. Après tant de jours heureux ou malheureux que nous avions passés ensemble sur les mers ou en pays étrangers, les liens de l'intimité, de l'habitude s'étaient resserrés pour nous, plus qu'ils n'auraient pu le faire en de longues années dans toute autre situation de la vie. Vous pouvez imaginer combien de larmes furent répandues avant de monter en voiture. Ce ne fut pas notre dernier adieu : nous devions suivre la même route encore pendant

ta pour les joindre avec moi, où je trouvai

la première cheminée que j'aie vue depuis que je voyageais en Espagne. De Vittoria nous nous rendîmes à Mondragon. Nous eûmes le malheur d'y arriver un jour de foire, et en arrivant à l'auberge on nous déclara qu'il y avait huit personnes dans chaque chambre. Nous envoyâmes chercher un gîte jusque dans les moindres cabarets et ce fut absolument sans succès. Alors on nous confia que quatre Français, arrivés de Pancorbo avant nous, avaient une chambre pour eux seuls où ils pourraient nous recevoir si nous voulions les en prier. Ces Français suivaient la même route que nous depuis Burgos; nous les avions rencontrés dans les auberges sans qu'ils témoignassent le moindre désir de lier connaissance avec leurs compatriotes, ce qui m'avait donné quelque prévention contre eux. Je n'en avais pas besoin pour que la proposition de partager leur

chambre à coucher me parût très-extravagante. Nous avions, à la vérité, passé toutes les nuits précédentes en nombreuse compagnie, mais ce n'était pas avec des étrangers. Cependant je faisais, avec M. de Jonchère, de tristes réflexions sur la nécessité de passer une nuit bien froide dans la voiture, lorsqu'un des Français vint nous y trouver, nous invita à monter dans leur appartement, me parla d'une alcôve et m'entraîna enfin hors de la berline sans que je susse bien encore comment cela finirait. Nous causâmes d'abord, nous soupâmes; je me vis avec plaisir au milieu de gens bien élevés. Il y avait trois lits dans la chambre. Je considérai l'alcôve dont on pouvait croiser les rideaux; enfin je me familiarisai pendant la soirée avec l'idée d'en prendre possession, et je m'endormis en pensant à Mme C. qui ne se doutait sûrement

pas par quelle singulière compagnie elle se trouvait remplacé.

Deux jours après nous allâmes coucher à Oyersun où nous trouvâmes que presque tout le monde parlait français. Je m'étais fait du passage des Pyrénées une idée terrible; j'en jugeais par les montagnes de la Galice et devais m'attendre à franchir des sommets bien plus escarpés, mais ici nous cheminions au fond du précipice. Les montagnes étaient boisées et les vallées arrosées d'un si grand nombre de petites rivières que, dans une seule journée, nous passâmes sur quatorze ponts et nous en laissâmes huit autres à droite ou à gauche. On élève dans cette contrée une quantité de porcs d'une grosseur démesurée; les bœufs, au contraire, sont excessivement petits. Les roues des charrettes sont en bois plein comme les roulettes des joujoux d'enfans et

rendent, en tournant sur leur essieu, un son aigu tout-à-fait extraordinaire.

Nous quittâmes Oyersun à la clarté des flambeaux, et au lever du soleil nous eûmes la vue de la mer pour la première fois depuis notre départ de la Corogne. Nous étions en face de Fontarabie dont l'aspect est réellement imposant. Bientôt après nous saluâmes la frontière, et le pont élevé sur la rivière de Bidassoa nous transporta d'Espagne en France en un clin d'œil. Nous trouvâmes là des chemins dont ceux d'Astorga à Burgos ne nous avaient donné qu'une légère esquisse. Je n'exagère point en vous disant qu'il y avait des trous où l'on faisait descendre la voiture avec des précautions infinies, et que quand elle y était descendue, l'impériale se trouvait de niveau avec le reste du terrain.

Caroline. Ah! mon dieu, mais comment pouvait-on la faire sortir de là?

M.me de Jonchère. Jugez avec quelles peines, quelles secousses ces pauvres mules en venaient à bout! Je fis une lieue dans la neige, après quoi, n'en pouvant plus, je me résignai à tout ce qui pourrait en résulter et je me remis dans ma voiture, qui arriva sans accidens à Bayonne.

J'étais donc en France! Il y avait dix mois que je vivais parmi des étrangers, mais le froid rigoureux qui se faisait sentir modérait singulièrement ma joie. Je calculais combien de lieues j'avais encore à faire avant d'arriver à Lyon, où M. de Jonchère allait rejoindre sa famille.

Caroline. Ma tante, et combien en aviez-vous déjà fait?

M.me de Jonchère. Cent trente-quatre seulement en vingt-un jours, mais sans

aucun relais, à la vérité. Le jour même de notre arrivée à Bayonne, le parlementaire que nous avions laissé à la Corogne entra dans le port de Bordeaux où nous le retrouvâmes peu après. Nous traversâmes, pour nous y rendre, d'immenses forêts de pins dont l'aspect est très-majestueux, et je vis dans la route, pour la première fois de ma vie, une rivière qui charriait de gros quartiers de glace. Bayonne m'avait paru une très-jolie ville.

La salle de spectacle de Bordeaux est regardée comme un très-beau morceau d'architecture ; le vestibule et l'escalier sont réellement admirables, mais la salle en elle-même me parut trop grande. La distance des loges l'une au-dessus de l'autre est telle que les femmes y paraissent comme des marionnettes, et la voix des acteurs se perd dans l'espace ; les sons de l'orchestre se confondent

lorsqu'il n'y a pas beaucoup de spectateurs. De Bordeaux nous nous rendîmes à Montpellier en traversant tout le Languedoc dont les aspects, surtout dans cette saison, me parurent peu intéressans et peu variés. Nous vîmes plusieurs fois le fameux canal dont Caroline nous a parlé l'autre jour. De Montpellier nous allâmes à Nîmes, où j'aurais bien voulu arriver d'assez bonne heure pour visiter des édifices très-curieux bâtis du tems des Romains, mais il fallut me contenter de les regarder en passant. Le lendemain, dans la matinée, nous passâmes le fameux pont du Gard. Ce sont aussi les Romains qui l'on fait bâtir, moins pour traverser la petite rivière du Gardon que pour soutenir un aqueduc.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est qu'un aqueduc?

M.me DE JONCHÈRE. C'est un grand

canal qui porte des eaux dans quelque endroit. Le pont du Gard est formé par un premier rang d'arches sur la rivière ; il est partagé en deux dans sa longueur ; la moitié sert de passage, et sur l'autre moitié est élevé un second rang d'arches, et sur ce second un troisième qui supporte immédiatement le canal. Ces grands arceaux à perte de vue sont d'un effet admirable.

Enfin nous arrivâmes à Avignon. De la grande route on domine d'abord sur la vallée où l'on aperçoit deux villes aux portes l'une de l'autre, Villeneuve et Avignon. L'un des plus grands fleuves de l'univers, le Rhône, passe au milieu d'elles et se partage en deux bras ; d'énormes rochers servent de base à de beaux édifices et des plantations d'oliviers sont dispersées sur des champs de vigne élevés en terrasse sur la pente des coteaux. Le chemin ensuite vous promè-

ne, en serpentant, dans cette région fertile. M. de Jonchère y retrouva d'excellens amis; mais rien ne modérait son impatience d'arriver dans sa ville natale, d'y revoir une mère, des frères, des sœurs, toute une famille enfin dont il était séparé depuis dix-huit années sans l'avoir oublié un moment. Je partageais tous ses sentimens; les plus doux présages agitaient mon cœur, ils ne me trompaient pas, c'était là que je devais retrouver aussi une bonne mère, de tendres sœurs et, non seulement des nièces intéressantes, mais une fille adoptive qui m'est devenue si chère!

Caroline. Oh! ma tante?

M.me de Jonchère. Dans tout ceci je ne vous ai point parlé de l'un de mes compagnons de voyage qui n'était pas cependant le moins intéressant pour moi, mais qui prenait bien peu de part encore à ce qui se passait autour de

pour moi-même....

ALPHONSE. Oh ! ma chère maman !

quel

ge.

frère

oique

a tout

, et si

que je

à pré-

sent m'interroger sur mes voyages, oh! comme je vais faire des descriptions de tempêtes, de voleurs, de clochers et de cathédrales!

ARMAND. Oh ! oui, maman, je sais que c'est [illegible] encore pour me punir

de mes torts dans le moment, que pour m'empêcher d'en avoir d'autres à l'avenir; mais malgré cela... je crois qu'une confidence vaut encore mieux. On n'en fait jamais qu'à sa meilleure amie, elle vous donne de bons conseils, on les suit, et vous voyez que cela finit à merveille et n'a point d'inconvéniens.

M.me de Jonchère. Un aveu volontaire et une confidence, une mère et une bonne amie, cela me paraît être à peu près la même chose.

Alphonse. Hum, hum ! une amie ne met point en pénitence.

M.me de Jonchère. Lorsqu'on mérite encore d'être mis en pénitence, on a la tête trop légère pour écouter de simples conseils et pour s'y conformer exactement. Il faut alors quelque chose de plus qu'une amie, il faut l'autorité d'une tendre mère pour vous diriger vers le bien. Mais vous sentez qu'il dépend des enfans

d'accélérer l'époque où ils seront assez raisonnables pour n'avoir plus que des confidences à lui faire, et où elle croira n'avoir plus besoin que de quelques conseils pour les guider.

ALPHONSE. A la bonne heure, ma chère maman; mais pour aujourd'hui, supposez que je suis déjà très-raisonnable, laissez-moi essayer d'une confidence, je vous en prie.

M.me DE JO[illegible]. Allons donc, parle, je t'écoute.

ALPHONSE. Vous saurez que je suis allé ce matin à la basse-cour pour voir notre belle poule gris de perle que nous avons élevée l'année dernière, et que nous appelons Perlefine à cause de la couleur de son plumage ; or, Perlefine est maintenant à la tête d'une grande couvée.

M.me DE JO[illegible]. Fort bien, après.

ALPHONSE. Après. . . . . . mais vous

saurez auparavant par parenthèse.

M.me de Jonchère. Et sais-tu toi-même ce que c'est une parenthèse ?

Alphonse. Oh ! oui, maman, c'est une petite observation qui interrompt la phrase principale, et en écrivant on la marque par deux crochets. Enfin, par parenthèse ou tout comme il vous plaira, parmi les petits de Perlefine il y en a un qui ne lui ressemble pas du tout. Il est blanc avec la tête noire... Oh ! il a déjà une petite crête au moins, et puis un petit bec couleur de rose.

Caroline. Oui, il est charmant. . . . mais il ne vivra pas long-tems ; c'est bien dommage !

M.me de Jonchère. Comment donc ? est-il malade ?

Caroline. Mais. . . . il est aimé d'Alphonse, cela revient au même.

Alphonse. Tu crois donc que mon amitié doit porter malheur ?

CAROLINE. Oui, il aurait fini par entendre raison comme la poule de Xailenn.

M.me DE JONCHÈRE. Mes enfans, la parenthèse est un peu longue.

ALPHONSE. Eh bien ! maman, je reprends mon récit. Lorsque ma cousine, Mariette et Parlefine ont été un peu rassurées, Mariette nous a demandé. . .

CAROLINE. Alphonse ! mais. . . . comment ? . . . .

ALPHONSE. Ah ! c'est vrai, maman, je fais une réflexion : est-il permis, quand on a commis une faute. . . . oh ! une petite faute, ne vous alarmez pas. . . . . quand on l'a commise avec plusieurs autres personnes, est-il permis d'en faire confidence ? N'est-ce pas accuser, dénoncer ses camarades ?

M.me DE JONCHÈRE. On supprime, en faisant cet aveu, tout ce qui concerne les personnes intéressées ; on ne parle absolument que de soi.

Alphonse. Ah ! je suis charmé de cet éclaircissement. Eh bien ! donc, ma chère maman, je ne vous parlerai que de moi ; de moi seul, Caroline, de moi seul mon frère. Enfin Mariette... m'a demandé si vous aviez toujours la bonté de nous faire des contes, et si vous nous aviez raconté, entre autres, ceux du prince Percinel et de Robert le Diable.

Mme. de Jonchère. C'est Percinet qu'il faut dire.

Alphonse. Ah ! maman, vous le savez donc ? Mariette avait bien raison de dire qu'une personne telle que vous devait connaître le prince Percinel et Robert le Diable ? Moi, qui ai cru bonnement que vous ne les connaissiez pas ; et comme Mariette assurait qu'elle les savait à merveille, je. . . j'ai. . . pendant qu'elle balayait le poulailler, oh ! elle n'a pas ralenti son ouvrage. . . . . nous l'avons priée. . . . . je veux dire

que je l'ai priée de m'en faire le récit.

Mme DE JONCHÈRE. Quoique je vous eusse défendu d'écouter toutes ses histoires ?

ALPHONSE. Hélas ! oui ; il y avait dans celle-ci une duchesse Grognon qui promettait d'être si intéressante ! et puis Robert le Diable, quel titre ! vous savez comme je tiens au titre, maman ?

CAROLINE. Ma tante, je ne veux pas vous le dissimuler plus long-tems ; j'ai eu aussi la faiblesse d'écouter le prince Percinet.

THÉOPHILE. Et moi aussi, maman, et surtout Robert le Diable.

Mme DE JONCHÈRE. Vous avez très-mal fait, mes enfans, car ce récit a dû être semé d'absurdités, d'expressions triviales et ridicules, et je parie qu'indépendamment du regret intérieur que devait vous causer une désobéissance si

complète; vous ne vous êtes pas amusés du tout.

Théophile. Oh! beaucoup moins que quand vous nous faites des contes, maman. D'abord, vous vous y prenez mieux qu'elle, cela est sûr.

Alphonse. Ah! maman, raccommodez-nous le prince Percinet, je vous en prie.

M.me de Jonchère. Cela me serait bien facile, car ce conte est par lui-même assez joli, et si, quand Mariette vous en a parlé, vous étiez venus me trouver sur-le-champ, que vous m'eussiez dit : maman, racontez-nous, s'il vous plaît, Percinet et Robert le Diable, j'aurais répondu, asseyez-vous, mes enfans, et je commence.

Caroline. Ah! mon dieu, ma tante!

Alphonse. Eh bien, voilà maman qui oublie déjà que ceci n'est qu'une confidence!

M.me de Jonquière. Non, je m'en souviens bien, et, conformément à ton attente, je vais y répondre par un bon conseil : écoute, lorsque tu voudras obtenir de ta mère une marque de complaisance, donne-lui bien de ton côté des preuves de modération et de docilité ; quand tu n'auras montré, tout au contraire, que de la désobéissance et de la curiosité, soumets-toi sans murmure aux privations qui doivent en être la suite, expie ta faute par un sincère repentir, et tu obtiendras bientôt ton pardon.

Alphonse. Enfin, maman, si je ne vous l'avais pas confié, si je vous avais fait croire que Mariette m'avait seulement appris le titre de ces deux contes, vous m'auriez répondu, assieds-toi, mon fils, et je commence.

M.me de Jonquière. Cela peut être, mais ma confiance et ma bonté auraient

fini par peser sur votre cœur; vous auriez eu à vous reprocher éternellement de m'avoir trompée. Chaque trait de morale vous aurait fait rougir; vous auriez éprouvé ce que je vous ai dit cent fois, qu'il n'y a point de vrai plaisir pour celui dont la conscience n'est pas bien pure.

ALPHONSE. Et c'est pour toujours, pour toute la vie, que vous refusez de nous raconter Percinet!

M.me DE JONCHÈRE. Toute la vie? non, cela serait trop cruel; mais pour aujourd'hui je vous raconterai une autre histoire.

CAROLINE. Ah! ma tante, que vous êtes bonne!

ALPHONSE. Eh bien! maman, je prendrai patience; je me soumettrai sans murmure à entendre ce nouveau conte, je n'écouterai plus Mariette qui ne raconte pas bien du tout, et je me sens

bien soulagé de vous avoir dit la vérité tout entière.

M.me de Jonchère. Je le crois, mon enfant, et l'on est bien heureux dans tous les cas de n'avoir jamais que sa mère pour juge ou pour confidente.

Théophile. Eh bien! maman, commencez donc, je vous en prie.

M.me de Jonchère. Oui, mon fils, m'y voilà.



le luxe, les prétentions, le bel esprit, et l'on s'apercevait de jour en jour que la simplicité des mœurs, la bonhomie du caractère des Gaulois, étaient altérées par l'exemple de leurs nouveaux concitoyens. De plus, le roi régnant était vieux; il était gouverné par un ministre, gascon de naissance, et par le fils de ce ministre qui était l'oracle de presque tous les jeunes gens de la cour. Le trône était à la fois électif et héréditaire, c'est-à-dire qu'à la mort du roi le peuple pouvait choisir son successeur, pourvu que ce fut parmi ses enfans ou ses plus proches parens. Le roi n'avait que deux filles bien différentes, l'une de l'autre. L'une de ces filles, appelée Glorieuse, était vaine, impertinente; elle avait tous les Gascons pour elle. L'autre, nommée Franciane, était douce et raisonnable; elle était adorée de tous les vieux Gaulois.

Vous voyez bien qu'à défaut de guerres étrangères, le pauvre petit royaume était menacé d'une guerre civile, ce qui est cent fois plus terrible.

Il y avait déjà long-tems que les grands politiques du petit royaume raisonnaient à voix basse des suites fâcheuses que pourrait avoir la mort du roi; ils prévoyaient, préjugeaient, pronostiquaient les événemens inouis qui éclateraient à cette époque. Tout le monde autour de lui s'occupait de sa succession; et le bon roi, pour retarder ce moment critique, vivait de régime, dormait, buvait, mangeait à point nommé, comme les médecins le lui ordonnaient. Malheureusement à la tête de ces médecins était un druide gascon...... mais Théophile va me demander ce que c'est qu'un druide.

THÉOPHILE. Il est vrai, maman, je voudrais bien le savoir.

M.me de Jonchère. Je vous donnerai quelque jour des détails sur la religion des Gaulois, et alors tu connaîtras mieux les druides. Pour le moment, je te dirai que c'étaient les prêtres des Gaulois, et qu'ils exerçaient sur cette nation une grande influence. Leurs dieux, suivant l'histoire, s'appelaient Teutatès, Esus, mais le conte prétend que dans le petit royaume on n'avait jamais adoré que la Vérité, jusqu'au moment où le druide gascon était arrivé, et où il avait introduit le culte d'une certaine déité appelée la Présomption. Il lui avait élevé un temple magnifique dans le vallon sacré où la Vérité même habitait au fond d'un puits, au milieu d'une roche énorme de cristal, ...

Caroline. Eh! pourquoi donc au fond d'un puits?

M.me de Jonchère. La bonne déesse,

dans sa jeunesse, ,
cela ne lui avait -
tes lui avaient dit ;
les historiens quelquefois oubliaient qu'elle était présente et allaient toujours leur train sans lui rendre tous les respects qu'elle méritait ; les femmes prétendaient qu'elle était mal habillée et à l'ancienne mode, enfin elle avait pris tous ces mauvais complimens si fort à cœur qu'elle était venue se réfugier dans le petit royaume, et elle s'était jetée au fond d'un puits qui se trouvait dans la belle grotte de cristal où on l'adorait. Le prêtre de ce temple était un druide gaulois bien digne de son ministère ; il ne faisait rien sans avoir consulté la Vérité. Mais comme je vous l'ai dit, dans le même vallon, en face du rocher, le druide gascon s'était établi ; il avait bâti un superbe palais à *la Présomption*, et pour le rendre aussi

éclatant que la grotte de cristal, il y avait prodigué l'or, l'argent, les pierreries; mais son or n'était que du clinquant, et ses pierreries des morceaux de verre si fragiles qu'ils tombaient en poussière dès que l'on y touchait. Au milieu de ce temple était le simulacre de la déesse. C'était une énorme vessie, remplie de vent, recouverte d'une draperie de brocard qui n'était que de l'oripeau, et quand on venait consulter l'oracle, le druide donnait, sans qu'on s'en aperçut, quelques coups d'épingle dans la vessie qui rendait alors un son fort singulier que le druide interprêtait à sa fantaisie.

Alphonse. Ah! maman, permettez-moi de vous dire que je conçois à merveille les effets de ce bruit là.

Mme. de Jonchère. Sans doute, tu as pu faire cette expérience en jouant avec ton ballon. Enfin, ce druite, qui pré-

tendait tout savoir, gouvernait le comité de médecine qui, à son tour, gouvernait le vieux roi, et c'est assez vous dire que, malgré sa bonne volonté et la force de son tempérament, le roi ne put prolonger beaucoup sa carrière et que l'époque redoutée des politiques et si désirée des Gascons arriva bientôt.

Théophile. Et pourquoi les Gascons la désiraient-ils, maman?

M.me de Jonchère. Parce qu'ayant pour eux le ministre Phorbas, son fils Faustin et leur druide, ils se flattaient bien de mettre Glorieuse sur le trône, ce qui leur assurait une grande influence dorénavant. Phorbas était entièrement dans les intérêts de la princesse. Il y avait déjà long-tems que Faustin avait assuré Glorieuse qu'elle était la femme la plus belle et la plus aimable non *seulement* du petit royaume, mais de *l'univers*; et Glorieuse avait cru Faus-

tin, comme s'il avait parcouru tout l'univers pour s'en assurer. De son côté, elle lui avait laissé entrevoir que sa taille efflanquée, son visage long, ses cheveux ébouriffés, la badine qu'il portait à la main et avec laquelle il gesticulait au risque d'aveugler tous ses voisins, sa démarche sautillante et ses petits fredons continuels, avaient fait une vive impression sur son cœur; qu'elle pourrait donc bien l'épouser si elle devenait reine...... et Faustin avait déclaré que Glorieuse méritait la couronne.

CAROLINE. Oh! sûrement! mais en vérité Glorieuse n'était pas difficile.

M.me DE JONCHÈRE. Parmi les dames gasconnes de la cour il y en avait de si légères qu'elles pensaient comme elle. Faustin leur paraissait d'un excellent ton, d'une tournure charmante, et les jeunes gens copiaient exactement ses ma-

nières. Franciane, ainsi que je vous l'ai dit, avait pour elle les vieux Gaulois, le druide de la Vérité, comme vous l'imaginez bien, et tous les vœux d'Hérodates.

CAROLINE. Ah! qu'est-ce que c'était qu'Hérodates?

M.me DE JONCIÈRE. C'était un prince du sang qui aimait Franciane depuis son enfance. Franciane ne lui avait jamais dit son secret, mais elle pensait intérieurement que, si elle devenait reine, elle ne pourrait rien faire de mieux que de donner à ses sujets un souverain vertueux, franc, humain, digne enfin des bons Gaulois et qui ramènerait parmi eux les beaux jours de l'âge d'or.

Il était d'usage, lorsque le trône était vacant, que les grands du petit royaume s'assemblassent dans une vaste salle champêtre, au milieu d'une forêt de *chênes*, à peu de distance de la capitale.

Dans cette première assemblée on nommait deux candidats. Pendant les huit jours suivans, ces deux candidats tenaient table ouverte; tout le monde, même les gens de la dernière classe du peuple avaient le droit de s'y présenter, d'y parler, d'examiner et d'interroger chaque concurrent, afin de juger son caractère autant qu'il était possible: aussi, ces repas s'appelaient-ils les festins familiers. Les huit jours écoulés, on supposait que l'opinion publique était à peu près fixée. On formait une nouvelle assemblée où le peuple était admis, on donnait aux deux concurrens quelque procès difficile à juger; c'était la dernière épreuve. D'après le degré d'intelligence qu'ils montraient, l'un des deux était proclamé, et le druide de la Vérité arrivait, portant d'une main la couronne qui était tout simplement en feuilles de chênes mêlées de roses sau-

vages, et le voile fatal qu'il tenait soigneusement renfermés dans le temple. Ce voile était de crêpe noir et ne devait couvrir que la tête d'un coupable : aussi, lorsque le concurrent qui se trouvait exclu du trône n'avait commis aucune mauvaise action et qu'il n'était question que d'une infériorité de mérite, le druide ne déployait pas le voile fatal, et il remettait entre les mains du prince rejeté une palme cueillie sur un arbre qui ombrageait l'entrée de la grotte de cristal. Cet arbre, s'il n'était unique en son espèce, était du moins fort rare, ses feuilles ressemblaient à celle du laurier et ses fleurs à celles des violettes : on l'appelait l'arbre de modestie. Ce présent, d'une très-grande valeur, consolait ordinairement le prince qui se trouvait éconduit.

Le jour de la première assemblée il y eut un grand tumulte. Phorbas avait ouvert la séance par un discours très-

long et très-empoulé, dans lequel il avait voulu démontrer qu'une princesse d'un grand caractère, d'une humeur héroïque, était fort nécessaire pour soutenir l'honneur du royaume, pour en imposer au reste de l'Europe et supporter le fardeau des affaires de l'état. A l'entendre, on eût dit qu'il s'agissait de la Gaule entière. Hérodatès, que ce discours ennuyait, croyant qu'il ne finirait pas, prit le parti de l'interrompre pour représenter que dans l'état actuel du petit royaume, c'était une reine bonne, simple et pacifique, qu'il fallait chercher; une qui arrêtât par ses bons exemples les progrès du luxe et de la frivolité, qui s'occupât du bonheur de chaque famille, parce que dans un territoire aussi resserré c'était vraiment la seule affaire qu'elle eût à traiter, et que cette affaire là ne devait pas s'appeler un fardeau. Faustin trouva très-mauvais qu'il eût interrompu son père;

il observa à Hérodates que cela n'était pas honnête. Hérodates en convint, mais il s'excusa sur ce qu'il était pressé de voir élire Franciane. Faustin crut qu'il le craignait, parce qu'il avait eu la délicatesse de convenir de son tort, lui répliqua sur un ton très-aigre. Il est vrai que Faustin avait une faiblesse de poitrine qui ne lui permettait pas de parler haut, ni bien long-tems sans prendre le fausset. Alors la querelle s'échauffa, chaque personne de l'assemblée prit parti et l'on allait en venir aux mains, lorsque le prince fit faire silence; il observa que cette contestation lui était absolument personnelle et qu'il demandait à la terminer par un combat singulier. C'était l'usage dans ce tems-là, et un fort mauvais usage sans doute; on s'en remit donc au sort des armes pour savoir qui des deux avait tort, quoiqu'il *ne fût pas* douteux que ce ne fût alors

Faustin, parce qu'il aurait dû se contenter des excuses qu'Hérodates lui avait faites. L'idée de ce combat déconcerta Faustin qui ne s'était pas attendu que la querelle irait jusque là, mais il fut obligé d'accepter; il demanda seulement vingt-quatre heures, afin de passer, disait-il, chez son notaire, et dans le fait pour aller consulter le druide gascon. En attendant on reprit le sujet qui avait réuni l'assemblée, et l'on nomma Glorieuse et Franciane prétendantes à la couronne.

Les bons Gaulois n'avaient pu s'empêcher de rire quand ils avaient entendu Faustin parler de testament et de notaire, sachant bien qu'il ne possédait que quelques diamans faux que le druide gascon lui avait donnés, et l'argent que lui fournissait son père, qu'il perdait au jeu presque tous les soirs. Il courut au temple de la présomption; il avait bien

besoin des secours de la déesse, car il était fort découragé. — Père druide, dit-il au gascon, savez-vous que je vais me battre contre Hérodates? — Rien ne m'est caché, répondit le druide d'un air grave. — Mais savez-vous aussi que je ne suis pas tranquille, que cet Hérodates a vaincu dans sa vie des bêtes féroces, qu'il a dompté des chevaux fougueux, surpassé des cerfs à la course; ainsi, je n'ai ni l'espoir de me défendre, ni la ressource de me sauver. — Je sais encore tout cela, reprit le druide avec une nouvelle gravité. — Eh bien! père druide, répartit Faustin, rien ne vous est impossible à ce que vous m'avez répété cent fois; faites-moi donc un grand plaisir, prenez ma figure, je vous en prie, et allez vous battre à ma place.

ALPHONSE. Ah! la proposition n'est pas mauvaise!

M.me DE JONCHÈRE. Je ne saurais, ré-

pondit le druide, quoique je le voulusse de grand cœur ; mais la Vérité protége Hérodates, et la politique me défend d'agir ouvertement contre lui. Cependant je puis opérer en votre faveur tant de prodiges, faire paraître aux yeux de votre adversaire pendant le combat tant de spectres, de monstres, de lutins, qu'il en tombera demi-mort de frayeur. Faustin secoua la tête. Il savait bien que le druide était magicien, mais il savait aussi que le prince n'était pas homme à avoir peur de ses prodiges. — Avant qu'il tombe demi-mort, disait-il, il aura le temps de me tuer tout à fait. Tenez, père druide, faisons mieux; donnez-moi l'immortalité. Le pouvez-vous? — Si je le puis? s'écria le gascon avec des regards furibonds qui firent trembler Faustin de la tête aux pieds, si je le puis! et qu'y a-t-il donc au-dessus de mon pouvoir et de celui de la

déesse ? Venez, incrédule Faustin, approchez-vous..... Faustin obéit. Le druide le fait mettre à genoux devant sa divinité; il étend la main vers elle sans que Faustin s'aperçoive qu'il tient entre ses doigts une épingle monstrueuse, et à l'instant elle fait entendre un bruit éclatant qui fait résonner tout le palais et qui étourdit Faustin. La déesse a prononcé, dit le druide lorsque le calme fut rétabli ; jugez par cette explosion terrible de l'effort qu'elle a fait pour vous. Allez, Faustin, allez, vous voilà immortel. A ces mots il se sentit animé d'un courage surnaturel. Il embrassa le druide avec transport et alla préparer gaîment ses armes; mais à mesure qu'il faisait ses préparatifs, il sentait diminuer sa confiance et son engouement. — Si le druide se trompait, disait-il! et, en observant combien sa propre épée était longue et tran-

chante, il songeait que celle d'Hérodates ne le serait pas moins. Malgré son brevet d'immortalité, il fit bien doubler sa cuirasse et agrandir son bouclier. Le lendemain il demeura si long-tems à endosser son armure qu'Hérodates qui l'attendait dans la lice était au moment de se retirer avec les spectateurs, lorsqu'enfin le héros arriva. Les fanfares donnèrent le signal. Faustin posa devant lui son grand bouclier, et rentrant la tête dans les épaules, il resta là tapis comme derrière une muraille. Hérodates d'un coup du pommeau de son épée culbuta le rempart qui lui cachait son ennemi, et aussitôt Faustin se jetant à genoux, oublia qu'il était immortel et lui demanda la vie. Hérodates lui tourna le dos avec mépris; mais, ce que vous croirez avec peine, c'est qu'à force de mensonges et d'impudence, Faustin vint à bout d'en imposer au sujet du combat

à Glorieuse et à tout son parti. Il soutint qu'Hérodates avait profité d'une chûte qu'il avait faite en s'élançant trop impétueusement sur lui, et qu'il lui avait mis l'épée sur la gorge ; qu'ayant refusé néanmoins de s'avouer vaincu, il avait tellement étonné Hérodates, que le prince avait reculé et s'était retiré avec ses satellites, en s'attribuant un triomphe qu'il ne devait qu'à cet accident. D'après cette explication, il fut arrêté dans les soupers de Glorieuse qu'Hérodates s'était conduit comme un homme sans éducation et comme un lâche. Un bel esprit gascon mit cette pensée en vers ; il comparait Faustin au jeune Adonis, victime d'une bête féroce. Faustin prit des airs langoureux et refusa modestement de se reconnaître dans ce portrait. Glorieuse, qui comprit *fort* bien qu'elle jouait le rôle de Vénus, *trouva* les vers excellens et envoya au

bel esprit le meilleur morceau du repas. Hérodates, à qui le trait fut rapporté, se contenta de lever les épaules, et les vieux Gaulois pensèrent en crever de rire.

C'était le druide gascon qui ordonnait les repas familiers de Glorieuse. On y voyait des surtouts, des plateaux, des vases, des groupes, des fleurs artificielles, peu de plats, quelques mets bien recherchés, rien pour le gros appétit des Gaulois; aussi n'avait-elle guère à souper que les gens de son parti. Chez Franciane on trouvait des mets simples, mais bons et en abondance; un air ouvert, une gaîté pure, une bonté franche et, si la société devenait un peu bruyante, Franciane souriait de l'oubli où l'on mettait l'étiquette et jouissait du plaisir qu'elle procurait à ces bonnes gens. Un soir il arriva cependant chez elle un accident tragique. Le druide gaulois lui

avait envoyé quelques bouteilles de l'eau du puits de la Vérité. Cette eau avait le goût du meilleur vin muscat pour ceux qui n'avaient jamais menti ; mais ceux dont la bouche avait été souillée par le mensonge la trouvaient plus ou moins amère, suivant qu'ils étaient plus ou moins adonnés à cette odieuse habitude. Franciane, qui croyait régaler de vrais amis, leur distribua ce prétendu nectar ; mais certain traître qui s'était glissé là pour servir d'espion à Glorieuse et à Phorbas, se vit obligé d'en accepter comme les autres, de peur d'exciter les soupçons. Il s'arma d'un grand courage, croyant que ce serait tout au plus comme une médecine bien désagréable, mais ce fut pis encore ; l'eau de la Vérité s'enflamma dans sa bouche, il se sentit brûlé jusqu'au vif, le feu passa du gosier dans l'estomac, il souffrait des tourmens horribles et faisait des efforts

merveilleux pour qu'on ne s'en aperçût pas ; enfin il tomba dans des convulsions affreuses, on fut obligé de l'emporter et il mourut la nuit suivante. Cet événement répandit dans l'assemblée une terreur involontaire ; quelques personnes qui n'y songeaient pas auparavant se sentirent atteintes de quelque mouvement de colique ; chacun interrogeait avec soin sa conscience ; et, se croyant obligé du moins à de légères précautions pour éviter les ravages de cette boisson, chacun se retira sans mot dire, et insensiblement Franciane et Hérodates se trouvèrent seuls vis-à-vis l'un de l'autre. Ils furent long-tems à s'en apercevoir ; l'eau de la Vérité les avait rendus plus hardis, plus confians qu'à l'ordinaire, et, par suite de cette petite débauche, le secret de leurs sentimens réciproques venait de leur échapper. Franciane avait promis à Hérodates

de lui donner sa main, et Hérodates ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance.

Tandis que ceci se passait aux festins de Franciane, il y avait à la table de Glorieuse bien d'autres scènes. Un certain amant, nommé Bertolde, avait choisi cette époque pour sortir de son village et pour venir voir la cour. Fils d'un gaulois et d'une gasconne, rien n'était plus singulier que la tournure de son esprit et de son caractère; il n'était pas si bête qu'il en avait l'air. Tout en arrivant, il avait plaisanté sur la perruque de Phorbas, la badine de Faustin et la baguette du druide gascon; il s'était rendu insupportable, dès le premier souper, à toute la société de Glorieuse, car c'était chez Glorieuse qu'il allait de préférence. Les amis de Franciane n'avaient rien d'amusant pour lui. Pour *voir de bonnes* gens, disait-il, autant

faudrait rester au village, et il allait chez Glorieuse afin de se divertir. Un soir que l'on avait redemandé les couplets composés sur le combat de Faustin et d'Hérodates, Bertolde, qui ne savait pas la mythologie, demanda à ses voisins ce que signifiait tout ce galimathias, ce que c'était que cet Adonis et cette Vénus. On lui dit qu'Adonis était le plus beau des mortels et qu'on le comparait à Faustin dans ces couplets. A ces mots Bertolde frappa un grand coup sur la table, au point que tous les flacons et toutes les petites figures de porcelaines furent ébranlées, puis il se renversa sur sa chaise avec des accès d'un rire si violent et si bruyant que Glorieuse en eut des attaques de nerfs. Faustin ne tarda point à savoir que c'était la comparaison du poète qui causait cette gaîté extravagante ; il fut doublement révolté. On fit venir les gardes qui emportèrent Ber-

toldo, toujours se pâmait de rire; mais il n'eut garde de renoncer à une compagnie si divertissante, et il revint souper le lendemain. Un artiste gascon, pour faire sa cour à Faustin, prit son crayon et fit une esquisse de la figure de Bertolde, qui, à dire la vérité, n'était pas fort avantageuse. Il avait la tête ronde, la taille grosse et courte, de petits yeux, de grandes oreilles, et quand il ouvrait la bouche, il aurait pu y engloutir Faustin tout entier. Ce portrait, qui, comme vous pensez bien, ne fut pas flatté par l'artiste, circula de main en main. Bertolde s'aperçut de quelque mystère, il voulut en avoir sa part; il insista pour voir le papier qu'on se passait, qu'on s'arrachait; il le prit enfin, et se mit si fort à rire, que l'on crut qu'il faudrait encore l'emporter. — Est-ce donc pour troubler toutes mes fêtes que ce paysan vient ici chaque soir? dit

Glorieuse avec humeur. — Pardon, madame, j'ai tort, dit Bertolde; mais je n'ai pu m'empêcher de rire en songeant que ce beau monsieur, qui m'a peint si bien d'après nature, serait fort embarrassé d'en faire autant de tous tant que vous êtes, à commencer par vous, madame, que votre chansonnier compare à Vénus, s'il fallait vous ôter tout le blanc, le rouge, le noir qui couvrent votre visage; s'il fallait ôter au seigneur Faustin ses dents fausses, son habit rembourré, ses faux mollets: tout cela ferait ensuite des tableaux bien dignes peut-être de figurer avec mon portrait. — A ces mots un cri universel se fit entendre; l'indignation s'empara de toute l'assemblée. Mais Bertolde n'était pas d'humeur à s'arrêter en si beau chemin : il passa tout le monde en revue. — Oh! je ne sais pas peindre, disait-il, et il faisait de cha-

que personnage la description la plus grotesque. Enfin Glorieuse, étouffant de rage, fit encore appeler les gardes, et on le traîna hors de la salle, en lui faisant les menaces les plus terribles s'il s'avisait de revenir encore souper.

Ambroise. Ah! maman, je suis charmé que Bertolde leur ait donné quelques leçons.

M.me de Joncaire. Mais ne croyez pas qu'il s'en tint là; il eut l'effronterie de revenir le lendemain, malgré les menaces qu'on lui avait faites la veille. A la vérité, il refusa tout ce qui lui fut offert; et tirant de sa poche un morceau de pain noir et un oignon cru, il se mit à manger, les coudes sur la table, et avec un bruit de mâchoire qui révolta toutes ses voisines. L'odeur de l'oignon n'était pas non plus fort agréable. On s'éloignait, on se pressait les uns sur les autres pour s'écarter davan-

tage de Bertolde. — Eh quoi ! dit Glorieuse, encore cet insolent ! — Vraiment, madame, répondit Bertolde toujours mangeant, qu'avez-vous à dire? Vous m'avez reproché vos viandes creuses, vous m'avez fait dire que vous ne vouliez plus me donner à souper; mais je ne suis pas ici à vos dépens, je soupe à mes frais, je ne vous dois rien. Faustin déclara qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir. Il dit quelques mots à l'oreille de Glorieuse, qui approuva d'un signe de tête. Il alla redire ce mot aux gardes, et Bertolde fut emmené pour la troisième fois hors du palais; mais cette fois-ci ce ne fut pas seulement jusqu'à la porte qu'on le conduisit, on le mena dans la forêt de chênes, où on lui déclara qu'il allait être pendu.

ALPHONSE. Oh! ma tante!

M.me DE JONCHÈRE. A la bonne heure! dit Bertolde, pourvu seulement que je

le sois à mon goût. Les gardes, qui ne partageaient pas l'animosité et la cruauté de leur princesse, lui accordèrent cet adoucissement. Le premier arbre auquel on voulut l'accrocher lui sembla trop touffu; il craignait le froid et l'humidité sous cet ombrage. On le mena vers un arbre mort, il craignit que le soleil ne lui fît mal à la tête; ailleurs le local était trop solitaire, il y aurait eu peur; dans un autre, c'était trop près de la grande route, il aurait eu honte qu'on le vît pendu. Enfin il chercha chicane de cette manière à tous les arbres de la forêt; et les gardes, qu'il amusait par ses bons mots, perdirent insensiblement le courage dont ils avaient besoin pour le faire mourir. Ils lui recommandèrent d'aller se cacher loin de la capitale et même loin de son village, et allèrent dire à Glorieuse qu'ils avaient exécuté *ses ordres*. Mais Bertolde, qui n'était

pas bête, comme je vous l'ai dit, n'alla pas se cacher si loin qu'on le lui avait commandé; il se réfugia dans la grotte de cristal, où le druide gaulois prit soin de lui.

ALPHONSE. Tant mieux! Il est bien là, et j'aurais été fâché qu'il eût été pendu.

M.me DE JONCHÈRE. Le jour des jugements arriva. Les princesses se rendirent au tribunal champêtre, et les plaideurs vinrent exposer leurs griefs devant elles. Franciane n'avait guère d'autre manière de terminer les procès qu'en réconciliant les plaideurs. Glorieuse en avait une autre qui ne contentait personne : elle faisait punir le coupable, accordait à l'innocent les honneurs de la séance et confisquait au profit de la couronne le sujet du différend, afin, disait-elle, de prévenir tout motif de rupture à l'avenir. Enfin, deux frères se

présentèrent. L'un était meunier, l'autre jardinier. Le moulin et le verger étaient situés l'un près de l'autre, en sorte que le vent qui faisait tourner le moulin faisait aussi tomber les poires et les pommes du jardinier, et que le beau tems qui faisait mûrir les pommes empêchait le moulin de moudre et désespérait le meunier. Qu'auriez-vous fait, mes enfans, pour accorder ces deux frères? Ils en étaient venus au point de se battre, parce qu'ils faisaient continuellement des vœux contraires, que le meunier attribuait aux prières de son frère tout le tems perdu pour le moulin, et que celui-ci lui reprochait chaque fruit tombé par terre.

ALPHONSE. Je ne sais pas ce que j'en-aurais fait, mais je devine ce que Glorieuse aura voulu faire. Elle aura envoyé les deux frères en prison, parce qu'il est affreux à deux frères de se battre, et

puis elle aura confisqué le jardin et le moulin.

Caroline. Moi, j'aurais bien parlé raison aux deux frères; j'aurais tâché de les attendrir, de les réconcilier.

M.me de Jonchère. Oui, mais les occasions de se brouiller encore étaient si fréquentes que cette réconciliation aurait pu n'être pas durable. Franciane prit de sages mesures pour l'assurer : elle décida qu'à l'avenir le jardinier serait intéressé pour moitié dans les produits du moulin, et le meunier dans les produits du jardin.

Théophile. Ah! c'est à merveille! De cette manière, quand le jardinier voyait tomber les pommes, il se consolait en regardant tourner le moulin.

Alphonse. Et quand le meunier voyait le moulin immobile, il se consolait en admirant les pommes qui mûrissaient à vue d'œil.

M.me de Jonquière. Un jugement si sage ayant transporté tous les bons Gaulois et même la partie la plus saine du peuple gascon, on entendit crier, vive la reine Franciane! presque à l'unanimité. Au plus fort de cet enthousiasme on vit arriver le bon druide tenant la couronne et le voile fatal. Il n'était pas question ici de la palme de modestie, c'était le voile fatal lui-même qu'il apportait.

Alphonse. Ah! vraiment, Glorieuse le méritait bien.

M.me de Jonquière. Oui, mais au lieu d'en couvrir la tête de Glorieuse, ce fut celle de Franciane qu'il ensevelit sous ce crêpe. Toute l'assemblée poussa des cris étouffés; Hérodatée, au désespoir, s'élança vers le druide, et le conjura à mains jointes d'expliquer de quel crime il pouvait tout à coup imaginer que la *princesse* fût coupable. Le druide ouvrit

trois fois la bouche pour lui répondre ; à la troisième fois il referma la bouche et les yeux, et tomba mort sur la place. Le jour s'obscurcit, le tonnerre gronda sur la forêt et des voix rauques répétèrent dans les airs : Franciane est coupable ! Mais enfin le calme se rétablit, les ténèbres se dissipèrent. Hérodates et les bons Gaulois n'en étaient pas plus heureux ; leur princesse chérie était accusée, et, pour comble de maux, leur princesse ne se retrouvait plus. En vain la chercha-t-on par toute la forêt, elle avait disparu pendant l'orage. — Allons consulter la Vérité, s'écrie Hérodates, et il se précipite vers le vallon sacré. Gaulois, Gascons, tout le monde est entraîné, tout le monde le suit. Mais arrivés au sacré vallon, autre prodige ! le rocher de cristal est enveloppé d'une vapeur si épaisse qu'il paraît impossible d'y pénétrer, et dans le sein de ce nuage on voit voltiger des dragons,

des griffons qui achèvent d'en ôter l'envie.

Caroline. Excepté à Hérodates, ma tante, je l'espère?

M.me de Jonzière. Excepté à Hérodates, mon enfant, qui se jette au milieu du brouillard l'épée à la main, écarte les dragons qui fondaient sur lui en sifflant d'une manière horrible, pénètre enfin au fond de la grotte, et à l'instant.....

Alphonse. Eh bien! maman, à l'instant.....

M.me de Jonzière. La vapeur se dissipe, le rocher de cristal brille d'un nouvel éclat, une voix pure et céleste fait entendre ces paroles: « Franciane est innocente »; et bientôt on la voit paraître elle-même la couronne des roses sur la tête, et tenant le druide et le prince Hérodates par la main.

Alphonse. Allons, vous verrez qu'il

y avait de la magie et du gascon dans tout cela.

M.me de Jonchère. Précisément. Le méchant druide avait fait paraître un fantôme auquel il avait donné les traits du druide gaulois qui avait jeté sur la tête de Fanciane un voile noir qui ressemblait au voile fatal. C'était encore le druide gascon qui avait excité la tempête, entouré la grotte de brouillards et de monstres pour qu'on ne découvrit point la Vérité; mais l'intrépidité et le dévouement d'Hérodates avaient triomphé de tous ces enchantemens. Il avait retrouvé sa princesse auprès du druide gaulois chez lequel elle était accourue dans les premiers momens de son désespoir, non dans l'idée qu'elle l'y trouverait encore puisqu'elle le croyait mort dans la forêt, mais pour invoquer la Vérité, et peut-être se jeter dans le puits après elle. Le bon druide expliqua tout au peuple en peu de mots.

En vain Phorbas et Faustin essayèrent de se défendre; Glorieuse, en ce moment, abandonna ses amis comme tous les méchants font en pareil cas, et soutint qu'elle n'avait eu aucune part à ces complots. — Du moins, s'écria-t-elle, donnez-moi la palme de modestie pour me consoler. Le druide la regarda d'un air indigné, et Bertolde, sortant alors de la grotte, lui montra de loin le voile fatal qu'il tenait entre ses mains. A cette apparition inattendue, Glorieuse prit la fuite et se réfugia dans le temple de la Présomption, où déjà le druide gascon, Phorbas et Faustin avaient fait retraite. On entendit peu après le bruit qu'ils faisaient ensemble, par leurs reproches, leurs plaintes réciproques; ils glapissaient tellement tous les quatre qu'on les aurait entendus des extrémités de la vallée. Mais comme toute l'assemblée satisfaite allait retourner à la ville, on vit

une montagne d'eau s'élever du puits de la Vérité, sortir de la grotte, rouler à gros bouillons vers le palais du druide gascon et en saper les fondemens qui n'étaient pas bien solides. Ces murailles que l'on croyait bâties de jaspe et de porphyre, furent dissoutes en un instant. Tout s'écroula ; l'image de la Présomption se creva en tombant et fit un bruit pareil à un coup de tonnerre. Du sein de ces débris l'on vit monter dans les airs un hibou, c'était Phorbas ; une grande sauterelle, c'était Feustin ; un hanneton monstrueux, c'était Glorieuse ; un crapaud volant, c'était le druide. Tous quatre s'envolèrent en bourdonnant ou en croassant, et je ne sais où ils allèrent, car depuis on n'en a plus entendu parler. Francinne fut la seule qui déplora leur destinée. Tous les Gaulois, les Gascons eux-mêmes, corrigés par cette terrible leçon, approuvèrent le châtiment

dont la Vérité venait de frapper ce coupable quatuor, et l'on ne s'occupa plus que du couronnement de Francisque et de ses noces avec Hérodiate. Il y eut à cette occasion de nouveaux festins où Bertolde figura, où il fit rire par ses bons mots, par ses saillies piquantes. Il retourna ensuite à son village, charmé des vertus des deux époux, comblé de leurs libéralités, et il eut de quoi parler, le reste de sa vie, de son voyage à la cour.

ALPHONSE. Maman, les Gascons ont-ils en effet tous les défauts qui leur sont attribués dans ce conte et qu'on leur impute si constamment ?

M.me DE JONCHÈRE. J'ai peine à imaginer qu'une rivière, une grande route, qui forment les limites d'une province, établissent entre ses habitans et ceux de la province voisine une différence bien *marquée*, en sorte que je ne crois pas

beaucoup à ces caractères distinctifs qu'on attribue aux uns et aux autres. Je croirai qu'en général les Gascons aiment un peu à se vanter, à faire des contes, qu'en général les Normands aiment à susciter des procès; mais si, comme vous l'a dit votre père, on peut trouver de grandes vertus, même chez les anthropophages, on peut aussi s'attendre à trouver parmi les Gascons des modèles de candeur et de modestie, et parmi les Normands des chefs-d'œuvre de patience et de désintéressement.

CHAPITRE V.

Les consuls se faisaient ordinairement précéder par douze gardes nommés licteurs, portant des faisceaux de baguettes qui étaient considérés comme un symbole de force et d'union. Le dictateur se fit précéder par vingt-quatre licteurs et fit mettre des haches dans les faisceaux comme du tems des rois. Cet appareil en imposa tellement à la multitude qu'aucun de ceux qui furent appelés pour compléter l'armée n'osa faire résistance. Lartius remporta quelque avantage sur les ennemis, les disposa en faveur des Romains par le soin qu'il prit des prisonniers, conclut une trève d'un an et revint à Rome où il abdiqua la dictature.

A la fin de la trève on crut prudent

de nommer encore un dictateur. Ce fut Posthumius qui livra bataille aux Latins, près du lac Régille. On comprenait sous le nom de Latins, différens peuples qui habitaient le centre de l'Italie. L'armée des Latins était une fois plus considérable que celle des Romains ; elle était commandée par les deux derniers fils de Tarquin qui y perdirent la vie. Les Latins furent entièrement défaits et demandèrent la paix qu'on leur accorda. Tarquin, sans biens et sans défenseurs, se retira chez Aristodèmes, roi de Cumes auprès de Naples, et mourut pauvre et méprisé.

Les patriciens exerçaient chaque jour des vexations sur les plébéiens; le sénat se montrait disposé à s'emparer d'une autorité sans bornes ; il y était fortement excité par Appius Claudius, lequel se trouva consul avec Servilius lorsque les Volsques déclarèrent la

guerre. Le peuple ne s'enrôla que sur la parole que lui donna Servilius qu'après la paix on annulerait toutes les dettes contractées envers les riches qui en profitaient pour réduire les pauvres en esclavage. Servilius ayant remporté la victoire, demanda au sénat le triomphe, c'est-à-dire son entrée en pompe et avec solennité dans la ville ; il demanda aussi l'accomplissement de la parole qu'il avait donnée au peuple au nom du sénat. Appius Claudius lui fit refuser l'un et l'autre. Servilius, soutenu par son armée, entra en triomphe malgré le sénat, et, les troubles croissant toujours, on élut pour la troisième fois un dictateur. Celui-ci, nommé Valérius et frère de Publicola, fut touché de la misère du peuple, il voulut faire un décret qui annulât les dettes, mais les patriciens entrèrent en fureur contre lui. Valérius assembla les plébéiens, demeura

de ne pouvoir, quoique dictateur, faire observer ses réglemens, et abdiqua la dictature. Les armées n'étaient pas encore dissoutes ; elles abandonnèrent leur camp et emportèrent leurs enseignes sur le Mont-Sacré, près du fleuve Téveron ou Anio *. Le peuple s'y rendit en foule et Rome se trouva presque déserte. Le sénat en fut consterné, il envoya vers eux des émissaires pour les déterminer à rentrer dans la ville, et souscrivit à toutes les conditions qu'ils y mirent. La première fut l'abolition des dettes, et l'autre, encore plus importante, fut l'établissement de cinq magistrats plébéïens, nommés tribuns du peuple, qui auraient le droit de s'opposer aux décrets du sénat et des consuls lorsqu'ils le jugeraient convenable. La retraite sur le Mont-Sacré et la créa-

* Retraite sur le Mont Sacré, 492 ans avant Jésus-Christ, 260 an de Rome.

tion des tribuns eurent lieu deux ans avant la bataille de Marathon en Grèce. On a beaucoup vanté un apologue que Menenius, envoyé du sénat, fit au peuple sur le Mont-Sacré, dans lequel, comparant l'estomac au sénat et tous les membres du corps au plébéiens, il suppose que les membres, las de travailler pour l'estomac, cessèrent de lui aller chercher, de lui préparer, de lui porter des alimens, ce qui fit bientôt languir et périr les membres eux-mêmes. Il cherchait ainsi à justifier l'asservissement des plébéiens au sénat, mais tous les apologues ne pouvaient justifier ses cruautés et sa tyrannie.

ble pour reparaître devant Bagdad ; elle s'offrit enfin. Togrul fut obligé de s'éloigner pour aller dans le Korassan combattre un de ses neveux qui voulait s'en emparer. Aussitôt Bassa Siri accourut à Bagdad, s'en rendit maître, fit secrètement enfermer le calife et fit ensuite proclamer Mostanzer. Togrul Beg instruit de ce qui venait de se passer à Bagdad, ignorait dans quel endroit on avait emprisonné Caïem et s'il respirait même encore. Caïem réussit à lui faire parvenir un billet où il lui indiquait le lieu de sa retraite ; c'était un château à quelque distance de Bagdad. Togrul partit précipitamment, l'enleva de sa prison et le fit marcher en triomphe vers la ville, monté sur une mule richement caparaçonnée et que Togrul menait lui-même par la bride, ayant à sa suite toute son armée. Ce cortége en imposa tellement à Bassa Siri et à ses

rédiérent qu'ils prirent la fuite; mais on envoya à leur poursuite et on les atteignit près de Couffah. Bessa Siri fut mis à mort. Caïem, pour témoigner sa reconnaissance à Togrul, le surnomma Roknedin, c'est-à-dire le soutien de la religion, et lui accorda sa fille en mariage, mais Togrul mourut avant que les noces fussent célébrées.

Alp Arslan, son fils, fut un des Selgioucides les plus célèbres et les plus absolus; aussi fut-il appelé ouvertement le sultan de Bagdad. L'action la plus mémorable de sa vie fut la défaite et la captivité de Romain Diogènes, empereur de Constantinople, auquel il rendit la liberté. Il tourna ensuite ses armes vers le nord et mit le siége devant une petite ville dans le Turquestan dont le gouverneur, nommé Josef, se défendit avec une bravoure et une opiniâtreté inconcevables. Alp Arslan en fut aussi vivement irrité qu'Alexandre l'a-

A PRÉSENT, mes enfans, dit M.me de Jonchère, je vais, si cela vous fait plaisir, vous raconter encore quelques traits intéressans de l'histoire des califes; et les enfans ayant témoigné tous les trois qu'ils attendaient ce récit avec impatience, elle commença ainsi.

Ce fut sous le calife Rhadi, 936 ans après la naissance de J.-C., que les Turcs reprirent à Badgad l'influence qu'ils avaient perdue sous Motamed. A cette époque, la puissance des califes était déjà bien diminuée. Les provinces occidentales de l'Afrique avaient été conquises par un prince qui se disait descendant de Fatime et d'Ali, et qui en conséquence avait pris dans cette contrée le titre de calife. Hamadan, autrefois gouverneur de la Mésopotamie, s'y était arrogé une autorité souveraine et l'avait transmise à ses fils. L'Arabie

déjà au pouvoir des chefs des Karmathes ; c'était une secte de Musulmans, qui, au lieu de cinq prières commandées par le prophète, en faisaient cinquante par jour. La *Perse*, la *Géorgie* et d'autres provinces dans le voisinage de la mer Caspienne et de la mer Noire, avaient été envahies par des sultans tartares, et enfin au commencement du règne de Rhadi. Akhid, qui gouvernait l'Égypte et la Syrie, obligea ce prince à faire avec lui un traité par lequel il lui en abandonnait la propriété. Afin d'assurer l'exécution de ce traité, il eut soin d'entretenir sur pied des armées formidables et, entre autres, un corps de huit mille mameloucks, esclaves circassiens, dont l'établissement s'est perpétué jusqu'à nos jours et qui n'ont pas été moins redoutables dans la suite aux sultans d'Égypte, que les gardes turcs à *Bagdad*.

M.me de Jongrière. Il résidait en Perse à la cour d'un prince Bouide qui l'avait nommé son grand visir; mais ses mauvaises mœurs le rendirent si méprisable, malgré son prodigieux savoir, qu'il fut dépouillé de ses emplois. Il tomba, par suite de ses débauches, dans l'indigence et dans une maladie douloureuse qui termina ses jours. Un poète fit son épitaphe dans laquelle il dit que, sans la vertu il n'y a point de science qui apprenne à être heureux, ni de médecine qui conserve la santé.

Mostadi succéda à son père Caïem. Il vécut, comme lui, dans la dépendance de Malek, mais d'abord en bonne intelligence. Le sort du calife était d'autant moins rigoureux que Malek résidait habituellement à Ispahan, capitale de la Perse. Ce fut Malek qui reconquit la Syrie et y rétablit le nom des Abbassides dans les prières publiques à la place

[illegible]
y eut quatre-vingt mille livres de sucre employées au repas de noces.

Alphonse. Oh ! quelle magnificence ! Mostadi connaissait bien la vraie grandeur. Que je voudrais être calife !

M.me de [illegible]. Cependant, un mariage formé sous de si charmants auspices n'eut que de tristes effets. Les deux époux se brouillèrent dans la suite et la princesse retourna à Ispahan, où elle aigrit insensiblement son père contre Mostadi. Malek Schah lui fit dire enfin qu'il eût à abdiquer le califat et à sortir immédiatement de Bagdad. Mostadi n'eut pas la pensée de résister à cet arrêt ; il sollicita seulement un délai de

huit jours, et pendant cet intervalle Malek, déja malade, vint à mourir. Le dépit et le remords avaient abrégé ses jours..

CAROLINE Comment donc ?

Mme DE JONCHÈRE. Il avait eu pour visir Nisam el Moulouk, l'homme le plus instruit et le plus habile de son siècle; tous les savans le regardaient comme leur maître, et ses talens politiques n'étaient pas inférieurs à son savoir. Il avait une fois, par sa présence d'esprit et son adresse, sauvé Malek d'un grand danger. Il faisait la guerre à l'empereur de Constantinople et il fut pris dans une escarmouche. Heureusement il était vêtu avec tant de simplicité que l'on ne soupçonna pas son rang, et il recommanda aux gens de sa suite qui furent pris avec lui de le cacher soigneusement. Quelques autres qui s'é-

chappèrent, portèrent à Nisam la nouvelle de la captivité du sultan, en l'instruisant qu'il n'avait pas été reconnu par les ennemis. Nisam défendit alors que l'on répandit le bruit de cette aventure ; il continua à faire monter la garde autour de la tente du sultan comme s'il y était renfermé ; puis il se rendit, à titre d'ambassadeur de Malek, auprès de l'empereur, auquel il proposa la paix à des conditions si favorables qu'elles furent accueillies avec transport. L'empereur, pour jeter les fondemens d'une amitié durable, dit à Nisam qu'il voulait lui remettre tous les prisonniers qu'il avait faits. Le visir, en se montrant sensible à la bienveillance de l'empereur, témoigna peu d'intérêt pour les prisonniers qui devaient être, dit-il, de peu d'importance, parce qu'il ne manquait dans le camp aucun officier distingué. On les amena en sa présence; il les traita

comme un visir traite des gens d'un état obscur, mais il partit avec eux cependant, et une fois hors d'atteinte il embrassa les genoux du sultan pour s'excuser du mépris qu'il lui avait montré. Malek applaudit à son stratagème, et promit de n'oublier jamais le service qu'il lui avait rendu. Malheureusement Nisam se brouilla avec la sultane, seconde femme de Malek. Elle voulait l'engager à assurer son héritage à son fils Mamoud au préjudice de Barbiarok, né d'un premier mariage ; elle réussit à rendre Nisam suspect à son mari. Nisam, qui n'avait jamais fait usage de son crédit et de sa place que pour augmenter encore la grandeur de son prince, secourir les malheureux, fonder des colléges et des académies, fut destitué de son emploi. Mais la sultane, tant qu'il existait, redoutait un retour de Malek en sa faveur, et elle le fit assassiner. Nisam écrivit en

mourant à Malek : « J'ai passé ma vie à écarter l'injustice de vos états, et je meurs d'un coup de poignard pour récompense de mes services. » Cette lecture plongea le sultan dans une noire mélancolie. Ce fut dans un accès de cette humeur farouche qu'il prononça la déposition du calife, mais sa mort changea la destinée de Mostadi. Malek avait, malgré les instances de sa femme, nommé Barbiarok pour son successeur. La sultane se rendit précipitamment à Bagdad, et se jetant aux pieds du calife, fort étonné sans doute d'être sollicité en faveur du fils quand il venait d'être déposé par le père, elle obtint de lui, pour Mamoud, le titre d'émir al omara et d'héritier universel de Malek. Il lui donna quelques troupes avec lesquelles elle retourna triomphante à Ispahan et y fit couronner son fils; mais Barbiarok ayant rassemblé son armée

marcha contre cette ville, et la sultane prit le parti de négocier. On convint que Mamoud se contenterait d'Ispahan et de la moitié du trésor de son père. Le calife révoqua ses décrets en faveur de Mamoud aussi facilement qu'il les avait accordés et reconnut l'autorité de Barbiarok. Après Barbiarok Mohamed son oncle obtint le titre d'émir al omara et le laissa à son fils Massoud. Plusieurs califes se succédèrent pendant sa vie. Ils vécurent tous dans une servile dépendance, à l'exception de Rasched, qui, voulant profiter de l'absence de l'émir, lui défendit de rentrer à Bagdad, et lui opposa une résistance, une fermeté que les califes n'avaient pas montrées depuis longtems; mais réduit à l'extrémité, il s'échappa de Bagdad afin de ne pas tomber entre les mains de Massoud. Il ne put se soustraire à sa vengeance; il fut poursuivi et assassiné par les émis-

autres du Selgioucide; d'autres disent qu'il se contenta de le déposer, et j'aime à m'en rapporter à ce dernier avis.

Massoud fit proclamer calife le prince Moktaphi, qui par reconnaissance demeura soumis à Massoud tant qu'il vécut; mais après sa mort il refusa de reconnaître Malek son fils aîné pour émir al omara. Il rejeta de même les demandes du cadet Mohamed, qui, ayant détrôné Malek et l'ayant fait emprisonner, prétendait succéder à toute la puissance de leur père. Mohamed ne se trouvait point à Bagdad; il habitait Amadan, ville située dans la Médie et bâtie sur les ruines de l'ancienne Ecbatane. Cette ville était devenue le siége de l'empire de Perse, depuis que Barbiarok avait abandonné Ispahan à Mamoud son frère. Mohamed menaça le calife de toute sa vengeance, mais il ne fut pas en son pouvoir de l'accomplir;

son oncle, Soliman fut tout à coup proclamé sultan à sa place par l'effet d'une conspiration, et Mohamed fut réduit à prendre la fuite. Une autre conspiration chassa Soliman du trône pour y replacer Mohamed. Il y eut ensuite une bataille sanglante où Soliman fut complètement défait, et le vainqueur marcha immédiatement contre Bagdad. Moktaphi s'y fortifia, avec l'intention de ne se rendre qu'au dernier soupir. Durant le siége, Mohamed fut instruit que Malek son frère venait de s'échapper de sa prison, et la crainte qu'il ne fît quelque tentative sur ses états en son absence, décida Mohamed à faire un accommodement avec le calife. Le titre d'émir al omara fut aboli ; Mohamed n'ayant jamais régné dans Bagdad, on doit regarder la mort de Massoud son père, arrivée en 1163, comme le terme de l'oppression des Selgioucides dans

cette ville ; elle avait duré quatre-vingt-dix-sept années.

Depuis cette époque la puissance de cette famille alla toujours en déclinant. Ils avaient créé dans leurs états une dignité qui leur devint aussi fatale que celle d'émir al omera l'avait été aux califes ; ils avaient établi des atabeks, mot qui signifie tuteurs, parce que les atabeks gouvernaient pendant la minorité ou pendant l'absence des souverains. Bientôt ils se rendirent redoutables. Zenghi, l'un d'eux, se fit proclamer sultan en Syrie, et diminua, par ses usurpations, le territoire des Selgioucides de Roum qui fut ensuite entièrement envahi par les fils de Gengis Kan, ce conquérant mogol dont je vous ai parlé dans l'histoire des Indiens. D'un autre côté, les atabecks de Perse appelèrent le roi ou sultan de Karisme à leur secours ; le sultan de Karisme profita de l'occasion, et, au lieu de protéger les atabeks, il s'empara du trône.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était que le Karisme ?

Mme DE JONCHÈRE. Une province au nord du Korassan, dans la Tartarie, où les Selgioucides avaient fait des conquêtes avec tant de rapidité qu'ils l'avaient appelée Karïsme, qui signifie victoire facile. Ils y avaient établi des gouverneurs qui s'y étaient rendus indépendans, s'étaient fait proclamer sultans, et qui dépossédèrent enfin les Selgioucides eux-mêmes du reste de leurs états. Les Selgioucides de Kerman furent vaincus par les Turcs ou Turcomans qui se trouvaient dans le voisinage du Karisme ; en sorte qu'à la fin du treizième siècle il n'exista plus de traces d'une famille qui avait rangé sous son empire les plus belles contrées de l'Asie.

Il ne faut pas confondre, mes enfans, ce que l'on appelle aujourd'hui Caramanie et qui est une portion de l'Asie.

mineure, avec le Kerman ou Caramanie où régnèrent les Selgioucides et qui se trouvait à l'est de la Perse; il ne faut pas confondre non plus le pays des Turcomans, d'où sortirent leurs vainqueurs, et qui est situé aux environs du lac Arall en Tartarie, avec la Turcomènie actuelle qui fait partie de la Mésopotamie ou Arménie: ces distinctions sont de la plus grande importance.

Madame de Jonchère vit arriver un jour ses enfans la tête haute, la démarche composée, et Théophile était à la tête de la bande, ce qui n'avait pas lieu ordinairement; mais ce jour là on avait résolu que ce serait lui qui porterait la parole. — Ma chère maman, dit-il en mettant ses pieds en dehors et tenant son corps bien perpendiculaire de peur qu'elle n'interrompît sa harangue par quelques observations sur son maintien, ne me serait-il pas permis de réclamer votre indulgence? N'avez-vous pas envie de nous pardonner et de nous raconter enfin l'histoire de Percinet? Pour nous qui éprouverons une vive impatience, notre reconnaissance, ainsi que je vous en donne l'assurance.....
— Bon dieu! s'écria Mme de Jonchère,

est-ce toi qui as composé tout seul ce beau discours ? N'a-t-il pas fallu que vous missiez tous ensemble votre esprit à la torture pour trouver mon indulgence, votre impatience, votre reconnaissance...

Oh ! pour l'impatience, maman, dit Alphonse, moi je l'ai trouvé tout de suite.

CAROLINE. Et moi votre indulgence, ma chère tante.

Et la reconnaissance est de tous les trois, dit Théophile.

M.me DE JONCHÈRE. Eh bien ! mes amis, vous êtes de très-mauvais orateurs, mais de très-bons enfants ; ne m'adressez plus de discours, laissez parler tout naturellement votre cœur, et rapportez-vous-en au mien pour vous accorder tout ce qui sera en mon pouvoir quand la raison ne me l'interdira pas. Allons, pour cette

fois je vais enfin vous dire asseyez-vous et je commence Percinet.

A ces mots enchanteurs chacun prit place et l'on écouta.

GRACIEUSE ET PERCINET.

Il y avait une fois un roi qui était vieux, poltron et surtout avare ; il avait perdu depuis long-tems la reine sa femme, mais il lui restait une fille si aimable, si prévenante et si douce, qu'on l'avait surnommée la princesse Gracieuse. Elle avait été déjà demandée plusieurs fois en mariage, mais le roi n'avait voulu l'accorder à personne pour n'être pas obligé de faire des frais de noces. Il l'avait refusée entre autres au prince Percinet, fils d'une reine de ses voisines ; ce qui avait affligé la princesse à cause de la bonne réputation dont il jouis-

sait par toute la terre; on en publiait des merveilles. D'ailleurs il avait eu pour marraine une fée très-puissante qui lui avait confié successivement une partie de ses secrets. Cependant, parfaitement soumise à toutes les volontés de son père, la princesse s'était efforcée d'oublier Percinet, et ce chagrin secret n'avait pas même influé sur son humeur; elle avait toujours été la princesse Gracieuse comme auparavant.

Parmi les grands vassaux de la couronne se trouvait la duchesse Grognon, héritière d'un domaine considérable. Elle avait soixante ans et elle était fille encore; personne, malgré ses richesses, n'avait voulu l'épouser; son caractère maussade en était la cause. A peine ses petits yeux étaient-ils ouverts qu'ils commençaient à regarder tout le monde de travers,

en s'habillant elle grognait ses femmes de chambre ; plus elle se voyait au miroir et plus elle grognait, parce qu'elle n'était pas naturellement fort jolie, qu'elle était vieille, et que la mauvaise humeur n'embellit et ne rajeunit pas. Après sa toilette elle grognait au conseil, elle grognait à l'audience, à table elle grognait contre tous les plats.—Oh! qu'elle est grognon! disait le maître d'hôtel à voix basse. Qu'elle est grognon! répétaient les valets de pied dans l'anti-chambre, et le bruit croissant à mesure qu'on s'éloignait d'elle, les marmitons criaient à tue-tête dans la cuisine : ah! qu'elle est grognon!

ALPHONSE. Ah! qu'elle est grognon!

CAROLINE. Mais, tais-toi donc, tu m'as fait peur.

ALPHONSE. Ah! qu'elle est grognon!

CAROLINE. Mais, en vérité...

fut surpris par un violent orage, et poltron, comme je vous ai dit qu'il était, il se mit presque à pleurer quand il entendit le tonnerre ; il pria bien fort ses écuyers de ne pas le quitter, comme si le tonnerre était plus à craindre quand on est seul que lorsqu'on est en compagnie ; aussi ses écuyers ne purent-ils s'empêcher de tourner la tête pour sourire.

THÉOPHILE. Ah ! maman, le tonnerre est une chose bien effrayante !

M.me DE JONCHÈRE. Si c'est le bruit qui te fait peur, comment n'as-tu pas tremblé lorsque Simonet, le jour de mélodrame, exécutait de si beaux roulemens sur ton tambour ? Si c'est l'éclair, comment aimes-tu si fort les feux d'artifices? tu voudrais voir tirer des fusées

tous les jours. Les éclairs présentent encore un plus beau spectacle.

Théophile. Oui, mais ce n'est pas sans danger.

M.me de Jonchère. Il y a bien peu d'orages qui présentent de vrais dangers ; il faut qu'ils soient absolument sur notre tête, et, dans ce cas, comme toute la frayeur qu'on peut éprouver est absolument inutile, qu'il n'y a aucune mesure de prudence à prendre, il faut avoir assez de résignation, de force d'esprit pour supporter ce moment d'inquiétude. Que dirais-tu d'un homme qui marcherait au combat en tremblant ? Le danger qu'il affronte est plus terrible, moins incertain encore que celui d'un orage. Un noble orgueil soutient son courage, conserve sa raison, son sang-froid, sa gaîté ; il faut en faire autant vis-à-vis du tonnerre.

[illegible]. Mariette m'a dit qu'elle savait une prière qui empêchait le tonnerre de tomber.

M.me de Jonchère. Admirez combien la poltronerie, la faiblesse nous mettent en contradiction avec nous-mêmes! Elle croit à l'efficacité de cette prière, elle la répète certainement vingt fois par heure quand il tonne, et cependant elle se meurt toujours de peur. Je souhaite que dans toutes les occasions, heureuses ou malheureuses, vous ne manquiez jamais d'élever votre âme vers l'Eternel, mais je serais très-fâchée de vous voir faire, comme elle, un signe de croix à chaque éclair.

Caroline. Ma tante, moi qui ne suis qu'une femme, et qui n'irai jamais à la guerre, est-ce que je ne pourrais pas avoir un peu peur du tonnerre sans me déshonorer?

M.me de Jonchère. Tu n'es qu'une femme? Mon dieu, Caroline, tu as pris

tout à coup une grande dose d'humilité ! Pourquoi donc imagines-tu qu'une femme soit dispensée d'avoir de la raison et du courage ?

CAROLINE. Mais vous blâmiez la princesse guerrière ?

M.me DE JONCHÈRE. Il y a bien de la différence. Zelmoure était hardie, altière, elle allait chercher les périls ; mais si les périls l'étaient venus chercher elle se serait montrée bien estimable en les supportant. Par exemple, si nous nous trouvions dans une ville assiégée, tu jetterais donc les hauts cris du matin au soir ? Tu ajouterais aux alarmes de tous ceux dont tu serais entourée ; tu porterais le trouble, la douleur dans le cœur de tes amis, et tu donnerais à tous ceux qui pourraient être dans ta dépendance l'exemple de la pusillanimité.

CAROLINE. Oh ! non, ma tante ; mais je tâcherais cependant d'éviter les bombes.

Mme de Jonchère. Je le crois ; et moi, j'ai fait mettre un paratonnerre sur le vieux Château. Mais quand je suis dans une maison voisine pendant un orage, vous ne vous êtes jamais aperçus, je pense, que j'aye l'air plus ému que si j'étais sous mon paratonnerre. Si j'avais vraiment peur, je tâcherais de me distraire, de m'occuper, et ne pouvant éviter le danger, j'éviterais du moins un ridicule.

Alphonse. Maman, écoutez : savez-vous ce qu'il faut faire pour commencer à nous aguerrir ? Chaque fois qu'il y aura du tonnerre racontez-nous une histoire ou donnez-nous un livre qui soit bien amusant ; insensiblement nous nous accoutumerons à laisser tonner sans y prendre garde, à nous occuper d'autre chose ; qui sait même ? nous finirions peut-être par désirer l'orage.

Caroline. Mon dieu oui ! Au premier

éclair nous frapperons des mains en signe d'allégresse, et nous viendrons vous dire bien poliment : Ma chère tante, à présent qu'il tonne, racontez-nous un de ces contes que vous savez si bien.

M.me DE JONCHÈRE. A la bonne heure, j'accepte cet arrangement, et vous verrez bientôt que la peur se corrige par l'habitude. Le marin s'accoutume aux tempêtes, le couvreur à marcher sur les toits ; s'il tonnait toujours, vous finiriez par ne plus y prendre garde ; je l'ai bien éprouvé. Dans cette habitation sauvage dont je vous ai parlé, les orages étaient fréquens ; la grande étendue des bois et la pointe élevée de la montagne du Piton attiraient, fixaient les nuées, et pendant un certain été le tonnerre gronda durant tout un mois.

THÉOPHILE. Durant un mois !

Mme. DE JONCHÈRE. Oui, sans exagérer, et comme il y en avait plusieurs qui

circulaient au-dessus de la forêt, un coup n'attendait pas l'autre, c'était un roulement continuel ; les éclairs se croisaient dans tous les sens, et la foudre tomba plusieurs fois sur le Piton ou sur les arbres les plus élancés.

Théophile. Oh ! que j'aurais eu peur !

M.me de Jonchère. J'avoue que les premiers jours je ne pus me défendre d'une émotion secrète. Les cieux toujours embrâsés présentaient un aspect imposant, et ce bruit sourd me semblait insupportable. Cependant je ne pouvais perdre tout mon tems à m'occuper des éclairs, je repris peu à peu mon train de vie ordinaire. Il ne pleuvait pas toujours et je ne renonçai pas aux charmes de la promenade. Je finis par m'accoutumer si bien à cette manière d'être, que lorsque le tonnerre vint à cesser, au bout d'un mois, il me sembla qu'il me manquait quelque chose. Le silence, le cal-

me de la nature m'étonnaient malgré moi, ce n'était plus une jouissance. Mais revenons à notre roi.

Il envoya un de ses écuyers chez la duchesse Grognon pour lui demander un asile contre le mauvais tems. La duchesse se hâta de lui envoyer un parapluie; elle le reçut avec de grandes démonstrations de respect et lui proposa, pour plus de sûreté, de descendre à la cave où elle avait fait arranger une grande chambre pour mettre ses papiers et ses trésors à l'abri de tous les accidens. Le roi, charmé d'une proposition à laquelle il ne s'attendait pas et qui s'accordait à merveille avec son épouvante, y accéda de très-grand cœur.

Théophile. Maman, on est donc bien à l'abri du tonnerre dans une cave ?

M.me de Jonchère. Du moins on ne peut y voir les éclairs, on ne peut y entendre le bruit du tonnerre; mais

je vous demande quelle opinion vous auriez vous-même d'un homme qui irait ainsi s'enterrer tout vif à chaque orage? Le souterrain où madame Grognon conduisit le roi était rempli de futailles, de caisses et de ballots. Lorsque le roi fut un peu calmé, il considéra d'un œil d'envie tous ces trésors entassés. Il dit à la duchesse que la chasse, l'émotion, l'avaient beaucoup altéré, et en même tems il lorgnait quelques tonneaux qu'il supposait contenir des vins précieux, de véritable nectar. — Mon dieu, sire, répondit la duchesse, il est facile de vous satisfaire, nous avons ici certain muscat digne des dieux, digne de vous, ajouta-t-elle en le regardant d'un air tendre auquel le roi ne prit pas garde pour le moment; et il ne répondit à cette phrase obligeante qu'en lui présentant une tasse de vermeil qu'il portait toujours sur lui par précaution lorsqu'il allait à la chasse.

La duchesse prit un marteau, frappa sur un tonneau, fit sauter la bonde, mais il en sortit au lieu de vin un ruisseau de perles fines. — Oh! oh! s'écria le roi, madame la duchesse, quel muscat! — Je prie votre majesté de m'excuser, répondit-elle, je me suis trompée de tonneau. Elle s'approche d'une pièce voisine, toc, toc, il en sort des émeraudes; elle frappe sur une autre, toc, toc, il en sort des diamans, des rubis. Elle fit ainsi le tour de la cave, affectant d'être désespérée. — Ah! mon muscat! cher muscat! s'écriait-elle, où êtes-vous? — Vraiment, madame, dit le roi, celui-ci en vaut bien un autre. Plût au ciel que je puisse garnir aussi bien mon cellier! — Eh! sire, reprit-elle en minaudant, n'êtes-vous pas le maître? Vous êtes veuf, épousez-moi, et toute ma cave est à vous. — Adorable Grognon! s'écria-t-il en lui baisant

les mains avec transport, ah! que ne vous ai-je connue plutôt! cette union va me rendre le plus heureux des hommes. Grognon lui sourit comme si c'eût été pour son mérite et non pour ses trésors qu'il eût consenti à ce mariage. Elle, de son côté, n'aspirait qu'au titre de reine. Comme ils étaient tous les deux également pressés de conclure, ils convinrent que la noce se ferait le troisième jour, et quand le tonnerre fut apaisé, quand ils sortirent de leur tannière, ils déclarèrent aux gens de leur suite l'engagement solennel qu'ils venaient de contracter.

THÉOPHILE. Comment il va épouser une grognon! oh je n'en aurais pas fait autant pour tous les diamans du monde.

M.me DE JONCHÈRE. En arrivant au palais, après avoir embrassé sa fille, il lui fit part de ses projets. Elle en demeura confondue, non qu'elle pût trouver mau-

vait que son père disposât de sa main, mais elle aurait désiré que c'eût été en faveur d'une femme plus capable de le rendre heureux. Elle entra dans sa chambre en fondant en larmes. Sa gouvernante, qui réunissait les grâces de l'esprit à l'instruction et à la sagesse, qui avait formé son enfance et jouissait de sa confiance toute entière, ayant appris le sujet de sa peine, entreprit de la consoler. — Grognon n'est plus jeune, lui dit-elle; mais on peut se corriger à tout âge; c'est à vous par les charmes de votre humeur, à adoucir la sienne. Si elle vous aime, elle en deviendra meilleure, et votre père vous devra la plus grande partie de son bonheur. Cette perspective était faite pour attendrir la princesse; elle se jeta dans les bras de sa gouvernante et promit de se conformer à ses avis.

Le matin du troisième jour, la prin-

elle trouva sur sa toilette une robe de crêpe vert pomme, garnie de roses; un voile de la même étoffe, une guirlande des mêmes fleurs étaient destinées pour sa coiffure. Gracieuse crut que c'était un présent du roi, elle s'habille. On devait aller au-devant de la duchesse, et, en attendant l'heure du départ, elle passe dans le jardin du palais où elle rêvait avec un mélange de douceur et d'inquiétude aux moyens qu'elle pourrait prendre pour gagner le cœur de sa belle-mère et la corriger insensiblement de ses défauts. Un jeune page habillé de vert, avec des rubans couleur de rose parut devant elle, et mettant un genou en terre : — Madame, lui dit-il d'une voix tremblante, on n'attend plus que votre altesse. La princesse étonnée considérait le page et ne se rappelait point de l'avoir jamais vu. — Qui êtes-vous? lui dit-elle enfin, et pourquoi portez-

vous comme moi un habit vert? — Je me nomme Percinet, répondit-il, et j'ai adopté le vert comme la couleur de l'espérance, parce que l'espérance fait tout mon bien.—Percinet, s'écria Gracieuse, ah! prince, qu'avez-vous fait? pourquoi ce déguisement? pourquoi venez-vous à la cour du roi mon père? — Pour vous protéger, pour vous défendre, répondit-il. — Je ne vois point quels dangers je puis avoir à courir, dit-la princesse d'un ton sévère; dans tous les cas, la protection de mon père me suffit, et je n'en accepterai point d'autre. Elle s'éloigna en achevant ces paroles, elle alla joindre le roi; il était déjà à cheval, car dans ce tems et dans ce pays là, c'était l'usage d'aller à cheval dans les cérémonies publiques. On amena à la princesse une haquenée blanche, couverte d'une housse verte et caparaçonnée avec des plumes couleur de rose; mais ce qui

l'affecta beaucoup ce fut de voir que le prince, toujours sous son habit de page, se disposait à la mener par la bride. Elle aurait bien voulu le renvoyer et avertir son père, mais le moment n'était pas favorable pour une explication; elle résolut de tout déclarer au roi à son retour, et, pour ne pas troubler la fête, elle se mit en marche, conduite par Percinet.

On joignit le cortége, à la tête duquel s'avançait la duchesse. Elle était dans ses plus beaux atours, sa robe était surchargée de pierreries; jugez si elle avait grogné le joailler, la couturière et ses femmes! mais quand elle aperçut Gracieuse, si fraîche, si attrayante, dans sa simple parure, elle fut encore bien plus mécontente de la sienne. Elle simagina que la princesse ne devait tous ces avantages qu'à sa robe verte, à sa belle haquenée, et même à son page vert

qui la menait de si bonne grâce.—Vraiment, vraiment, dit-elle au roi en nasillant et en bégayant de colère, n'avez-vous amené votre fille dans cet équipage que pour m'éclipser? C'est elle et non pas moi qu'à son air de reine on prendrait ici pour la mariée; mais je vous déclare que je retourne à mon château et que je remporte la clef de la riche cave, si vous ne me faites donner à l'instant la robe verte, la haquenée et le page vert. Le roi et sa fille restèrent muets d'étonnement à cette proposition. —Ah! vous hésitez? reprit la duchesse, allons, allons, ne vous contraignez pas. Que chacun garde ce qu'il possède; vraiment j'ai bien de quoi faire faire, quand il me plaira, des robes vertes, des haquenées et des pages verts. Gardez-bien les vôtres, je garderai ma clef. A ces mots, le roi tout épouvanté l'arrête, la conjure de lui pardonner s'il n'a pas remarqué la hardiesse qu'avait

sa fille d'être si belle, et il ordonne à la princesse de descendre et de se déshabiller. Elle obéit sans murmure, quoiqu'elle se sentît fort embarrassée de rester nue tête et en jupon court au milieu des champs. Grognon s'affubla de ses dépouilles par dessus ses premiers habits. Elle monta sur la haquenée et le page en reprit la bride bien tristement; mais au milieu de la route, cette haquenée, qui avait paru si douce tant que la princesse l'avait monté, se montra tout-à-coup quintueuse et rebelle. Il ne fut plus possible à Percinet de la retenir, du moins en apparence. Elle prit le mors aux dents, emporta Grognon et la jeta bientôt par terre, mais sans lui faire le moindre mal, car elle tomba précisément dans une marre.

Alphonse. Ah! bon dieu, la mariée!

M.me de Jonquière. On courut bien vite à son secours, on la retira du trou,

mais mouillée et crottée depuis les pieds jusqu'à la tête; la robe verte n'était plus reconnaissable. Grognon criait qu'elle allait mourir; que la maudite bête était ensorcelée, qu'on courût après elle, qu'on arrêta le page et qu'on les fît périr tous les deux sous le bâton; mais, au grand étonnement de toute la cour, ni le page, ni la haquenée, ne se retrouvèrent plus. Cette disparition, qui semblait tenir du prodige, exalta davantage encore la colère de la duchesse. — Et Gracieuse, demanda-t-elle, Gracieuse est-elle partie de compagnie? Sur l'assurance qu'on lui donna du contraire, eh! bien dit Grognon, elle paiera pour tous les trois. Sire, il est clair que votre fille, désespérée de voir que vous lui donniez une belle-mère, avait juré ma perte; un perfide enchanteur lui avait prêté son secours; c'était pour me séduire qu'elle avait pris cette belle haquenée, elle

espérait bien m'en inspirer l'envie; j'ai donné dans le piége, et ce n'est pas sa faute si j'existe encore. Ou vous me promettrez de punir la princesse, ou je retournerai à mon château et je remporterai ma clef. Cette clef avait sur le roi une influence irrésistible, d'ailleurs les apparences condamnaient sa fille; il promit à la duchesse de la livrer à sa vengeance. Il n'épargna rien pour l'apaiser, la conjura de continuer sa route, et elle y consentit, faisant marcher Gracieuse à côté d'elle, tant elle avait peur qu'elle ne lui échappât.

Caroline. Oh! cette pauvre Gracieuse, que je la plains!

M.me de Joncières. Elle était en effet bien à plaindre; elle avait formé des projets si intéressans, si estimables! elle voyait tout son espoir détruit. Elle ne se consolait point surtout de voir son père partager les soupçons injurieux de

la duchesse, mais elle se flattait encore de parvenir à les déterminer. Quand le cortége rentra dans la ville, le peuple, qui vit Grognon et la princesse dans un si grotesque équipage, ne pouvait revenir de sa surprise. La duchesse alla changer d'habits avant de paraître au temple; Gracieuse alla se mettre au lit, car elle avait la fièvre. On ne s'en inquiéta point le reste du jour; elle aurait bien voulu qu'on l'eût oubliée plus longtems.

Le lendemain le roi entra dans la chambre de sa fille. Elle se jeta à ses pieds en protestant de son innocence, et lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et Percinet. — Je vous crois, interrompit son père, le prince seul est véritablement coupable, il l'est d'autant plus qu'il a mis toutes les apparences contre vous. Personne ne doutera que vous n'ayez été d'intelligence avec lui;

Grognon surtout en restera convaincue. C'est à vous, par votre conduite future, à détruire ces fâcheux soupçons; cependant ne redoutez point sa colère. J'ai obtenu d'elle qu'elle vous traiterait avec bonté, malgré les accidens qu'elle a soufferts et qu'elle vous attribue, à moins que vous ne lui donniez par la suite quelque sujet positif de se plaindre de vos égards et de votre obéissance. Je connais votre caractère, je ne vous crois pas capable de le démentir envers elle. Je pars tranquille. — Vous partez! s'écria la princesse avec terreur. — Oui, Grognon vient enfin de me donner la clef de ses trésors; je veux aller en prendre une exacte connaissance, et les faire transporter ici. Ce ne sera pas l'affaire d'un jour; mais je reviendrai cependant le plus tôt qu'il me sera possible. En achevant ces paroles il embrassa Gracieuse et la quitta. Elle demeura fort in-

quiète de se trouver sans appui, livrée au pouvoir, aux caprices de sa belle-mère; cependant son cœur était bien soulagé en voyant que son père lui avait rendu justice.

Gracieuse, qui ne se portait pas encore très-bien, résolut de garder la chambre et de se dispenser ainsi de paraître devant sa belle-mère qu'elle redoutait infiniment, malgré les assurances que le roi lui avait données de son pardon; mais on vint la chercher de la part de Grognon. Elle n'osa refuser de se rendre à ses ordres, elle suivit le messager et trouva la nouvelle reine dans son cabinet. — Allons, allons, arrivez donc, lui dit-elle, vous êtes bien lente, bien paresseuse à ce qu'il me paraît. Tant pis pour vous, car j'ai besoin de vos services et j'aime qu'on soit diligente; j'ai promis à votre bonhomme de père de vous pardonner les tours

diaboliques que vous m'avez joués à condition que vous m'obéiriez désormais aussi rigoureusement qu'à lui-même. La princesse répondit qu'elle en avait toujours eu l'intention. — Oui, oui, dit Grognon, j'en ai de belles preuves par devers moi ; mais nous verrons, nous verrons ; le tems nous apprendra ce que vous savez faire ; tenez, pour aujourd'hui, ma mignonne, vous voyez ce sac rempli de plumes ; j'ai résolu de me faire faire de ces plumes un manteau royal, d'un goût tout nouveau ; je ne puis employer que des mains délicates à ce superbe ouvrage. On prétend que vous êtes adroite, patiente, laborieuse ; nous jugerons si vous avez en effet toutes ces belles qualités-là. Je vous préviens que je suis fort pressée ; cependant je n'exige pas que le manteau soit fini dès ce soir. — Ce soir ! répéta la princesse en pâlissant. — Je vous dis que je

ne l'exige pas; je me contenterai de voir toutes les plumes triées et séparées suivant leurs couleurs, car vous pensez bien que je ne veux pas les employer au hasard, cela formerait vraiment une plaisante bigarrure. Il faut qu'il y ait sur le manteau des dessins, avec des teintes et des demi-teintes bien entendues; vous savez peindre, vous savez broder aussi bien, m'a-t-on dit, qu'aucune princesse qui soit au monde, et je m'en rapporte à vos talens; il faut donc que les plumes soient préparées, soient assorties. Allons, mettez-vous à l'ouvrage, et que cela soit fini ce soir. Elle sortit en achevant ces mots et enferma Gracieuse à double tour. Celle-ci considérait le sac; il était énorme, et contenait des plumes de serins, de chardonnerets, de pinsons, enfin de tous les petits oiseaux de l'univers, mais si mêlées et si menues, qu'en six mois on ne serait pas venu à bout de les séparer.

CAROLINE. Oh! mon Dieu! cette méchante femme ne cherchait qu'un prétexte pour dire qu'elle n'avait pas voulu lui obéir.

M.me DE JONCAIRE. Gracieuse le sentit bien aussi. N'ayant aucun espoir d'échapper à la vengeance de la reine, elle se mit à pleurer. — Percinet, Percinet! s'écria-t-elle, vous vouliez me protéger contre tous les dangers, et c'est vous qui causez mes maux! — Me voici tout prêt à les réparer, madame, dit-il en sortant du fond du sac où il s'était caché. En même tems les plumes se répandirent confusément sur le plancher; mais à un coup de baguette donné par Percinet, elles se mirent à voltiger. Chacune alla chercher sa place, et elles se trouvèrent rangées par petits monceaux autour de la chambre. Les rouges étaient toutes ensemble, les jaunes, les blanches d'un autre côté, et ainsi du reste. Gra-

cieuse ne put s'empêcher d'admirer ce prodige, et elle se sentit bien satisfaite. Cependant quand le prince se retourna vers elle, — Je voudrais, lui dit-elle, pouvoir vous exprimer toute ma reconnaissance, je voudrais pouvoir oublier que vous m'avez précipitée vous-même dans cet abîme de malheurs. Que ne me laissiez-vous subir tranquillement mon sort! ma belle-mère n'avait encore aucun motif pour me haïr; j'aurais peut-être obtenu sa bienveillance. — Ne vous en flattez pas, dit le prince; l'habitude de grogner sans cesse rend injuste et envieux. Je n'ai pu supporter que le roi, qui vous a refusée aux sollicitations de ma tendre mère, n'eût rejeté nos vœux que pour vous soumettre aux caprices de cette mégère. — Il ne m'appartient point de condamner mon père, repartit la princesse, et je mériterais tous mes maux si jamais je perdais quelque chose

de mon respect et de mon affection pour lui. Vous pouviez me plaindre, seigneur; vous pouviez même, ajouta-t-elle en baissant les yeux, renouveler les offres que vous aviez faites à mon père; mais chercher à me voir en secret, à me prévenir contre le [illegible]; voilà ce que vous n'auriez pas dû faire. Cette démarche imprudente n'a servi qu'à appeler beaucoup plus tôt sur ma tête les dangers que vous redoutiez pour moi. Voilà, prince, les funestes effets du mystère, de l'oubli des bienséances. Ne prolongeons pas plus long-tems cette situation condamnable en demeurant ensemble. Recevez mes remercîmens et quittez-moi. Percinet était ravi d'admiration en écoutant la princesse : tant de raison, tant d'amour pour ses devoirs, ajoutaient encore à l'estime et à l'intérêt qu'elle lui inspirait. Il voulut, avant de se séparer d'elle, lui faire jurer qu'elle

l'appellerait à son secours chaque fois qu'elle se trouverait en danger. Un seul mot de vous, lui dit-il, retentira à mon oreille et j'accourrai sans délai; mais Gracieuse ne voulut rien promettre. Le prince, triste et confus, prit enfin congé d'elle et disparut.

CAROLINE. Oh! ce pauvre Percinet! elle le grondait bien fort!

Mme DE JONCHÈRE. Songez combien il l'avait compromise. Sans la conduite exemplaire de la princesse, sans la bonne réputation dont elle jouissait, on aurait pu la croire d'accord avec Percinet, et elle en aurait été, avec raison, inconsolable. Enfin Grognon reparut à la fin du jour. Une joie cruelle éclatait déjà dans ses yeux, bien convaincue que Gracieuse ne pouvait avoir fini son ouvrage. Que devint-elle à la vue de tous ces petits monceaux si bien rangés! elle resta immobile et muette de surprise. Gra-

cieuse profita de ce moment pour sortir du cabinet, elle revint s'enfermer chez elle ; mais elle redoutait l'avenir ; le manteau n'était pas fini, et le roi était toujours absent.

Le lendemain, en effet, Grognon fit appeler la princesse. — Vraiment, lui dit-elle, vous êtes une habile ouvrière ! on ne m'avait pas trompée ; en vérité j'ai honte de vous donner de si faibles moyens d'exercer vos talens ! Tenez, belle princesse, voilà le fil destiné à former le tissu du manteau. Il est un peu brouillé, mais vous avez du temps jusqu'à ce soir. Allons, que je le retrouve tout dévidé, entendez-vous. Elle sortit et laissa Gracieuse en face d'un tas de fil aussi haut qu'une montagne, mais si fin et si embrouillé en effet que cet ouvrage ne paraissait pas plus facile que le choix des petites plumes. Pour comble de malheur quand elle voulut y porter la main elle

s'aperçut que chaque brin se cassait pour peu que l'on y touchât, en sorte qu'il n'y avait pas moyen de songer à le mettre sur le dévidoir. Gracieuse soupira. Il n'y a plus pour moi d'espérance, s'écria-t-elle, ce péril est aussi grand que celui dont m'a préservée hier Percinet.—Eh! pourquoi ne comptez-vous plus sur lui? dit le prince en sortant de dessous le tas de fil; mon cœur a-t-il changé, et le remords que vous m'avez fait concevoir de la faute que j'ai commise ne vous répond-il pas de mon zèle et de ma fidélité! mais vous n'avez pas voulu en faire l'épreuve. Cruelle princesse! vous n'avez pas daigné appeler Percinet, heureusement il veillait sur vous. En même tems il frappe le fil de sa baguette, à l'instant tous les écheveaux se divisent, ils tournent sur eux-mêmes et se trouvent transformés en jolis pelotons de toutes les formes, de toutes les grandeurs. Gra-

cieuse ne pouvait voir avec ingratitude les soins empressés de Percinet, mais elle refusa encore de lui promettre de l'invoquer dans ses chagrins.—Vous ne me trouvez donc pas digne d'être votre ami! lui dit-il. — Je ne puis, répondit la princesse, avoir d'autres amis que ceux qui me sont présentés par mon père, et Percinet la quitta.

Le soir Grognon revint avec une nouvelle espérance de pouvoir accuser sa belle-fille de paresse et de mauvaise volonté; mais l'aspect des jolis pelotons lui causa le même étonnement qu'elle avait éprouvé la veille, et Gracieuse en profita de même pour s'évader.

Mais le manteau royal n'était pas fini, et le roi était toujours absent. Gracieuse s'alarmait encore. Sa digne gouvernante soutenait son courage et l'affermissait dans sa résolution de se montrer toujours soumise. On l'appela le lendemain

matin, elle s'y attendait bien et elle obéit encore. — Allons, lui dit Grognon, il faut accomplir ce chef-d'œuvre. Voici vos pelotons, bonne ouvrière, voici les plumes ; que ce soir je puisse souper en public avec mon manteau. Gracieuse ne répliqua pas, mais elle ne savait comment s'y prendre. Du fil et des plumes ! comment faire un manteau de tout cela ? — Je crois, dit-elle, que Percinet serait pour cette fois aussi embarrassé que je le suis moi-même, et je n'ai plus qu'à mourir. — Et sans m'accorder un regret ! dit le prince qu'elle aperçut alors derrière elle. Ah ! Gracieuse, que vous êtes sévère ! Sans attendre qu'elle lui parlât de ses nouvelles alarmes, il étendit sa baguette. Les pelotons, les plumes aussitôt s'agitèrent, et dans l'espace d'une minute le plus beau manteau du monde se trouva tissu : les dessins, les nuances étaient tels que Grognon elle-même ne

pouvait manquer d'en être enchantée. Aussi, quand elle arriva dans la soirée, la princesse remarqua qu'elle prenait un air plus doux. — Serais-je assez heureuse, lui dit Gracieuse, pour que cette parure pût vous plaire? croyez que.... — Taisez-vous, vous êtes une sotte, interrompit Grognon; ôtez-vous de mes yeux, et attendez de nouveau mes ordres. La princesse se retira en gémissant. Le lendemain on vint encore la chercher.

CAROLINE. Oh! ma tante, convenez que cette reine était insupportable.

M.me DE JONCHÈRE. Les gens grognons ne le sont-ils pas toujours! Ils sont piqués lorsqu'on vient à deviner leurs sentimens secrets; ils seraient fâchés qu'on les soupçonnât capables d'un moment de satisfaction et de bonne humeur. Grognon n'avait pu s'empêcher d'être flattée d'avoir un si beau man-

teau ; mais elle fut outrée que la princesse s'en fût aperçue, et sa perte fut de nouveau jurée. Le lendemain donc elle lui remit une petite boîte de sapin, à peu près comme celle où Caroline tient son petit ménage. — C'est assez éprouver votre savoir-faire, lui dit-elle, il faut à présent juger de votre docilité, de votre empire sur vous-même. La curiosité est le plus grand défaut que je connaisse : il m'est odieux, et si vous n'en êtes pas exempte je ne pourrai jamais vous aimer. Mon amitié vous est sûrement bien précieuse ! ajouta-t-elle avec un sourire amer. — Plus que vous ne pensez, madame, répondit Gracieuse, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour la mériter. — Eh bien ! dit la reine, partez, allez à mon château des Ormes ; il vous est connu, je pense ; vous y trouverez une vieille fée, ma meilleure amie,

vous lui remettrez cette boite, mais je vous défends de l'ouvrir, et, je ne vous le cache pas, vous êtes perdue si vous avez le malheur de désobéir. Gracieuse ne répliqua point. Le château des Ormes était peu éloigné de la ville ; il passait pour inhabité, mais la duchesse l'avait cédé depuis quelque tems à cette vieille fée qui avait été chassée du royaume des génies à cause de sa malice ; c'était elle qui lui avait fourni les plumes, le fil, et enfin la petite boite qui devaient servir aux tourmens de Gracieuse. Il n'y avait rien de plus déplacé que d'envoyer une jeune princesse courir toute seule dans la campagne, et Gracieuse avait eu bien envie de se défendre d'une commission qui blessait si fort les convenances ; mais Grognon l'exigeait, elle crut devoir s'y soumettre, et elle partit à l'instant.

Vous saurez, mes enfans, qu'il y avait

un charme attaché à cette petite boîte pour inspirer à la personne qui la portait un désir invincible de l'ouvrir.

ALPHONSE. Ah ! toutes les petites boîtes ont à peu près le même charme !

M.me DE JONCHÈRE. Comment donc ? tu aurais été assez indiscret pour ouvrir la boîte ?

ALPHONSE. Je ne dis pas cela, maman ; je dis seulement que j'aurais ressenti bien vivement le pouvoir du charme, mais je l'aurais combattu de toutes mes forces. Une petite boîte ! que de jolies choses elle devait contenir !

M.me DE JONCHÈRE. Quant à Gracieuse, je crois pouvoir vous assurer, mes enfans, que, sans l'influence de la magie, elle n'aurait pas eu seulement la pensée de l'ouvrir. Sa raison, sa délicatesse, la mettaient à l'abri de cette tentation. Mais à chaque pas qu'elle faisait, le charme agissant avec plus de force, il

lui passait par la tête mille idées dont elle s'étonnait elle-même. Elle se faisait les plus grands reproches de sa curiosité, mais elle y pensait toujours ; enfin lasse de combattre ainsi avec elle-même, elle se jeta sur l'herbe à l'ombre d'un bois touffu qui bordait une prairie. Elle posa la boîte loin d'elle sur le gazon. — Eh bien ! se disait-elle, quand j'aurai vu ce qu'elle renferme en serai-je plus heureuse ? puis-je y voir quelque chose qui change ma destinée ? le plaisir d'un moment, un plaisir si frivole, peut-il avoir assez d'attrait pour l'emporter sur mon devoir ? Je suis seule, ajouta-t-elle après un moment de silence et en regardant le bois, la prairie, ces lieux écartés, cet ombrage, tout m'assure que je ne serai point vue, qu'on ne le saura jamais...... mais je le saurai moi-même, je ne pourrai me pardonner mes torts et ma faiblesse ! Non, non, je

saurai résister à cette coupable envie.

Alphonse. Ah ! que je la plains ! une petite boîte bien fermée.

M.me de Joncière. Plaignez-la de n'avoir pu persister dans cette résolution courageuse. Combien elle aurait été contente d'elle-même si elle avait résisté jusqu'au bout ! mais le charme était trop puissant, il l'emporta sur toute sa raison. Elle ouvrit la boîte et il en sortit une multitude de petites figures semblables à celles que l'on voit dans les joujoux d'enfans ; mais dans les joujoux ce sont ordinairement de petits personnages de bois bien raides et bien mal peints, ceux-ci étaient animés, ils couraient, ils sautaient, ils faisaient des révérences. Ils s'établirent pour donner une fête dans la prairie. Les uns dansaient, les autres préparaient le festin ou distribuaient des rafraîchissemens; les violons jouaient à ravir, les cuisi-

niers paraissaient habiles, les danseurs étaient élégans et les dames remarquables par leurs belles manières. Gracieuse s'amusa quelque tems de ces marionnettes. Voilà un charmant joujou, disait-elle, je serais fort aise de l'avoir en mon pouvoir.

Théophile. Oh ! et moi aussi, assurément.

Mme. de Joncière. Mais comme il ne m'appartient pas, continua-t-elle, c'est déjà trop, sans doute, de m'en être procuré la vue sans que l'on m'en eût accordé la permission. Allons, petite compagnie, rentrez dans votre boîte et que j'achève mon voyage. En même tems elle se baissa et voulut s'emparer des petits personnages pour les renfermer ; mais ils étaient si contens d'avoir obtenu leur liberté qu'ils n'avaient point envie de la reperdre encore. Ils prirent la fuite avec une vivacité à laquelle Gra-

cieuse, ne s'attendait pas. Les danseurs, les danseuses couraient de toutes leurs forces en se tenant par-dessous le bras; les cuisiniers emportaient les casseroles, le rôti, et les musiciens leurs violons et leurs clarinettes. Gracieuse se mit d'abord à rire croyant qu'elle allait bientôt les rejoindre, mais elle se trompait; il fallait qu'elle se baissât pour les prendre, et ils étaient si lestes qu'ils lui échappaient dans cet intervalle. Ils se sauvaient dans le bois quand elle était dans la prairie, et rentraient dans la prairie quand elle passait dans le bois. Après quelque tems d'un si singulier exercice, elle sentit bien qu'elle ne parviendrait jamais à son but, qu'un enchantement s'y opposait, et elle se rappela que Grognon lui avait dit qu'elle était perdue si elle ouvrait la boîte. — Oh! qu'ai-je fait? s'écria-t-elle; de quelle indiscrétion

je me suis rendue coupable! Curiosité funeste! quoi! je n'ai pu vous modérer? Elle se laissa tomber sur le gazon en pleurant. — Percinet! s'écria-t-elle après une semblable faiblesse, serai-je digne encore de votre estime, de celle de votre mère qui désirait autrefois me nommer sa fille?....... En même temps elle l'aperçut à ses côtés, elle tressaillit. — Vous étiez incapable de cette mauvaise action, lui dit Percinet; un pouvoir magique a pu seul altérer la pureté de votre caractère; rassurez-vous, princesse, ce pouvoir est détruit. Il frappa de sa baguette, et aussitôt danseurs, danseuses, musiciens, cuisiniers, marmites et rôti, tout accourut, tout rentra dans la boîte, et Gracieuse se levant remercia Percinet. Il voulait absolument lui donner le bras jusqu'au château des Ormes; mais, quoiqu'elle fût très-fatiguée, elle refusa

son offre, ne trouvant pas décent de voyager seule avec lui. Elle arriva au château et demanda la permission de voir la fée. Celle-ci fut fort étonnée quand Gracieuse lui remit la boîte, car elle était bien persuadée qu'elle n'avait pu se défendre de l'ouvrir; elle ne put elle-même résister à un charme encore plus puissant attaché à toute la personne, à toutes les paroles et à toutes les manières de la princesse. — Est-ce bien vous, lui dit-elle, vous que Grognon ne peut souffrir ? Que lui avez-vous fait, et comment peut-elle ne pas vous aimer ? Gracieuse lui répondit en versant des larmes ; elle lui peignit sans détour ses terreurs, son innocence, le désir qu'elle aurait eu de vivre en bonne intelligence avec sa belle-mère. — Je vais lui écrire, dit la fée ; j'espère que mes représentations ne seront pas superflues. Gracieuse se réjouissait beaucoup d'avoir gagné l'estime de la fée ; elle attendait

tout de son éloquence et de son ascendant sur Grognon. Elle rapporta bien vîte la lettre à la reine. Celle-ci devint doublement furieuse de voir que Gracieuse avait échappé encore au piége qu'elle lui avait tendu et de voir que la fée se déclarait en sa faveur. — Fort bien, fort bien, dit-elle entre ses dents, je ne dois plus m'en rapporter qu'à moi-même du soin de ma vengeance. Il n'y avait pas pour elle un instant à perdre, car le roi allait revenir, et, malgré toute sa faiblesse, il n'y avait pas moyen d'espérer de pouvoir tourmenter sa fille sous ses yeux comme on l'avait fait en son absence.

Grognon, en se promenant dans les jardins du palais, avait remarqué dans un coin une vieille citerne extrêmement profonde; elle résolut d'y ensevelir la princesse. En conséquence elle l'envoya chercher, la combla des plus tendres

caresses et l'engagea à venir se promener avec elle. Gracieuse était tellement étonnée qu'elle n'avait pas la force de répondre à sa belle-mère; ces démonstrations de tendresse étaient trop exagérées pour qu'elle les crût sincères et qu'elle les attribuât aux sollicitations de la fée; elles lui inspiraient une juste défiance et plus d'effroi peut-être encore que les menaces qu'elle lui avait faites les jours précédens, néanmoins elle la suivit. Elles étaient seules. Grognon la conduisit à la citerne. — Regardez, lui dit-elle, ce que j'ai fait jeter au fond de ce souterrain. Gracieuse s'avance sur le bord, Grognon la pousse, elle chancelle et tombe au fond de la citerne. Grognon écoute, elle n'entend pas un cri, pas un soupir, elle croit que la princesse est déjà morte. Elle revient au palais où elle trouva le roi qui arrivait avec tous les trésors de la cave. La soi-

rée se passa sans qu'il lui parlât de sa fille. Elle en était charmée, bien persuadée que, le lendemain, quand on trouverait le corps de Gracieuse dans la citerne, il serait trop tard pour la rappeler à la vie. Cependant la gouvernante, qui ne vit pas revenir la princesse, la fit chercher de tous côtés. On visita la citerne comme tous les autres endroits du jardin, on ne la trouva nulle part. Le lendemain elle vint tout en pleurs faire sa déclaration au roi, et lui dit que la princesse avait disparu dans une promenade qu'elle avait faite avec Grognon. Celle-ci soutint qu'elles étaient rentrées ensemble; qu'elles ne s'étaient séparées qu'aux portes du palais, mais elle ne trouva personne qui pût en rendre témoignage. La gouvernante alors raconta par quels travaux elle avait mis la soumission et la patience de la princesse à l'épreuve. Le roi, furieux et dé-

solé de la perte de sa fille, fit renfermer Grognon dans une tour et jura qu'elle n'en sortirait qu'après lui avoir révélé ce qu'elle avait fait de Gracieuse. Il ne la croyait pas assez méchante pour l'avoir fait mourir; il croyait seulement qu'elle l'avait fait enlever et conduire dans quelque demeure écartée. Grognon n'avait pas prévu les suites terribles que son injuste vengeance pourrait avoir pour elle-même, mais elle n'osait avouer la vérité; elle croyait avoir tué Gracieuse et elle ne doutait plus qu'on ne la fît mourir à son tour pour la punir. Oh! que n'aurait-elle pas donné alors pour pouvoir ressusciter la princesse! mais ses alarmes furent bientôt calmées. Vous vous doutez, ou plutôt, mes enfans, vous savez déjà que la princesse n'était pas morte. Au moment où elle tombait dans la citerne, Percinet l'avait enlevée et conduite, par enchantement, dans ses

états où la reine sa mère l'avait reçue comme sa propre fille. Gracieuse ne pouvait se lasser de remercier la reine et même Percinet ; cependant ne voulant pas demeurer auprès d'eux sans l'aveu de son père, et présumant bien à quelle inquiétude il devait être livré sur son compte, elle insista pour que l'on fît partir un courrier, afin de l'avertir de ce qui s'était passé et de l'asyle où Gracieuse s'était trouvée transportée. La reine terminait sa lettre en renouvelant la demande qu'elle avait déjà faite de la main de cette princesse pour Percinet. A cette lecture le roi voulait courir pour étrangler Grognon de ses propres mains, mais on vint à bout de le calmer ; il signa seulement l'arrêt de son emprisonnement perpétuel au château des Ormes où elle fut conduite à l'instant. Le roi répondit avec attendrissement à la mère de Per-

cinet ; il la priait de faire célébrer le mariage et de lui envoyer ses enfans aussitôt qu'ils seraient unis. Ce petit page eut donc le bonheur de recevoir la main de Gracieuse. Cette noce fut plus brillante, et surtout plus paisible et plus gaie que celle de la duchesse Grognon. Gracieuse et Percinet y figurèrent en habits verts. Ils retournèrent auprès du roi qui les reçut avec tendresse. — Ma fille, dit-il, j'eus bien des torts ; une avidité funeste m'avait aveuglé. Mes regrets vous ont bien vengée, et quant à votre cruelle ennemie le ciel vous en a fait justice. En effet, en arrivant au château des Ormes, Grognon, qui avait besoin de quereller quelqu'un, s'avisa d'accuser la fée de son malheur, de lui reprocher son ingratitude et la manière dont elle l'avait servie dans ses projets. La fée, que la douceur, les vertus de Gracieuse avaient presque

entièrement métamorphosée, lui reproche de son côté, sa barbarie, témoigne des remords d'avoir pu se prêter jamais à ces desseins criminels. Grognon se jeta sur elle comme une furie, mais une fée ne se laisse pas insulter impunément. Celle-ci, reculant d'un pas, toucha Grognon de sa baguette et la changea en truie. Sous cette nouvelle figure elle conserva l'habitude et le privilége de grogner du matin au soir. Reléguée sur un fumier, dans un coin de la basse-cour, elle passa dans la fange le reste de sa vie, et tous ceux qui la voyaient en passant ne pouvaient s'empêcher de souhaiter en eux-mêmes qu'il se trouvât des fées pour traiter de même tous ceux qui grognaient comme elle. Quant à Gracieuse et Percinet, je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils vécurent toujours aimables, toujours aimés, toujours heureux; que le roi guérit un peu de

la peur du tonnerre et même de son goût pour les trésors; son gendre, grâce à sa baguette, lui en procura tant et tant qu'il finit par en être rassasié. La mère et la marraine de Percinet jouirent du bonheur de le voir uni à une princesse si parfaite, et le rose et le vert continuèrent à être à la mode dans leurs états jusques à la fin de leur vie.

Fin du douzième volume.

TABLE

DU TOME DOUZIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'Ancelle fils et réimprimé par Louis Tavernier et Cie.

—

1846.


JNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06369 7471